

**Catalogues
lacunaires
des éditions
Mozschar
et du Rhib**



Sous la Cape

Dans la même collection

HURL BARBE, ***Pompe le Mousse***

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE, ***Les Celtes mercenaires***

Western bre-ton et post-atomique.

PATRICK BOMAN, ***Des nouilles dans le cosmos***

Pas facile de faire des nouilles de qualité dans l'espace.

PATRICK BOMAN, ***Les Canines dans le pâté***

Une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres.

PATRICK BOMAN,

Les Innommables et autres histoires de Canines

PATRICK BOMAN, ***Amours, Délices et Morgue***

Suite des aventures des vampirologues de La Nouvelle-Babylone.

PATRICK BOMAN, ***Peabody se rince l'œil***

Opus six des célèbres aventures de l'Inspector Sahib.

PIERRE CHARMOZ,

***Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables.***

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,

Le Vampire de Wall Street.

STUDIO LOU PETITOU ET PIERRE CHARMOZ,

La Canine impériale.

GASPARD DE LA NOCHE,

Luna di Miele et autres histoires de montagne.

GILLES DERAIS, ***Trilogie Lange***

Fessées et fusées (trois livres en un).

PIERRE LAURENDEAU, ***Signé Fornax.***

PIERRE LAURENDEAU, ***L'Architecte.***

YAK RIVAIS, ***Francoquin***

Un monument du xx^e siècle enfin réédité.

YAK RIVAIS, ***Spymaster vs Blackspider.***

RENÉ TROIN, ***Chantier Schéhérazade.***

JULES VEINE, ***Le Voyage dans les spasmes***

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

JULES VEINE, ***L'Atour infernal.***

NOIRCEUIL / LIA, ***Trilogie lia.***

CATALOGUES LACUNAIRES
DES ÉDITIONS MOZSCHAR ET DU RHIB



L'éditeur remercie :
Patrick Boman, maître d'œuvre de l'entreprise ;
l'indispensable Pierre Charmoz ;
et, pour leurs contributions appréciées,
Stéphane Mahieu et Pascal Varejka.

*Page de droite : marque des éditions Mozschar,
représentant l'éditeur en souverain de Baïtriane.*

Catalogues
lacunaires
des éditions
Mozschar
et du Rhib



Sous la Cape

Pietro Mozschar, aux origines controversées (ruthène, hongrois, piémontais, angevin?), fut un éditeur éminemment mobile que son itinéraire, parfois à son corps défendant, mènera de Leipzig à Champ-Cella, en 1886 (peut-être dans le département français des Hautes-Alpes, sans doute en réalité à Kellerfeld, près de Brünn [aujourd'hui Brno, en République tchèque], et cela en dépit du caractère résolument non montagnoux de la Moravie). L'année 1891 verra Pietro Mozschar à Laibach (aujourd'hui Ljubljana), alors capitale de la paisible et rurale province de Carniole, et en 1892 et 1893 il sera à Buda-Pešt, pour revenir à Laibach entre 1894 et 1897, avec un intermède roumain très mal connu entre 1897 et 1899 (l'éditeur s'emploiera à brouiller les pistes pour ces années roumaines; on lui attribue alors une liaison secrète avec une princesse, passablement âgée et très corpulente, mais ardente (se nourrissant quasi exclusivement de piments rouges fourrés à la feta) et qui se piquait de littérature. Cf. infra, au Rhib, COURTE-CUISSE, Spiridon, Lubricité...). De 1900 à 1904 il s'établira à Venise (on peut considérer que pour cette période notre Catalogue lacunaire devient un Catalogue lagunaire), louant à des moines arméniens un palazzo décrépit du quartier de Dorsoduro, au rez-de-chaussée régulièrement inondé, qu'il sous-louera en partie à des comitadjis macédoniens qui y grattaient le salpêtre des murs afin de fabriquer des bombes, lesquels sous-louèrent eux-mêmes à des « artistes de cabaret » montmartroises qui y installèrent un lupanar (où les moines bailleurs avaient leurs entrées, dans le cadre d'une formule d'abonnement particulièrement avanta-

geuse); ensuite, de 1905 à 1913, Mozschar installera ses presses à Trieste, encore autrichienne, donc dans son âge d'or; enfin, à la veille de la guerre absurde et criminelle qui décima le Vieux Continent, son instinct de survie le mènera sur les rives du lac Léman, à Montreux (avec un détour en 1921 par Nyon, où d'ailleurs il ne publie aucun titre), où, faisant preuve d'une louable longévité, il semble avoir exercé jusque vers la fin des années 1930, bien que les autorités helvétiques aient voulu à plusieurs reprises l'expulser « pour « anarchisme », bolchevisme et immoralité ».

Après le second conflit mondial, Champ-Cella / Kellerfeld et plus particulièrement l'abri d'observation du Dr Lorindo étant devenus « lieu de mémoire », les Nouvelles Éditions Mozschar, tombées en des mains mercenaires, y publieront, sous les auspices de la Fondation lorindacienne, les collections « Institut d'études lorindaciennes » et « Institut d'études fornaximuriennes », intriquant en vain, dans le cas de cette dernière collection, vite installée dans le village de La Pierre-Velue, pour obtenir des subventions auprès de la légation mandchoue.



Fondation Mozschar

En dépit de sa modestie légendaire, l'éditeur Pietro Mozschar ne put résister au plaisir de se faire statufier en maître du monde. On peut encore l'admirer au sommet du Grintovec (2558 m), point culminant des Alpes kamniques, en Slovénie.

Sous la raison sociale Buchdruckerei P. Mozschar und Sohn

Pietro Mozschar semble à ses débuts avoir été associé, à Leipzig, avec un hypothétique fils, lequel disparaît ensuite du paysage éditorial, ayant sans doute délaissé la Voie Gutenbergienne.

BERNDT, Anton, *De la construction d'une cloche en métal et verre au-dessus de la Meije, afin de hisser celle-ci à l'altitude de 4 000 mètres*, Leipzig, 1883, 32 p., nombreux croquis à main levée, avec des notes en patois haut-alpin.

« Dans ce mémoire publié en français, peut-être le premier ouvrage paru chez Mozschar, l'architecte Berndt, s'inspirant des travaux de prédécesseurs illustres, projette la construction d'un édifice tout de verre et de métal, afin, précise-t-il, de "rendre accessible au plus grand nombre les vertiges des cimes réservées jusque-là aux seuls ascensionnistes et les épouvantes des abîmes insondables, où choient bien souvent ceux-là dans leur immense imprévoyance". L'édifice comporte, à la façon des maisons closes d'un prédécesseur renommé, des bulles d'observation mobiles le long de rails invisibles, afin que les visiteurs puissent admirer "séracs craquants, vires chamoisées, grimpeurs grimaçant sous l'effort". Au sommet, une boule pivotant en fonction de la position du soleil et abritant une salle de restaurant panoptique devait offrir à 4 023 mètres d'altitude une "vue incomparable sur les sommets les plus élevés des Alpes: le mont Blanc, le Matterhorn, le mont Rose...". Des ascenseurs panoramiques

devaient mener en quelques minutes aux étages d'observation, puis au restaurant gastronomique. Hélas, le constructeur visionnaire ne put réunir les fonds suffisants pour lancer cette grandiose entreprise qui l'eût placé à l'égal d'un Eiffel, et il dut abandonner, la mort dans l'âme, son projet. Notons que le Dr Lorindo, qui rencontra Berndt au printemps de 1885, s'inspira largement de son observatoire des cimes pour construire son abri (*cf. infra*). Anton Berndt, esprit fécond, ne resta pas sur cet échec initial, et c'est peut-être en prenant le thé avec le Dr Lorindo, déjà reclus en son abri – appelé à devenir l'Abri et dont nous suivrons la destinée exceptionnelle – qu'il conçut l'idée de ses labyrinthes familiaux (*cf. infra*). »

MOLLARD, Ignaz von, *Zentralamerikanische Vademecum, ein Handbuch für Reisende*, Leipzig, 1884, 550 p.

Ce considérable guide de voyage, qui fit longtemps autorité, est sans doute le deuxième et dernier ouvrage publié à Leipzig par Pietro Mozschar.

Ignaz von Mollard, croqué par le célèbre artiste-explorateur Giorgio Rioubl alors qu'il arpentait les volcans du Costa Rica en 1883.



Sous la raison sociale Mozschar

BENEŠ, Evžen, *Čeští námořníci na nabřeží Toga v 18. století – o starodávnošti vztahů mezi Čechami a Togem* (Les marins tchèques sur la côte du Togo au XVIII^e siècle – de l'ancienneté des rapports entre la Bohême et le Togo), F. Topič, Prague, 1925, 80 p., rééd. Montreux, 1928.

Evžen Beneš, frère jumeau d'Edvard, second président de la Tchécoslovaquie, était un passionné d'histoire. On lui doit quelques opuscules peu connus, comme celui-ci, rédigé après la découverte fortuite d'un manuscrit du XVIII^e siècle oublié dans l'atelier d'un luthier de Moravie du Sud. Ce texte, passionnant en dépit d'un style assez plat, évoque les audacieux marins tchèques qui, à l'époque de l'impératrice Marie-Thérèse, entre 1760 et 1780, ont effectué plusieurs voyages jusqu'à la côte du Togo. Certains d'entre eux s'y sont implantés, y ont pris femme, et y ont introduit la culture du chou et l'élevage de l'oie.

L'intérêt de l'opuscule du Dr Beneš est d'autant plus grand qu'il ne s'est pas contenté de retranscrire et d'adapter le manuscrit laissé par l'un de ces marins. Il a complété sa documentation en utilisant divers témoignages, notamment ceux de fonctionnaires coloniaux. Ainsi Beneš note-t-il avec émerveillement que, plus de cent quarante ans plus tard, on trouve encore quelques descendants de ces marins; que l'art de préparer les *knedlíky* s'est transmis dans certaines familles; que l'on a conservé dans quelques villages de la côte des mots tchèques comme *škoda* (dommage), *husa* (oie), *zelí* (chou), et *pivo* (bière); et que certains individus étaient encore capables, en 1919, de décliner ce dernier

mot à tous les cas! On notera en passant qu'Evžen Beneš omet soigneusement de mentionner la *pivovar* fondée par le Pr Vajka en 1919. Connu pour sa pruderie, le Dr Beneš aura sans doute été choqué par les turpitudes reprochées au professeur, qui a pourtant exercé en l'occurrence une œuvre civilisatrice indéniable. Mais, grâce au témoignage anonyme d'un habitué de la brasserie du village morave dans lequel a été retrouvé le manuscrit, on sait également que le Dr Beneš s'est aussi abstenu de mentionner les appréciations enthousiastes des marins à propos de la lascivité des « négresses » locales « au sexe profond et odorant ».

Un autre aspect mérite d'être mentionné. On le sait, les Tchèques ont toujours été musiciens dans l'âme. De fait, beaucoup de marins embarquaient avec leur violon. Et certains, de retour dans leur pays d'origine, y ont introduit des airs entendus au Togo. Un musicologue ayant effectué un voyage d'étude au Togo, Jaroslav Bochsá (ses notes ont malheureusement disparu), a pu démontrer que l'on retrouve des phrases musicales d'origine togolaise dans *Má Vlast* (Ma patrie), le célèbre cycle de poème symphonique de Bedřich Smetana composé entre 1874 et 1879, et dans la comédie musicale *Fidlovačka*, créée en 1834 au théâtre des États à Prague. Or, comme on le sait, une chanson tirée de cette comédie, *Kde domov můj* (Où est ma maison), est devenue l'hymne tchèque...

Il est évident qu'en publiant cet opuscule, le Dr Beneš qui, rappelons-le, était comme son frère jumeau juriste de formation, a également cherché à légitimer la colonisation du Togo par la Tchécoslovaquie. Mais, une fois émise cette réserve, l'ouvrage, qui n'est pas exempt d'un certain sentimentalisme, se lit avec plaisir.

BERNDT, Anton, *Le Labyrinthe pour tous. Précis de construction destiné à égarer les promeneurs*, Buda-Pest, 1892, 24 p., avec des schémas de montage.

Extrait de la réclame: «Faciles à construire, les labyrinthes Berndt vous permettront d'échapper définitivement à une belle-mère acariâtre, à des cousins ou à des beaux-frères vraiment barbants, à des créanciers insistants, à un contrôleur des impôts

menaçant, aux mendigots des œuvres de charité, aux prédicateurs fous, etc. Grâce à un système breveté, le labyrinthe Berndt est évolutif et aléatoire: toute personne qui y pénètre ne peut en sortir qu'avec l'assentiment du propriétaire. Prix négociable en fonction de la quantité.»



Fondation Mozschar

Id., *De la Brie à l'abri, carnet de voyage à travers la France, mai-juillet 1891 (mit einer Zusammenfassung in deutscher Sprache)*, Buda-Pest, 1893, 586 p., avec de nombr. ill.

«Fleuron de notre catalogue, cet épais volume, imprimé sur vergé fabriqué par un prestigieux moulin, nous fait revivre les aventures de l'architecte Berndt, parti sac au dos sur les routes de France, de Meaux, paisible cité dont la cathédrale fait la grandeur et qui connut la gloire autant à l'époque des foires de Champagne qu'à cause de l'immortel Bossuet, l'Aigle de Meaux, vers l'abri-observatoire alpin, voire alpestre, du Dr Lorindo. Au cours de ce voyage pédestre, l'architecte se perdit mainte et mainte fois (certains commentateurs y voient l'origine de son labyrinthe familial [cf. *supra*]) et fut parfois l'objet de l'hostilité de populations locales toujours méfiantes face aux chemineaux, eussent-ils l'élégance de lords anglais. L'ouvrage constitue également un remarquable catalogue des architectures autochtones, de la mesure en bouse du Berry aux châteaux du Lyonnais, dont les tourelles et les créneaux factices attestent la vanité des propriétaires, en passant par les caves du Mâconnais, où nombre de vigneronns semblent vivre à l'année. Enfin, notons que le style irréprochable du voyageur-écrivain, érudit, empreint d'un humour de bon ton, tiendra sous son charme le lecteur, surtout féminin, pendant de longues heures.»

Deux imprudents piégés dans un labyrinthe Berndt.

Une rageuse main anonyme, sans doute parpaillote, a crayonné en marge de cette note, sur le catalogue Mozschar 1893

(Pest, impr. Szabo), dont ne nous sont parvenus que les feuillets 21-22, 59-60 (qui porte ladite note) et 177-178: « Parlons-en, de Bossuet! Immonde canaille papiste, infâme crapule ensoutanée, à l'éloquence creuse, dont l'œuvre maîtresse fut d'avoir convaincu Louis XIV de révoquer l'édit de Nantes, provoquant l'exil d'innombrables malheureux et la quasi-ruine du pays. »

BLACKFOOT, Geoffrey, *Captain Geoffrey Blackfoot's Route from Kròh to Champ-Cella in Search of Dr Lorindo's Famous "Abri d'Observation"*, Londres, *Journal of The Geographical Society*, 1900, vol. XIV, n° 32, avec 2 cartes lithographiées, rééd. Venise, 1901, 38 p.

Réclame concise: « Une épopée inouïe, un explorateur intrépide, une des expéditions les plus hardies de notre temps. »

Le capitaine Blackfoot avait tenté de découvrir les sources du Zprung, mais, terrassé par les fièvres, trahi par son guide, abandonné par ses porteurs, il avait dû lâcher prise. Rosalind Pettyfrog (cf. *infra* la note consacrée à PETTYFROG, Artemisia, *The Intimate Papers...*) avait été plus heureuse quelques années plus tard, et le vaillant explorateur, qui séjournait alors au Caire, avait salué le succès de sa rivale avec le flegme requis. Blackfoot donna ensuite son nom à des marécages particulièrement fétides et infestés de crocodiles de Nouvelle-Polvénie, ainsi qu'à un sommet non encore cartographié de l'île mélanésienne Kaiser-Franz-Josef, mais son expédition dans les Alpes, dont le Dr Lorindo semble ne pas avoir mesuré l'importance, reste un de ses *coups de maître* – comme il aimait à le rappeler en français. Mais laissons la parole au hardi fils d'Albion: « Le Dr Lorindo me reçut dans cet espace exigu avec la simplicité patriarcale qui lui était, disait-on, coutumière: coiffé d'une couronne tressée de branches de chénopode bon-henri, vêtu uniquement d'un étui pénien en fourrure de marmotte ligure *non tannée* – l'odeur en témoignait –, il s'occupait à masser vigoureusement avec la boue de l'abri une Impétrante peu vêtue qui poussait des gloussements de feinte protestation dans ce que je crus identifier comme un dialecte bulgare; une autre Impétrante attrapa une marmotte

qui flânait là, et, lui pressant les mamelles, fit choir une goutte de lait dans mon lapsang-souchong tandis qu'Abdool, mon fidèle serviteur baloutch, émiettait une boulette de haschisch (du chitral 1899, une récolte insurpassable), mon cadeau de bienvenue, sur les braises du narguilé qu'il venait d'allumer. Ce fut un après-midi inoubliable, bien que le massage de l'Impétrante occupât l'altruïste praticien au point de lui faire négliger les obligations les plus élémentaires de la conversation. Une nuit opaque et sans lune étant survenue, l'Impétrante à la marmotte guida nos pas jusqu'à un abri sous roche, où nous campâmes. [...]»

Le capitaine Blackfoot fut tué en 1951, lors d'un coup de main perpétré par des voleurs de bétails du sud du Soudan contre la villa hâtivement fortifiée qu'un sultan local avait gracieusement mise à sa disposition. Le vieux lion avait quatre-vingt-six ans et mourut en faisant le coup de feu. Bien que célibataire, il laissa, dit-on, une descendance pléthorique sur les cinq continents. Cf. BATTERBURY-FINDLAY, William, *Sir Geoffrey Blackfoot, An English Legend*, Londres, O'Connor, Russell & Co, 1954. (William Batterbury-Findlay appartenait à la famille des célèbres importateurs à Londres de plumes d'autruche sud-africaines. Quel gouverneur de l'Empire n'avait pas son casque colonial orné de BF Feathers?... Cf. GOOSEFOOT, Henry, *Imperial Glories. The BF Feathers Company*, Londres, McAllister & Birch, 1947.)

CHAPUISARD, Ernest, *Histoire de l'aérostation dans l'Antiquité*, Bucarest, 1898, 75 p.

L'ouvrage du Dr Lorindo, *Hannibal est passé sous les Alpes, avec des preuves irréfutables*, fut une révélation pour Ernest Chapuisard, professeur au lycée français de Bucarest. Comme il l'écrit dans la préface de sa brochure, «j'entrepris à la lumière du livre du Dr Lorindo de reconsidérer l'histoire antique avec l'esprit sain et équilibré qui caractérise l'amateur de science positive». Se penchant sur l'Antiquité, il en arriva à la conclusion que les Grecs n'avaient pas pu ne pas inventer l'aérostation: «On ne me fera pas croire qu'aucun chiton, qu'aucun péplos ne s'est jamais envolé dans un atelier du Pirée sous l'action du feu sans qu'un

Hellène ne fût capable d'en tirer les mêmes conclusions qu'un vulgaire sieur Montgolfier.» Apprenant que Pietro Mozschar avait installé ses presses en Roumanie, il lui adressa son manuscrit, qui fut publié en français. Citant Thucydide et quelques autres classiques, il établit l'existence de l'aérostation dans la Grèce antique. Il n'y a pour lui aucun doute: le cheval de Troie est un aérostat en forme de canasson, le premier transport de troupes aéroportées. Pietro Mozschar refusa son second ouvrage, *Ulysse aéroštier et non navigateur*. Les harcèlements, voire les menaces qui s'ensuivirent de la part d'un auteur aigri et criant au complot ne furent pas étrangers au départ de Mozschar de Roumanie. Mozschar se souvint des théories de Chapuisard, si l'on croit la rumeur qui en fait l'inspirateur de la comédie-ballet *Ulysse aviateur*, du compositeur slovène Tristan Vlasty, sur un argument de l'élégiarque Slavko Kos, jouée à l'Opéra de Laibach en 1913.

On peut trouver encore quelques exemplaires de la brochure d'Ernest Chapuisard chez les bouquinistes de la Strada Academiei de Bucarest.

Rebondissement imprévu trois quarts de siècle plus tard avec la parution de: CHAPUISARD, Emil, *Ernešt Chapuisard, aéroštier, pêcheur et martyr*, Å, aux dépens de l'auteur [photocopié], s. d. [1975?], 24 p. Note manuscrite non signée agrafée sur l'exemplaire, le seul qui nous soit connu, conservé à la réserve de la bibliothèque municipale de Flers (Orne): «Cette véritable philippique anti-Mozschar, heureusement brève, fut écrite et publiée à compte d'auteur par l'arrière-petit-fils d'Ernest Chapuisard, devenu pêcheur de morue à Å, dans les îles Lofoten. Emil Chapuisard en veut au monde entier de son statut social, qu'il juge dégradant, et tout particulièrement à l'éditeur Mozschar, qui refusa l'œuvre maîtresse de son aïeul, *Ulysse aéroštier et non navigateur*, ce qui poussa ce dernier à des expériences aérostat-maritimes de plus en plus audacieuses. Parti de Cherbourg sur un catamaran-ballon à hydrogène pour prouver que l'on pouvait naviguer dans les airs – ou planer sur l'eau, ce qui revient à peu près au même –, le malheureux aéroštier-navigateur fut poussé par une tempête jusqu'aux îles Lofoten, où son embarcation se fracassa

contre une falaise. Il fut recueilli par une famille de pêcheurs de morue; par reconnaissance, il épousa la fille de la maison – on prétend également que, criblé de dettes et dans l'impossibilité de les rembourser, il ne souhaitait guère revenir en France, où, de retour de Bucarest, il enseignait au lycée agricole de Flers. Obligé de subvenir aux besoins de sa nouvelle famille – la femme norvégienne, sous l'influence de l'été polaire, est très féconde –, il apprit le métier de son beau-père, dont il prit la place après un accident en mer qui ne fut jamais clairement élucidé, beau-père qui lui-même avait succédé à son père à la suite d'une noyade suspecte. Son arrière-petit-fils, après de brillantes études à Å (école primaire), à Bergen (lycée) puis à Oslo (étudiant, mais on ignore dans quelle spécialité), revint à Å pour perpétuer l'activité familiale. Pourtant, aussi peu familier des mœurs des pêcheurs que des techniques du chalut, le jeune homme sombra dans une profonde dépression: en effet, ayant la mer en horreur et les bateaux en exécration, il refusa clair et net de participer à une quelconque campagne de pêche, préférant s'adonner à une activité moins légale mais plus rémunératrice, sur laquelle il ne s'étend pas dans son court pamphlet. C'est d'ailleurs en prison qu'il entreprit la rédaction de son opuscule, qui fut tiré, pense-t-on, sur le photocopieur de l'établissement pénitentiaire régional.

CONFIAINT, Saturnin, *Comment renforcer et étayer votre abri d'observation*, Champ-Cella, 1888, 32 p.

Le thème de l'abri d'observation de marmottes, l'un des favoris du Dr Lorindo, qui allait d'ailleurs par la suite assurer le rayonnement de sa pensée et sa gloire universelle, ne pouvait qu'attirer dès le début (l'abri fut creusé en 1885 et le docteur semble s'y être installé sans perdre un instant) l'attention du vigilant Mozschar, toujours à l'affût d'un « coup » éditorial.

DR



Sur S. Confiant, cf. *infra* la note relative à PAPADIAMANTIS, Aspasía, *Endiguer...*, alinéa 9.

« L'échafaudage Confiant, j'ai confiance! »... selon la publicité de son inventeur. Les utilisateurs étaient moins positifs dans leurs avis.

Id., *Éviter la peste : comment drainer votre abri d'observation*, Champ-Cella, 1887, 24 p.

Le Dr Lorindo, qui pensait en sa sollicitude infinie envers la jeunesse qu'un bain de boue glacée pris dans le confinement salubre de l'abri pouvait renforcer la santé de ses stagiaires (que dès alors il songeait à baptiser Impétrantes), raffermir leur peau, stimuler leur vitalité, s'opposa fermement à cette suggestion, au grand dam de l'industriel Confiant.

De son côté Mozschar n'imaginait nullement que quelques années plus tard, à Venise, il renoncerait à drainer – tâche insurmontable – le palazzo menaçant ruine où il allait élire domicile et dont le rez-de-chaussée allait se révéler un véritable égout. Un interminable procès, dont les acteurs sont aujourd'hui mal identifiés et dont l'issue était toujours pendante à l'heure où nous écrivons ces lignes, allait opposer l'éditeur aux moines arméniens du monastère de Saint-Krikor-de-la-Lagune, ses bailleurs.

Id., *La Ventilation adéquate d'un abri d'observation, avec dix croquis d'un nouveau moteur à propulsion manuelle*, Champ-Cella, 1888, 28 p.

Le Dr Lorindo, chaud partisan des fumets « naturels », notamment chez ses pensionnaires féminines, rejeta avec indignation cette suggestion ventilatrice. Confiant n'en démordit pas. Un duel au typomètre faillit s'ensuivre, duel que Pietro Mozschar, qui tenait à ses rares auteurs (l'époque a bien changé), parvint à éviter. Les adversaires se réconcilièrent au cours d'un banquet homérique, donné dans l'abri d'observation, dont ils mirent une semaine à se remettre, notamment à cause d'un abus de morilles confites, gourmandise de choix dont les vertus psychotropes ont été étudiées en détail. *Cf. infra*, WALDBRUNNER, Siegfried, *Menu...*; *cf.* également HURLELOUP, Ambroise, « Les propriétés hallucinogènes des morilles (*Morchella esculenta*) confites du département des Hautes-Alpes », thèse de toxicologie soutenue le 23 juin 1885 devant la faculté de médecine de Grenoble, inédite.

Id., *Le Baveux et le Moelleux. Comment réussir à tout coup votre omelette aux trompettes-de-la-mort*, Champ-Cella, 12 p., 1890.

Une curiosité que ce premier volume de la collection gastronomique, qui fut interrompue par le départ précipité de l'éditeur vers des cieux moins hostiles.

DERYEN, Brian Stephen, *Petite cuisine fine et récréative. Recettes traditionnelles des Hautes-Alpes*, Laibach [Ljubljana], 1895, 96 p., nombr. ill.

«Le célèbre historien des langues et gastronome rend compte d'un séjour qu'il effectua à l'abri-observatoire du Dr Lorindo, dont il avait fait la connaissance quelques années auparavant, au Colloque international de mycologie appliquée à la linguistique, à Bologne. Lors de ce séjour, en compagnie du bon docteur et de deux de ses "Impétrantes" (en réalité des grues levées dans une brasserie proche de la gare), il expérimenta la recette de la morille confite dans de la graisse de marmotte, connue pour ses vertus hallucinogènes (cf. *supra* dans la note relative à CONFIAIT, *La Ventilation...*, HURLELOUP, Ambroise, "Les propriétés..."). De là sans doute est née son obsession de découvrir la langue parfaite, origine des origines de tous les langages connus, qui, contrairement à l'hypothèse batracienne chère à Jean-Claude Brisset – qui aurait eu le Dr Lorindo comme élève –, serait marmottéenne. L'ouvrage, par ailleurs, fourmille de conseils précieux pour accommoder les pissenlits (il livre notamment, empruntée à un chef de référence [cf. KOHLER, Slavomir, *Cuisiner le loir sans culpabilité*, Maribor, chez l'auteur, 1890] une recette de loir à l'étouffée, aux pissenlits, qu'il recommande de servir avec de la gelée de myrtilles) ou encore le chénopode bon-henri (*Chenopodium bonus-henricus*), ou épinard sauvage (cf. MITROPET, Hector-Henri, *Contribution à l'étude du chénopode bon-henri*, chez l'auteur, s. l. n. d.; "Les effets du chénopode bon-henri sur le métabolisme des mammifères supérieurs", in SIVERTSEN, Olaf, *Flora alpina*, Oslo, Kungl. Tryck.,

1899), ou encore l'iule des marais, abondant à la fonte des neiges, qu'il est recommandé de déguster vivant, à en croire le savant : la carapace croque délicieusement sous la dent tandis que les mille petites pattes taquinent la langue.»

Selon nos sources, Jean-Claude Brisset (1837-1919) ne fut jamais le professeur de Pietro Lorindo. En revanche, il se peut qu'il ait fait faire l'exercice à Brian S. Deryen en 1876, alors que celui-ci était soldat au 32^e d'infanterie, stationné à Tours, le futur Prince des penseurs y étant à l'époque capitaine.

Id., *De la navigation sur le torrent de Tramouillon. Expérience menée en juillet 1894 près l'abri-observatoire du Dr Lorindo au Pont-Teille de Champ-Cella*, Laibach [Ljubljana], 1895, 24 p., avec une photographie (floue).

Extrait de la réclame : «Ce court récit relate d'une manière pittoresque une expédition menée par le gastro-linguiste – autoproclamé “protonaute” (au Vatican il eût été protonaute apostolique) – après une soirée à l'abri-observatoire que nous devons nous résoudre à qualifier de très arrosée, sur les eaux tumultueuses du torrent proche de l'abri. Dans l'embarcation, constituée de peaux de marmottes cousues sur un cadre en osier avec du boyau de chat (du catgut chirurgical de la meilleure qualité), prirent place : le proto-linguiste, le docteur et deux “stagiaires” – nues, afin, précise l'auteur, de “ne pas surcharger la barque d'un poids inutile”. Il semble que le débit du torrent ait été insuffisant pour permettre ne serait-ce qu'un déplacement de quelques mètres. Le gastro-linguiste en tire une conclusion riche de possibilités sur les “navigations immobiles à fin de test des embarcations”.»

Une fois de plus, le terme «stagiaire» est employé abusivement par le rédacteur de la réclame, qui veille peut-être à ne pas attirer sur lui les foudres de Thémis. En fait, le docteur, commençant à avoir le plus grand mal à trouver des jeunes filles acceptant, sous prétexte de «stage dans l'abri à marmottes», de se prêter à ses manipulations contraires aux bonnes mœurs, avait ce jour-là, contraint et forcé, loué pour la journée les services de deux

pensionnaires d'un bordel à soldats de Briançon, ravies de cette sortie au grand air en compagnie de clients exigeants (différents suppléments furent facturés ce jour-là) mais bien élevés.

Id., *La Langue verte et l'accrue, précis d'agglutination pour inventer tout type de langue inconnue et incompréhensible. De l'incommunicabilité facile à transmettre*, Bucarest, 1897, 180 p., avec de nombreux tableaux grammaticaux et de conjugaison.

«Connaissez-vous le moldobasque? Le breizslavon? L'estoquichua? Fabriquez vous-même votre langue grâce à cette véritable boîte à outils linguistique! Nombreux exemples.»

Impossible ici d'omettre un curieux commentaire: JÄHNE, Wilhelm, *De originibus linguae deryanae. Liber primus*, Göttingen, chez l'auteur, 1899, qui fait remonter l'origine des langues connues et inconnues à un antique idiome protobasque du Caucase, le dherrien, qui ne serait plus parlé que par une centaine de locuteurs, ravagés par l'abus de yaourt et la consanguinité, sur les pentes du mont Ararat. Ce premier livre ne fut pas suivi des quatre autres annoncés par l'auteur et demeura unique. Signalons qu'il suscita à Göttingen de vives controverses entre étudiants en linguistique qui entraînèrent plusieurs duels, lesquels provoquèrent les balafres de rigueur.

Signalons qu'Axel Westerlund, qui depuis a suscité l'admiration du monde scientifique par son étude approfondie des verbes irréguliers polvènes, nous a laissé une belle «*Bibliographia dheriana*» restée inédite.

FORNAXIMURA, baron Kristian, *De quelques monuments archéologiques du département de la Marne. Le cénotaphe gallo-romain de Bhannes*, avec une préface et un appareil critique d'Ignaz von Mollard, Laibach [Ljubljana], 1891, 98 p.

Seule source dont nous disposons quant à la découverte en 1886 par le baron de ce cénotaphe, à l'authenticité d'ailleurs incertaine (il pourrait s'agir d'un simple abreuvoir, voire de

latrines), qui, de dimensions modestes, fut déplacé plusieurs fois, notamment en 1921, lors de l'érection du monument aux morts, pour être ensuite remonté au coin d'un champ de betteraves sur les injonctions des Monuments historiques (le baron refusa toujours d'en déménager. Il ne le quitta que dans sa vieillesse, perclus de rhumatismes, pour retourner à son manoir, qui avait souffert lui aussi des ravages du temps). Nous possédons le précieux témoignage d'une ex-Postulante (ainsi furent nommées les jeunes personnes amenées à séjourner dans le cénotaphe en compagnie du baron), une disciple nord-américaine d'origine roumaine: LUPESCO, Linda, *Élection définitive de domicile du baron Fornaximura en son cénotaphe gallo-romain* (en français), Philadelphie, Society for the Promotion of Fornaximurean Studies, 1951. (Sur la société fornaximurienne de Philadelphie, dissidente de la Fondation et son adversaire acharné, cf. *infra* CHAUSSEVERT, Candide, *Une imposture...*)

Id., *De procrastinatio*, Buda-Pest, 1892, 36 p.

Un des thèmes majeurs du baron. De nombreuses éditions pirates furent commercialisées dans l'Empire ottoman.

Id., *De procrastinatio reiterata*, Buda-Pest, 1893, 48 p.

Des lectrices au cœur tendre s'émurent de cette insistance du baron à attirer l'attention sur ses faiblesses et tentèrent, « pour son bien », de renverser la vapeur. Cf. QUIBOULAZ, Cunégonde, *Réfutation des mœurs procrastinatrices indûment prêtées au délicieux et immédiat baron marno-mandchou Fornaximura*, Sommesous, impr. de la veuve Gobillard, 1894, 32 p., dans lequel l'auteur (à qui sa cousine issue de germains Marcelle, jeune avocate dévorée d'ambition, prêta sa plume), épouse d'Onésime Quiboulaz, cultivateur, affirme que le baron était bien loin de remettre au lendemain ce qu'il pouvait accomplir le jour même. Toutefois, elle demeure dans le domaine des généralités agricoles ou archéologiques, en se gardant bien d'évoquer des faits précis.

Car la réalité est là et les faits sont brutaux. Ainsi, venu en personne, car il était d'une simplicité patriarcale, chercher du bon



Society for the Promotion of Formaximurean Studies

Le Cénotaphe avant le baron.

lait sain et crémeux à la ferme, agrémenté de quelques brins de paille « pour les vitamines », il se contenta d'accomplir une parade nuptiale de trois minutes et quatorze secondes, dans l'étable où Cunégonde Quiboulaz finissait de traire ses vaches, avant de lui proposer ses services les plus privés, qu'elle accepta sans façon à condition qu'il ne la mette pas en retard pour la préparation de sa soupe, car « Comment résister à un homme si courtois et ayant de si belles moustaches ? ».

Néanmoins, nous devons à la vérité de souligner que les lignes élancées de la statue en pied dite du *Grand Procrastinateur*, due au ciseau fécond d'Ogier-Vallemont (cf. PIGNOLE, Jean-Alfred, *Ogier-Vallemont, fondateur de l'Académie départementale marnaise des beaux-arts. Sa vie, son œuvre*, Montmirail, impr. Crucq-Ribote frères, 1950), qui fait l'ornement de la place de la Mairie, à Bhannes, offrent une ressemblance saisissante avec la silhouette élégante et la physionomie ouverte du baron.

Celui-ci, après moult séances de bête à deux dos dans l'étable ou dans le fenil, alors que l'infortuné Onésime était aux champs, et les grands enfants, à l'école de la République, accueillit avec son flegme habituel la nouvelle de la grossesse de la fermière, tandis que le mari bafoué jurait d'occire « ce faux noble de mes deux » s'il le voyait encore rôder auprès de sa femme. L'enfant, né en 1896, fut le quatrième de la maisonnée. Le père (selon le Code civil, du moins) ne faisant pas mystère de ses convictions bonapartistes, le bébé, après sa sœur Joséphine-Napoléonne et ses frères Louis-Napoléon et Jules-Napoléon, fut baptisé Charles-Napoléon.

L'enfant, auquel le baron ne s'intéressa que distraitemment (son attention était accaparée par les Postulantes du cénotaphe), n'était pas destiné à reprendre la ferme paternelle et fut mis en apprentissage chez un charcutier, qui lui apprit les mille secrets du saindoux, du boudin, des rillettes, du fromage de tête, des pieds panés (sur ce point essentiel, nous renvoyons à : SCHÖNENBERGER, Kurt, *Bibliographie générale du pied de porc à la Sainte-Menehould*, Sarrebruck, à la Société des gastronomes, 1947), des saucisses et surtout des pâtés champenois. Mobilisé en 1914, deux fois blessé, caporal, médaille militaire, Charles-Napoléon Quiboulaz

survécut à la boucherie: de nouveau blessé en Flandre et alors fait prisonnier, il fut expédié en Prusse-Orientale, d'où il s'échappa en décembre 1917; il traversa les lignes sans trop s'en rendre compte, fut fait prisonnier par des soldats russes bolcheviques qui lui proposèrent la liberté s'il rejoignait leurs rangs, ce qu'il agréa, mais, au bout de deux jours, il manqua d'être fusillé en tant qu'espion de l'impérialisme. Il profita alors d'une situation chaotique pour désertier et passer aux blancs, également fusilleurs frénétiques, déserta de nouveau et gagna Irkoutsk sous l'apparence d'un chaman toungouse – «J'ai jamais retrouvé depuis un aussi chouette manteau de plumes!». En 1919 il était à Shanghai, où, réduit à la misère la plus abjecte, il se fit ramasseur d'engrais humain pour les potagers des environs. Par cautèle, il se faufila dans la domesticité d'un riche marchand chinois, flatté d'avoir un serviteur européen (bien que quelque peu mandchou par ses ancêtres), qui usa de ses influences pour lui faire délivrer un passeport par le consul français, et gagna en sa compagnie Yokohama, d'où il lâcha son employeur et s'embarqua pour El Callao, au Pérou, où il vécut d'expédients: déguisé en hindou, il lisait les lignes de la main en grommelant dans une langue inintelligible pour les naturels (qui était du patois de son village, le lecteur l'aura deviné). À Guayaquil, en Équateur, il parvint à se procurer un visa nord-américain en soudoyant un employé du consulat, et, à San Francisco, ayant rencontré un compatriote boucher qui travaillait aux halles de la ville et était susceptible de lui vendre à bon prix tout ce dont il allait avoir besoin, il se lança dans la fabrication de pâtés champenois, spécialité dans laquelle il excellait. Sa modeste boutique de Mission Street, à l'enseigne de Nap's Pies, prospéra, il s'agrandit en rachetant l'échoppe voisine, celle d'un tanneur de peaux de chat antirhumatismales qui s'était brûlé la cervelle lors de sa faillite, puis diverses boutiques aux quatre coins de la ville. Se soumettant au diktat yankee de l'abréviation et se faisant désormais appeler Nap Quib, il assista avec satisfaction à la chute d'un ou deux concurrents, qui, selon lui, «faisaient dans le bas-morcif», et s'agrandit encore en ouvrant des ateliers et des magasins dans toute la Californie. Bref, en 1935, après avoir ignoré la crise, car les Californiens combattaient

l'angoisse en se bourrant de petits pâtés, la Nap's Pies Ltd, Inc. prenait place parmi les géants de l'alimentation. Succès qui ne se démentit jamais: Nap Quib mourut en 1977, célibataire, laissant sa fortune pour partie à ses chats Rodrigue et Cardinal, d'affreux matous dont le cabinet Aaron, Zilberberg & Baumann fut nommé curateur, pour partie à la Quib Gastronomical Library, qu'il avait créée à Sacramento, bibliothèque où les plus grands chefs de la planète se rendent maintenant en pèlerinage.

Le baron, de son côté, n'ayant plus l'âge d'être mobilisé, abandonné par ses Postulantes, avait traversé la guerre de 14-18 reclus dans son cénotaphe marnais, entendant tonner le canon et se nourrissant de raves qu'il sortait nuitamment déterrer. Puis, distillant sans se lasser sa sagesse à des Postulantes revenues au nid de granit mais qui se raréfiaient, il quitta cette vallée de larmes avant le second conflit mondial, ayant toujours tout ignoré du destin de ce fils par le sang, lequel de son côté ne se soucia plus jamais de ce qui se passait de l'autre côté de l'Atlantique.

Cf. FILIBERTO, Orestiano, *El desarrollo mundial de la empresa de empanadas de origen francesa Nap's Pies*, Mexico, Prensas comerciales, 1982; KARAKOÇ, Zeki, *Aux racines de la multinationale Nap's Pies*, trad. en français, Izmir, Institut supérieur de commerce, 1985; AL-TURKI, Youssouf, *Al-Cherkat Nap's Pies fi Amrika*, Damas, Fanar al-Ma'âref, 1987; PRUDENT-PROVENÇAL, Alexandre, *Junk food et Impérialisme. Les preuves*, Charleroi, Presses libérées, 2001.

Id., *Lettres de l'auteur sur différents sujets propres à édifier les Postulantes*, Bucarest, 1898, 240 p.

Ouvrage perdu. Puissent les amateurs en découvrir un jour un exemplaire chez un bouquiniste ou à l'occasion d'un vide-greniers.

Id., *De l'ablation sans douleur de la cédille inversée dans la typographie polonaise*, Venise, 1904, 844 p., avec quelques illustr. tech.

«Le baron, on le sait, fut très intéressé par les techniques

d'imprimerie, notamment lorsqu'elles touchent à des domaines peu explorés par ses confrères. La cédille inversée, à laquelle il consacre cet épais volume, constitue pour lui une verrue typographique qu'il convient d'éradiquer avec la plus tranchante fermeté... sans pour cela heurter les susceptibilités nationales d'un peuple souvent prêt à transformer un appendice en casus belli. Sa technique d'ablation dans les fontes utilisées par les imprimeurs polonais, ingénieuse et discrète, consiste à limer avec conviction les poinçons des caractères incriminés chez les fondeurs, dans l'atelier desquels il s'introduisait subrepticement sous les déguisements les plus singuliers, l'abbé Piotr Lorrindsky (KPS 2,57), prétendu historien de l'imprimerie, étant un de ceux qu'il affectionnait. Le récit, parfois cocasse, de ses interventions in situ – pas toujours bien perçues par des typographes qu'il n'hésite pas à traiter de “peignot-cul” (injure dont nous ne connaissons ni l'origine ni la signification) –, occupe la plus grande part des huit cents et quelques pages de l'ouvrage.»

Après ces exploits claironnés sans la moindre retenue, les différentes sociétés polonophiles européennes mirent le baron à l'index, estimant que, après avoir subi le démembrement de leur pays entre la Prusse, la Russie et l'Autriche, les Polonais n'avaient pas de surcroît à souffrir les agissements d'un désaxé. Les organisations polonaises appelèrent de surcroît à un boycottage drastique des éditions Mozschar, ce qui affecta le chiffre d'affaires de ce dernier, lequel pria le baron de se tenir tranquille à l'avenir. Fornaximura, arguant avec sa flamme coutumière de la cause des nationalités, le prit fort mal. Cf. différents articles parus dans le *Bulletin de la société polonophile de Paris* en 1903 et 1904. Que ceux de nos lecteurs qui lisent le polonais nous contactent pour obtenir la bibliographie exhaustive concernant la cédille inversée.

Id., *Bertille et Coloquinte*, drame en cinq actes et dix tableaux, Venise, 1904, 120 p., avec trente gravures de Ghiorgh Rioubl.

« Cette tragédie en alexandrins – parfois boiteux – nous conte les mésaventures de deux demoiselles, la rousse Bertille et la brune

Coloquinte (blonde d'après certains exégètes peu fiables), jumelles malgré leurs dissemblances. Elle tombent amoureuses du même homme, le baron Fornaximura lui-même, qui leur cache qu'il a un frère jumeau, le comte de Souligney. Eux se ressemblent comme deux gouttes d'eau trouble et les deux jeunes filles sont abusées par les odieux jumeaux. Le principal intérêt de l'œuvre, outre les gravures représentant des trios et des quatuors amoureux dans des positions variées et des paysages saisissants, réside dans une intrigue sentimentale bien menée: au dernier acte, les jumeaux, minés par le remords, se jettent du haut d'une falaise dominant le Danube. Les jeunes filles, arrivées trop tard pour s'interposer, les suivent dans la mort, inconsolables.»

Certes. On ne peut que se réjouir de ce vertueux repentir post-stupre – sachant que le foutre et les larmes ont toujours fait bon ménage. Toutefois, on aimerait en savoir plus quant à l'emplacement de ces falaises. Le Danube mesure tout de même près de trois mille kilomètres, que diantre!

Bertille et Coloquinte fut donné à l'Athénée de Vitry-le-François pour une représentation unique, le 12 novembre 1907, dans la mise en scène d'Eugène Bourrut, un protégé du baron, lequel se montra un mécène incomparable, vendant par liasses pour l'occasion des emprunts russes dont il ignorait qu'ils ne vaudraient plus un kopeck dix ans plus tard. Le public vitryat, nombreux et enthousiaste, acclama la féminité épanouie de Coco Dumoineau en Bertille, le charme acidulé de Zézette Croquemenu en Coloquinte, tandis que Sainte-Pudentienne et Honoré-Riché campaient d'inoubliables jumeaux. Tous, avant le tomber du rideau, sautaient d'un praticable sur des matelas (de marque Le Moelleux; cf. RACCOULET, Rodolphe-A., *Histoire des usines Le Moelleux*, Vitry-le-François, les successeurs de Léonce Laglu impr., s. d.) dissimulés aux yeux du public.

À la suite d'une rencontre fortuite dans une vente de charité à Brighton, où elle était en chasse sous des voiles de veuve, Zézette Croquemenu épousa lord Desmond Scratchbone, quatorzième vicomte Thistlecliff, que son entourage pressait de se marier pour assurer la survivance d'un nom illustre. Son mari préférant



Society for the Promotion of Formaximurean Studies

*Le baron aimait à se faire représenter sous les traits de son fier et douteux ancêtre,
Kriřtian III Fornaximura, dit l'Intraitable.
Ici, devant le Cénopathe de Bhannes, tenant à la main le composeur rituel
– témoignant de son haut rang dans l'ordre de la Divine Typographie.
Les flammes en arrière-plan symboliseraient le feu revivifiant de l'Athonor.*

la compagnie des vigoureux palefreniers de son domaine à l'accomplissement de son devoir conjugal, dont la seule pensée le faisait défaillir, *Zézette*, devenue lady *Zelia*, dut recourir à des tiers afin de donner des héritiers à lord Desmond. On prétendit que l'actuel lord Scratchbone était le fils du marquis de Brignon-Cornemuffe, ambassadeur de la République française près la cour de Saint James, qui fut l'un des admirateurs les plus empressés de l'ancienne tragédienne. Selon d'autres sources, l'enfant aurait été conçu lors du voyage de lady *Zelia* en Terre sainte, à l'occasion de la visite d'un monastère copte du Sinaï, où elle aurait eu à prolonger son séjour à la suite d'un malaise causé par un ragout de bouc un peu trop faisandé. Les bons moines, dont le dévouement ne connaissait aucune limite, s'étaient alors succédé à son chevet jour et nuit. *Zézette* ne souffle bien sûr mot de ces sujets scabreux dans ses souvenirs: SCRATCHBONE, *Zelia (lady)*, *My Careless Years*, Londres, Hubert, Jones & Fry, 1977. On consultera également avec profit: BRIGNON-CORNEMUFLE, Gaétan de, *Souvenirs au fil des ans. Du Quai au Cucq*, Le Cucq, aux dépens de l'auteur, 1955.

Quant à Coco Dumoineau, elle quitta les planches pour s'établir dans le Jura, à Saint-Claude, capitale de la pipe, où elle devint, au dire des connaisseurs, une tailleuse de pipes au savoir-faire inestimable.

Le baron caressa le projet d'adapter sa tragédie en livret d'opéra, et il prit même contact à ce sujet avec l'immense compositeur Igor Golopkine, quelque peu oublié de nos jours (cf. PROTOPOPOFF, Selifane Trofimovitch, *Le Legs de Golopkine* [trad. en français], Paris, Impr. russe, 1932), mais le projet n'aboutit pas, privant ainsi l'humanité de ce qui eût été sans nul doute possible un chef-d'œuvre. Nous conservons toutefois de précieuses notes manuscrites de la main du baron: «Premier acte, la scène est en Espagne. Attaque du cénotaphe (cf. *supra*, du même auteur, *De quelques monuments...*), transformé en roulotte, par des brigands: les héroïnes (sopranos) sont prêtes à se livrer à ces derniers pour sauver les hommes qu'elles aiment, cependant que Fornaximura et Souligney (ténors) ferrailent avec

les malandrins; la sœur du chef des brigands (contralto) tombe amoureuse de Bertille et menace de se transpercer le cœur avec sa navaja si la troublante rousse ne cède pas à sa passion (duo) – elles disparaissent alors dans une caverne; des Bohémiens donnent l'aubade (chœur; chef des Bohémiens: basse). Second acte, la scène est à Lyon. Ascension de la colline de Fourvière par le cénotaphe transformé en funiculaire, le quatuor étant à la recherche d'un mâchon (patron du mâchon: baryton); scène d'auberge, chœur des marmitons; dans la cour, bataille rangée avec des moines mendiants (contre-ténor, ténors légers). Au troisième acte, le cénotaphe, toutes voiles dehors, vogue sur le Danube; attaque par des corsaires ottomans qui ont remonté le fleuve: les héroïnes prêtes à se livrer aux cruels et lascifs Orientaux pour sauver les hommes qu'elles aiment, tandis que le chef des corsaires (basse) déclare sa flamme à Souligney et menace de l'occire avec son yatagan si le jeune homme résiste (duo) – les deux hommes s'isolent alors brièvement dans l'entrepont d'une des galères; puis le cénotaphe, sous la forme d'une barge, emprunte le canal Danube-Rhin, ce qui suscite une vive altercation avec des gabelous (ténor, baryton, basse) qui prétendent faire acquitter un péage exorbitant au quatuor; falaise finale: "Addio, addio!"»

Des projets d'adaptation en zarzuela – l'illustre compositeur Alonzo Vizcaino-Herrera fut à son tour contacté; cf. DIAZ ORTEGA, Luis Armando, *La vida fecunda del maestro Vizcaino-Herrera, por un humilde discípulo*, Madrid, ed. Matapulgas, 1929 –, en opérette et en ballet n'aboutirent pas plus. Toutefois, *Bertille et Coloquinte* figure encore à ce jour au répertoire de l'Athénée de Vitry-le-François.

Id., *Souvenirs du cénotaphe. Les Journées de réclusion méditante de 1912*, Montreux, 1927, 110 p.

Extrait de la quatrième de couverture: «Au soir de sa vie, le bienveillant aristocrate mandchou, bhannois d'adoption, convoque ses souvenirs et brosse un tableau idyllique de ces journées de réclusion en compagnie de ses Postulantes.» Ce que

DR



Des Postulantes albanaises s'apprêtant à subir de longs mois de réclusion volontaire se sont disposées gracieusement sur l'avant-toit du Cénotaphe et donnent l'aubade au baron, lequel, bougon, refuse de sortir les saluer.

semblent corroborer les activités scientifiques d'une desdites: GRANDROBERT, Béatrice, «Note sur la conduite des chronomètres à l'intérieur du cénotaphe», «Note relative aux mesures barométriques à l'intérieur du cénotaphe», «Calculs sur la force centrifuge développée par les tentatives d'évasion d'ingrates Postulantes», in JABOUILLET, Henriette, *Mélanges...*

Mais des documents irréfutables jettent une lumière implacable sur les agissements du reclus et la véritable nature de ces journées: PETITDIDIER, Homère (Dr), secrétaire de l'Académie départementale de médecine légale de la Haute-Marne [le secrétaire marnais venait de s'enrôler en hâte dans les chasseurs d'Afrique pour échapper à des poursuites pour nécrophilie], *Dissertation sur des taches suspectes découvertes sur les parois du cénotaphe gallo-romain de Bhannes à l'issue des Journées de réclusion de 1912 et contribuant à la dégradation du monument*, Chaumont, impr. de la préfecture, 1913; plus grave: PAPPELARD, Armand, «Note à l'intention des Monuments historiques à propos de la corrosion préoccupante provoquée par les sécrétions intimes des "Postulantes" du baron Fornaximura sur les parois et le fond du cénotaphe de Bhannes», Châlons-sur-Marne, archives départementales de la Marne, 1913.

Id., Adresse à MM. les Membres du conseil municipal de Bhannes au sujet des sommes réclamées pour le curage du cénotaphe gallo-romain sis sur les domaines du baron Fornaximura, Montreux, 1927, 12 p.

En effet, la municipalité, estimant que ce cénotaphe désormais quasi à l'abandon, comblé par des matières organiques exhalant des relents méphitiques, représentait un danger pour la santé publique (les administrés étant en même temps des électeurs),



Sous les dehors d'un rigorisme mandchou sans concessions, le baron, l'âge venant, avait su aménager l'inhospitalier Cénotaphe en un nid douillet... propre au basculement des Poštulantes, ajouteraient les esprits venimeux de la cancanière Bhannes.

Les années passant, le baron, en proie à la « folie des bâtiments », fréquente chez les aristocrates, fussent-ils mandchous, apporta de surprenantes modifications au Cénotaphe.



avait, sans attendre la décision sans cesse ajournée (cf. CHARLET, Basile, *Du caractère contagieux de la procrastination*, chez l'auteur, s.l.n.d.) du sous-comité cantonal de contrôle des Monuments historiques, pris un arrêté exigeant du baron, pour le curage du monument, le versement d'une somme de cent douze mille francs, somme qui ne fut jamais acquittée.

Cf. BARGUETTE, Léon, *Catalogue des plantes vasculaires ayant crû spontanément dans le cénotaphe gallo-romain de Bhannes, pour servir à la mise à jour de la carte botanique du département de la Marne*, Épernay, impr. de la sous-préfecture, 1923; MOUILLEFARINE, Léonie, *Sur la distribution des mousses et lichens ayant prospéré sur la paroi intérieure nord du cénotaphe de Bhannes*, Saint-Dizier, chez Paillard et Victoire, 1923; *Id.*, *Projet de nomenclature des mousses et lichens du cénotaphe de Bhannes*, Saint-Dizier, chez Paillard et Victoire, 1924; POTIER-CRAMOISY, Émile, *Catalogue descriptif, méthodique et raisonné des coquilles et mollusques trouvés dans le cénotaphe de Bhannes*, Fère-Champenoise, Nouvelle Imprimerie moderne, 1924; CORNEMUSE, Théodore (Dr), mandaté par le comité départemental de santé publique sur les domaines de M. le Baron Fornaximura, *Le Cénotaphe de Bhannes du point de vue hygiénique et médical*, Épernay, impr. de la sous-préfecture, 1926. Ce rapport hâta la décision des édiles bhannois.

GROSBEAK, Annabel, *Tiger Hunting in Central India*, prem. éd. Krishnapur, impr. du *Krishnapur Standard*, rééd. Londres, Catkiller Press, 1896, rééd. Venise, 1903, 180 p.

L'épouse du révérend Grosbeak, femme d'action, nous narre ici d'une plume alerte ses chasses au tigre, des plus mouvementées, en Inde.

L'enfant du couple, Algernon, après des études en Grande-Bretagne, émigrera aux États-Unis, où il deviendra un physicien de renom, contribuant au sein de l'équipe d'Anderson à la découverte du muon, en 1936. Volontaire dans l'US Air Force pendant la Seconde Guerre mondiale, Algernon Grosbeak disparut mystérieusement en 1952, et son suicide, son kidnapping ou son

passage à l'Est furent envisagés (cf. KOULAKOV, Anatoli, «Halte aux calomnies contre l'Union soviétique!» dans *La Pravda* du 12 novembre 1952; LESTAL, Roro, «L'agonie de l'impérialisme» dans *L'Humanité* du 26 novembre 1953), sans que jamais aucune piste probante aboutît (cf. KONG, Johnny W., *The Grosbeak File: An Unsolved Mystery*, Bismarck [Wisconsin], Spitzhelm Press, 1955).

GROSBEAK, Percival, *Five Sermons on Nemrod the Hunter*, prem. éd. Allahabad, Empire Bookshop, 1895, rééd. Mozschar, Venise, 1900, 2 p.

Les deux éditions sont aujourd'hui perdues. Il est vraisemblable que ces feuillets du révérend Grosbeak s'étendaient non sans complaisance sur sa propre incapacité, notoire, à écrire ses sermons et sur son silence subséquent en chaire, voire faisaient allusion à ses improvisations peu convaincantes sur d'autres thèmes. Des esprits felleux ont accusé le révérend Grosbeak, toujours en manque d'inspiration, de s'être «inspiré» sans vergogne du recueil d'un de ses illustres confrères: CROWSON-CLARK, Andrew, *Collected Sermons on Various Subjects*, Belfast, Reagan & McAuliffe, 1819.

GRÜNSCHILD, Elmire, *Une Suissesse à la cour de la princesse Padmavati*, Montreux, 1913, 224 p.

Ce récit très vivant, notamment par le chapitre «Un inattendu cunnilingus», provoqua un scandale à sa sortie dans la bienpensante Montreux, et l'éditeur et l'auteur n'échappèrent que par miracle à des poursuites. Mlle Grünschild y évoquait son idylle éphémère avec Josaphat M. Peabody, le célèbre – et de nos jours très oublié – Inspecteur Sahib, enquêteur de la police criminelle du British Raj, de quarante-cinq ans son aîné. Cf. ERZLICH, Cyprien, «Le canton déshonoré?», *La Gazette du lac*, 4 mars 1913.

JABOUILLET, Henriette (coord. par), *Mélanges offerts par d'anciennes Postulantes à M. le baron Fornaximura à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire*, Montreux, 1922, 450 p.

Bel hommage, empreint d'émotion et de retenue.

KARABICH, Vlad Radovan Idjowescu, et MOZSCHAR, Pietro,
Correspondance, Bucarest, 1899, 46 p.

«La correspondance entre le linguiste et ethnologue transylvanien et l'éditeur P. Mozschar présente un double intérêt : elle donne quelques-uns des rares renseignements dont nous disposons sur la vie de P. Mozschar en Roumanie et fourmille d'anecdotes sur le travail de Karabich auprès des paysans de l'Ardeal [Transylvanie] lorsqu'il commença à rassembler les proverbes qui devaient constituer son œuvre principale, publiée à Cluj-Napoca en 1926 : *l'Encyclopédie universelle du gnomique intemporel*, une somme de 238 749 proverbes. Le projet de publication d'un premier choix de proverbes par P. Mozschar, caressé dans plusieurs lettres, ne se put concrétiser du fait du départ de Roumanie de ce dernier. Sur Karabich on lira avec profit la communication de D. Pstas "Les brouettes dans les proverbes d'Europe centrale" (*Actes du II^e Congrès international de brouettologie*, Spa, 2012).» V. aussi, au sujet de ce congrès, une brève d'une tonalité assez déplaisante, parue dans *Le Petit Spadois déchaîné* du 9 décembre 2012 : «Ça sent le pata' à plein nez, passez-moi tout ce joli monde au Geiger-Jarry!»

KAYGUSUZ ABDAL, *Selected Ghazâls*, traduits du turc par Ignaz von Mollard, avec des notes de l'éditeur en slovène, Venise, 1904, 96 p.

Les œuvres de Kaygusuz Abdal, soufi anatolien du xiv^e siècle, sont en général, bien que louées comme archétypales «perles de sagesse orientale», considérées comme apocryphes. Et jusqu'à son existence est mise en doute par certains turcologues.

C'est à l'occasion de la parution de cette traduction que Samuel J. Greenmussel, qui, alors en poste en Inde centrale, travaillait à la sienne (v. le catalogue des éditions du Rhib), se permit, contrairement à tous les usages et certainement mû par une jalousie mesquine, de qualifier von Mollard de «saltimbanque» et de «pisse-menu». Certains témoins auriculaires ajoutent les termes «jean-foutre» et «peigne-zizi».

KROPP, Gottlieb, *Il monte Athos a culo nudo*, Trieste, 1911, 92 p.

Gottlieb Kropp est l'infortuné stagiaire viennois, à peine pubère, que Pietro Mozschar, avec un cynisme révoltant, envoya «faire» le mont Athos à cul nu pour les besoins de sa collection de montagne, et qui à la suite de cette escalade – et surtout de ses rencontres avec les moines, qui étaient en plein rut de printemps – fut incapable de s'asseoir pendant plusieurs semaines. «Estimez-vous heureux de publier, mon garçon!» lui lança l'éditeur sans la moindre compassion.

KUZMITCH, Ivo, POLMONARI, ENZO, SCHMÜKKER, Otto, *Irréfutable Démonstration de l'existence des ondes L.*, Champ-Cella, 1935, 326 p.

Cette découverte fondamentale pour le développement des études lorindaciennes fut bien sûr dénigrée, voire mise en question, par les ignorants de tout acabit, peu soucieux d'entraver par leurs dénégations acrimonieuses l'irrésistible marche en avant de l'humanité.

Notons que le Dr Lorindo lui-même, de par le rayonnement charismatique qu'il émettait, surtout quand il opérait à partir de son céléberrime abri d'observation, avait pressenti dès 1885 (il avait alors une trentaine d'années) l'existence des ondes L., mais sans être en mesure de formaliser sa découverte. Comme souvent, il fallut attendre un demi-siècle entre la géniale intuition et la conclusion des travaux.

Les premières applications furent immédiates: UDRIET, Hermine (Dr), «Traitement des constipations par les ondes L.», mémoire présenté à la Société médicale des Hautes-Alpes le 17 août 1935; IZOULARD, Jacob (Dr), «Effets fâcheux d'un traitement trop drastique des constipations par les ondes L.», mémoire rectificatif présenté à la Société médicale des Hautes-Alpes le 30 octobre 1935.

Par ailleurs, un disciple maudit, qui aurait été chassé des environs du Pont-Teille à coups de parapluie par le Maître en

personne à la suite de commentaires salaces concernant les formes des Impétrantes, nous a livré un texte singulier, qui se prétend témoignage sur l'abri: CHABINARD, Alphonse-Jérôme, *Recherches expérimentales sur les mouvements circulaires des ondes L. et leur accélération en fonction des caractéristiques anatomiques des Impétrantes, précédées d'un examen historique et critique des travaux antérieurs*, Saumur, chez Bréchet aîné, s. d.

Id., *Définition d'une échelle infaillible permettant de mesurer le degré d'authenticité des soi-disants Dr Lorindo. Principes de la fabrication du compteur KPS y afférent*, Champ-Cella, 1935, 188 p.

La prolifération des faux Dr Lorindo dans les bibliographies pourtant les plus étroitement surveillées a très tôt attiré l'attention des meilleurs esprits sur la nécessité d'éclaircir ce fouillis parfois pittoresque, souvent désespérant. D'où, tout de suite après la découverte des ondes L. par d'éminents lorindologues, la définition de l'échelle dite « de KPS » – du nom de ses inventeurs: Kuzmitch, Polmonari et Schmükker – à l'aide de laquelle, par le moyen du compteur KPS, qui consiste en un boîtier, portant un cadran, une aiguille et différents clignotants, et muni d'une antenne (signalons l'existence, en parallèle, d'un compteur dit « Geiger-Jarry », fonctionnant selon des principes comparables et permettant de repérer les faux Régents du Collège de 'Pataphysique, voire les vrais, voire les simples membres du Collège; des dérives inacceptables ont conduit à l'adoption de la directive européenne 2021/114/CE réprimant la pataphobie), on mesure le degré de véracité ou plutôt d'imposture des impétrants, de 12 (hypothèse théorique, car, à notre connaissance, ce cas ne s'est jamais produit: le « véritable » Dr Lorindo lui-même n'est qu'à KPS 11,75) à 0, imposture grossière. Le mode d'emploi du compteur KPS est on ne peut plus simple: on dirige l'antenne vers le sujet à contrôler, ou à défaut vers l'une quelconque de ses publications, dont l'aiguille indique le degré d'authenticité L. avec une marge d'erreur acceptable.

Des esprits chagrins prétendirent, à tort bien sûr, que les

ondes L. étaient une fumisterie et la commercialisation du compteur – que d’aucuns prétendaient se réduire à un boîtier vide! – une vaste escroquerie. D’autres les jugèrent responsables de graves pathologies: cf. ZOHBI, Ahmad al-, «Des lésions cérébrales imputables aux ondes L., aggravées par l’usage du détecteur», thèse de médecine soutenue à Port-Saïd le 20 juin 1938.

Une condamnation en correctionnelle, survenue à la fin de l’année 1938, ne serait pas sans lien avec la fuite précipitée des trois savants devenus hommes d’affaires en direction du Brésil, pays qui n’avait alors ratifié nulle convention d’extradition, pour se soustraire à une incarcération devenue inévitable. Cf. *infra*, TRAORÉ, Boubacar, *Commentaire...*

Hors d’atteinte du courroux de Thémis, les trois associés fondèrent sans tarder à São Paulo la Nova Sociedade KPS et se remirent à commercialiser leur compteur, un de leurs affidés montant au créneau pour les soutenir: Cf. CORNARD, Zéphyrin, *De l’indiscutable caractère scientifique des ondes L. et du détecteur idoïne. De leurs effets bénéfiques sur la santé humaine*, São Paulo, éd. KPS, 1938, 120 p.

Ce Cornard, au départ garçon de laboratoire, qui aimait à se définir comme un «modeste serviteur des Sciences», avait suivi ses employeurs au Brésil, où les choses se gâtèrent assez rapidement: après que «M. Zéphyrin» eut séduit Hilda, une fille Schmückker

(«Une dondon, mais un volcan», confiera-t-il plus tard), puis Laszlo, l’un des quatre fils Kuzmitch («Il me doit d’avoir découvert le Grand Mystère Postérieur»), il fut chassé de la Nova Sociedade KPS et ses employeurs feignirent alors de découvrir qu’il avait été condamné à plusieurs reprises pour détournement de fonds, bigamie, attentat à la pudeur, etc. Il se fait ensuite

Un compteur KPS subit un curieux phénomène de distorsion temporelle lors d’une mesure particulièrement éprouvante (0,003 sur l’échelle KPS).

DR



remarquer lors de l'attaque à main armée, en 1942, d'un bureau de tabac en Bolivie, forfait effectué sur une bicyclette de marque El Inca. Cf. MANGIAVACCA, Benito, «Les attaques à main armée dans la province du Chaco au cours des années 1940», mémoire de criminologie soutenu devant l'université de Cochabamba, 1975, inédit.

Piètre exploit, mais qui ne passa pas inaperçu et eut d'étonnantes conséquences. En effet, on peut voir au catalogue (sans mention d'imprimeur) des Cycles El Inca (sous-marque des Cycles Yankee Doodle destinée à préserver la susceptibilité locale) pour l'année 1943 un cycliste coiffé d'un bérét basque, vêtu d'un maillot blanc rayé de bleu, à moins que ce ne soit l'inverse, d'un pantalon de velours, chaussé d'espadrilles, une baguette de pain et une botte de poireaux dépassant d'une sacoche en similicuir lie-de-vin portant un motif de tour Eiffel, se précipitant revolver au poing sur un bureau de poste («Correos bolivianos») [et non de tabac] perdu en plein désert. Au fond de l'illustration, qu'écrase un soleil de plomb, des remparts de terre crue sont couronnés d'une pancarte «Fortin n° 47».

À la suite de cette publication, où l'ex-garçon de laboratoire était élevé au rang de héros de la petite reine et du crime réunis, le ministère bolivien des Postes et Télégraphes émit auprès du fabricant une protestation solennelle qui n'eut pas de suites, car le représentant à La Paz des Cycles Yankee Doodle, un Nord-Américain nommé George Washington K. F. Smith, Jr, menaçait le ministre, un certain Haddad-Valdez, d'organiser un pronunciamiento dans les meilleurs délais et de le faire «fusiller au fond de la cour, à côté des chiottes, avec ce fils de pute de Ramírez [le chef de l'État de l'époque]». Cf. HADDAD-VALDEZ, Joaquín, *Mémoires d'un grand serviteur de l'État*, trad. en français, La Paz, tipogr. Gomez, 1957; RAMÍREZ-MARTINEZ, Ida, *Mémoires pour servir à l'histoire de la patrie: le général Osvaldo Wladimiro Ramírez y Prats, mon oncle*, trad. en français, La Paz, tipogr. Ould-Gomar, 1975.

Le limité Cornard se signale ensuite par l'exercice illégal de la médecine dans une oasis du désert d'Atacama, où il fait

disparaître dans un geyser d'eau sulfureuse en ébullition les corps des patients décédés à la suite des soins aberrants qui leur sont dispensés. À l'issue d'un séjour de cinq ans dans un pénitencier patagon des moins confortables, qui sanctionnèrent cet épisode médical, il s'embarque sur un baleinier chilien. On pense qu'il a été dévoré par les naturels d'un archipel ignoré échappant encore aux injonctions alimentaires absurdes qui sont aujourd'hui partout de mise, notamment à cause des ravages exercés par les différents monothéismes.

George Washington Smith mourut en 1956 après avoir parié qu'il irait planter la bannière étoilée dans le cratère du Xotoxikplü, situé dans l'État centre-américain au demeurant assez peu connu du Sagrado-Corazón (qui prend un trait d'union en français, mais pas en espagnol) [cf. TOLEDANO, Isaac (coordonné par), *Bibliografía general del Estado de Sagrado Corazón*, Sagrado Corazón City, ed. Nacional, 1980]. Le volcan étant soudain entré en éruption (cf. SQUADRANI, Faustino Carlo, *Les Éruptions du Xotoxikplü à travers les âges*, trad. en français par Sbr. Loupetitout, San Joaquín del Sagrado Corazón, Tipogr. de los hijos de Juan Mataperros, s. d.), le parieur fut emporté par une coulée de lave.

Dans la mesure où Smith était ivre quand le pari fut pris, la direction des Cycles Yankee Doodle estima que toute pension versée à sa veuve eût été « hautement immorale » et fit en sorte que le dossier n'aboutît pas.

Le juge bostonien J. Hamilton IV F.-Ass, accusé de concussion dans cette affaire, fut blanchi par les enquêteurs; néanmoins, il ne fut pas réélu et succomba trois ans plus tard des suites d'une vérole mal soignée. Cf. MALOCCHIO, Pedro Alonso, *Les Ravages des maladies vénériennes dans la magistrature protestante*, Trois-Rivières, Presses de l'évêché, 1971.

Quant à Kuzmitch, Polmonari et Schmükker, ils moururent à un âge avancé, riches et couverts d'honneurs, membres de l'Académie pauliste de médecine et siègeant au directoire du Syndicat pauliste des fabricants de matériel médical.

LORINDO, Pietro (Dr), *De l'influence des marmottes sur l'apnée du sommeil*, Champ-Cella, 1886, 320 p.

«Le Dr Lorindo semble avoir observé de près le sommeil des marmottes, car il se fit creuser un trou au Pont-Teille de Champ-Cella pour y suivre l'hibernation de *Marmota marmota*, et celui des créatures souvent vénales – à moins qu'il ne se soit agi de stagiaires, aux prestations bénévoles par définition – qui partageaient son abri d'observation de gré ou de force. C'est en comparant les rythmes respiratoires des unes et des autres qu'il eut l'idée de son ouvrage, lequel ne fit malheureusement pas date dans l'histoire des sciences, l'essentiel du stock ayant brûlé lors du transfert de l'éditeur des Alpes vers une destination inconnue.»

Le livre, indéniablement perdu, figure toutefois au catalogue de la Hofbibliothek, à Vienne, avec une mention manuscrite sur sa fiche à propos de l'étymologie de Champ-Cella, qui ne serait autre que la transcription de la localité de Kellerfeld, dans les environs de Brünn (aujourd'hui Brno), où Mozschar aurait installé ses presses, après avoir quitté Leipzig en hâte. Le fait que ce site, à peine vallonné, ne soit nullement propice à la présence de *Marmota marmota* ne semble pas avoir troublé si peu que ce fût le rédacteur de cette fiche.

Car une hypothèse crédible situe dans le Dauphiné la tanière de notre praticien. Cf. ONOFRIUS, Polycarpe, «L'inscription bilingue copte-provençal figurant sur l'omoplate de dromadaire découverte dans l'abri d'observation du Dr Lorindo», in *Bulletin archéologique du département des Hautes-Alpes*, vol. XXIV, n° 231, 1889, et, du même auteur, *Étude anthropologique du crâne humain découvert dans l'abri d'observation du Dr Lorindo*, même publication, vol. XXVIII, n° 243, 1892. Une enquête de gendarmerie provoquée par la découverte ultérieure d'ossements humains en quantité significative n'aboutit pas, d'autant que le suspect fit alors jouer tout l'éventail de ses relations pour étouffer l'affaire (cf. HUSMEVESSE, Modeste, «Un curieux médecin de campagne et son étrange abri sous roche», in *Le Réveil du Dauphiné républicain* du 26 avril 1894, où le plumitif, dans son ignorance, transforme l'abri d'observation en abri sous roche). Quelques années plus

tard, St. Loupetitou, en un vigoureux parallèle avec saint Jérôme au désert (*cf. infra, Le Creusement...*), établit de façon irréfutable que ce crâne, dont des esprits étroits dénonçaient la présence en émettant des suppositions que nous rougirions de reproduire, constitua pour le Maître un inégalable « support de méditation ». Au sujet de cette sombre affaire d'ossements humains, une Impétrante, dont il ne paraît pas que la vocation archéologique se soit affirmée par la suite, nous a laissé un rapport de fouilles : SPITZMÜLLER, Gisella, *Bericht über die Ausgrabungen in der Pont-Teille*, Göttingen, Heymann, 1889.

Id., *De l'art de construire des abris d'observation*, s. l. n. d. [Champ-Cella, 1886], 48 p., nombreux croquis techniques et photographies.

« Cet ouvrage devenu classique du Dr Lorindo traite de l'aménagement d'un abri d'observation dans différents milieux. S'il ne s'attarde guère sur l'abri à marmottes, dont il considère qu'il suffit de creuser (ou de faire creuser par des assistantes dévouées) un espace suffisant pour que quatre personnes puissent se tenir serrées – voire dans certains cas empilées les unes sur les autres –, l'auteur aborde avec plus de détails d'autres structures : *a*) l'abri à toilettes féminines (et son oculus panoptique); *b*) l'abri « maison close », avec glace sans tain et découpes permettant d'y glisser divers instruments utiles aux professions exercées dans ces lieux; *c*) l'abri subaquatique, permettant l'observation des nageuses dans leur milieu; ce dernier modèle est associé à *d*) l'abri-cabine.

» Cet ouvrage fut saisi par un acte arbitraire de la part des autorités de l'époque, véritable voie de fait, et le stock fut brûlé, d'une manière tout à fait médiévale, au grand dam de l'auteur, qui avait voulu faire œuvre de philanthropie autant que de pédagogie. Deux exemplaires sont parvenus jusqu'à nous : celui de St. Loupetitou, avec un envoi de l'auteur : « À mon estimé confrère en abritologie, avec mes sentiments les plus cordiaux », et celui du préfet de police de l'époque, amateur de *curiosae*, qui fut acquis par l'auteur de ces lignes dans une vente de charité au profit des orphelines de la police. »

Halte-là! St. Loupetitou, certes confrère du docteur chez Mozschar, était notoirement claustrophobe autant qu'orophobe, ce qui suffit à jeter le doute sur la dédicace ci-dessus et par voie de conséquence sur l'ensemble de cette note, qui semble être due une fois de plus au docteur lui-même... Il se pourrait simplement et de façon moins glorieuse que l'édition, invendable, ait été pilonnée en désespoir de cause par l'éditeur.

Id., *L'Iule géant de Champ-Cella, mythe ou réalité?*, Champ-Cella, 1886, 36 p., avec trois photographies.

«Lors de la construction de son abri d'observation à marmottes, le Dr Lorindo, ou son équipe de creuseurs (creuseuses?) stipendié(e)s, mit au jour un singulier fossile, qui semble accréditer l'existence d'un iule géant ayant prospéré dans la région au trias inférieur. Un document photographique reproduit le fossile, très reconnaissable. Mais le Dr Lorindo aurait fait la découverte, stupéfiante, d'un iule géant vivant, accréditant la thèse de la survivance d'une espèce que l'on croyait éteinte, sorte de coelacanth terrestre. Malheureusement, les trois photographies représentant l'animal, prises sur l'instant – alors que le praticien, de son propre aveu, s'était gavé de morilles confites, dont on sait qu'elles peuvent provoquer des hallucinations –, sont très floues.»

Pour les iules, appelés communément mille-pattes, cf. KATZENKOPF, August von, *Classification définitive des arthropodes*, Göttingen, Müller und Müller, 1895, trad. en français par Jules-Adrien Knopff, Paris, Ledard, 1903; LONGQUEUE, Achille, *Étude sur quelques curieux myriapodes de la région du Pont-Teille*, aux dépens de l'auteur, s. l. n. d. [Krôh, 1882]. Pour les propriétés des morilles confites des Hautes-Alpes (à l'exclusion de toutes les autres), v. dans la note relative à CONFIAINT, *La Ventilation...*, HURLELOUP, Ambroise, « Les propriétés... ».

Il semble raisonnable de conclure que l'éminent praticien, dont les champignons avaient sans le moindre doute altéré les facultés, a vu un menaçant mille-pattes géant là où se tortillait un sympathique lombric.



Portrait du Dr Lorindo, pris par une Impétrante. Malheureusement, cette unique photo représentant le bon docteur en son abri est floue (à cause de l'émotion ?).

(Fondation de lorindologie)

N'oublions pas de mentionner, inspiré par ce thème, un court roman, poignant mais à vrai dire un peu sentimental, qui manqua de peu décrocher un prix (doté de 15 francs belges) de l'Académie royale des lettres de Belgique en 1890: DESLOCHES, Julienne (baronne), *L'Iule géant et les Morilles confites*, Courtrai, chez Ickx et Jaak, 1889. La petite histoire murmure que le Dr Lorindo, de passage en Belgique, alla présenter ses hommages à la baronne, laquelle, d'un tempérament enflammé et saisie de frénésie à la vue de son inspirateur, aurait eu sur-le-champ, entre deux petits fours, les dernières bontés pour le Maître. Cf. STERCKMANS, Hildegarde, *Les Turpitudes de la classe supérieure belge. Confidences d'une femme de chambre*, Bruxelles, éd. du Syndicat belge des gens de maison, 1925. Tempérons toutefois ce témoignage, d'un ton assez vif, voire cru («Au bout de cinq minutes, la patronne, qui tendait son gros cul et agitait ses pattes de poulet, était en train de se faire sauvagement bourriquer en levrette par ce vieux dégoûtant sur le tapis persan du boudoir, et ils brâmaient tous deux à en faire trembler les cloisons. Quant au langage qu'ils employaient, il eût fait rougir un bagnard»), par une analyse sans concessions: VANDERBERGH, Ursule, *L'Influence secrète mais patente autant que pernicieuse du Komintern au sein du Syndicat belge des gens de maison*, Charleroi, Presses Saint-Lambert, 1928. Quoi qu'il en soit, ce roman semble ne s'être vendu qu'à une trentaine d'exemplaires, contrairement à l'opuscule de la soubrette, auquel l'audience du syndicat, à l'exclusion bien sûr de toute curiosité salace, assura une diffusion importante: cf. APPELBAUM, Tryphon, «Un succès d'édition inattendu», *Le Réveil carolorégien*, 12 septembre 1925. Pour conclure, une plainte du procureur royal pour obscénité visant la plaquette de Mlle Sterckmans fut classée sans suite.

Id., *Voyage autour de mon abri*, Champ-Cella, 1886, 224 p., in octavo, avec quarante gravures de Mikaël Gherardt.

«Dans ce charmant ouvrage, subtilement illustré, l'auteur évoque avec délicatesse les petits jeux qu'il organisa, dès son installation, dans son abri marmottologique, creusé depuis peu, afin de délasser ses membres engourdis et ceux de ses assistantes – «stagiaires» qui furent rapidement baptisées les Impétrantes.

Colin-mouillard, tournicoti, touche-mi-touche-moi... figurent parmi les distractions les plus inventives du bon docteur, qui omet sans doute l'essentiel, à savoir les parties endiablées de trou-madame, organisées, il est vrai, aux abords immédiats de l'abri. Cf. CACHENAUD, Octavie, « Une semaine cloîtrée avec un maniaque », *Les Soirées familiales alpines*, XII^e livraison, Briançon, hiver 1888. On notera toutefois que, le trou-madame étant un jeu de plein air originaire des plaines de la Flandre, il s'adapte fort mal aux pentes accidentées au flanc desquelles fut creusé l'abri, ce qui renforce la thèse de la localisation morave de Champ-Cella / Kellerfeld. A contrario, un compte rendu anodin et enjoué, à tout coup naïf ou complice, nous a été donné des débuts de l'abri-observatoire: FRÉNOUILLET, Fulbert, « Visite printanière à un homme de science en son laboratoire », *Veillées instructives par monts et par vaux*, Gap, avril 1887.

» Certains critiques, sans doute mal informés, ont jeté le trouble auprès du lectorat en prétendant que l'ouvrage était un vil plagiat de *Voyage autour de ma chambre*, de Xavier de Maistre. La lecture des courts chapitres (un par activité) et le caractère précis, voire anatomique, des gravures admirables de Mikael Gherardt lèveront sans difficulté toute ambiguïté à ce sujet. »

Nous donnons en exclusivité à nos lectrices et à nos lecteurs des extraits d'un témoignage surprenant, qui garde à nos yeux toute sa valeur bien que prenant place vingt ans déjà après le creusement de l'abri: PELISSON, Isabeau, « L'étonnante expérience de télétransmission effectuée à l'abri d'observation de Champ-Cella le 8 août 1907 par le Dr Lorindo, en présence et avec la contribution d'Ervegine Drogoul et de deux aides », mémoire de maîtrise, université de Timișoara, ms. n° 24-C-589, juin 1972.

« Retrouvé fortuitement lors d'un réaménagement de la bibliothèque universaire de Timișoara, ce document nous a été transmis par un correspondant souhaitant conserver l'anonymat. L'auteure du mémoire, la Française Isabeau Péliesson, a retranscrit et commenté les nombreux entretiens qu'elle a menés en 1970 avec Ervegine Drogoul, alors âgée de quatre-vingts ans, qui fut la collaboratrice temporaire du Dr Lorindo lors de cette expérience

(on ignore si elle s'exprime en français ou si ses propos sont traduits, et de quelle langue).

Question: Vous étiez bien jeune à cette époque? **Réponse:** J'avais dix-sept ans, et c'est un âge où l'on devait se débrouiller seule dans la vie en ce temps-là! J'avais répondu à une petite annonce, publiée par le quotidien local de Timișoara, *Kronika*, proposant un séjour découverte dans le département des Hautes-Alpes tous frais payés. Malgré le rayonnement alors mondial de la patrie de Descartes et de Voltaire, je n'étais pas plus innocente à cette époque que vous ne l'êtes à la vôtre, et je me doutais bien qu'il y avait anguille sous roche, ou plutôt "marmotte dans le terrier". Pour vous préciser le contexte dans lequel j'emploie cette expression, c'était l'époque où le Dr Freud, à Vienne, commençait à étendre les patientes sur son divan pour leur faire raconter... enfin. **Q.:** Pensez-vous alors possible une quelconque influence de Freud sur Lorindo? **R.:** Jamais de la vie! Plutôt le contraire! À mon avis, le Viennois doit tout au Dauphinois. Et le Dr Lorindo, en dépit de ses innocentes manies, s'est toujours comporté avec moi avec élégance et générosité. **Q.:** Innocentes? Mais on en fait souvent un véritable obsédé! **R.:** Bah! Il ne faut rien exagérer! J'ai vu bien pis depuis... **Q.:** Revenons si vous voulez bien à cette fameuse expérience... **R.:** Volontiers: le docteur nous fit mettre nues (en fait, nous quatre, le docteur et ses trois assistantes, vivions pratiquement à l'état adamique dans l'abri d'observation) [v. à ce sujet le feuillet unique de: JACQUINOT-SARAGOSSE, Léon, *Iconographie générale et méthodique des costumes portés à l'Abri, de son Creusement à sa Décadence*, chez l'auteur, Toulouse, 1951, travail qui fut refusé par la Fondation comme « attentatoire à la mémoire du Maître »] et nous enduisit les tétons avec de la graisse de marmotte. Au préalable, nous devions les faire durcir par des caresses buccales réciproques. **Q.:** Pourquoi cet étrange mode opératoire? **R.:** Le Dr Lorindo avait remarqué que son abri – qui ne doit plus exister aujourd'hui, car il était assez mal construit – possédait des qualités acoustiques exceptionnelles, notamment lors des exercices de "rut rituel", que vous qualifieriez sans doute d'orgies, mais qui avaient, selon le docteur, une fonction de sidération des marmottes, afin qu'il

pût procéder à leur observation en toute tranquillité. Nous étions toutes mises à contribution lors de cet exercice préliminaire. Le docteur nous enduisait de graisse de marmotte, afin, selon lui, de “créer une hypostase viable” (je n’ai jamais trop compris ce que cela voulait dire, mon français étant trop rudimentaire à l’époque, mais le délicieux disciple d’Hippocrate prenait très à cœur cette phase préparatoire et nous nous prêtions toutes avec bonne volonté à sa requête. Un jour, alors que nous étions enduites et enchevêtrées (à cause de l’étroitesse de l’abri), nous avons entendu clairement: “Ah! le vieux saligaud! Il ne s’embête pas avec les petites demoiselles!” La voix, masculine, ne pouvait provenir que de l’extérieur. Le docteur sortit de l’abri avec précipitation et remarqua un berger, une longue-vue dans une main, l’autre main dans sa culotte, qui observait l’abri (dont la porte était vitrée en direction de la montagne) à plus de trois cents mètres. Il en déduisit que la graisse de marmotte augmentait la capacité audioréceptive du lieu, ce que confirmèrent plusieurs expériences, au cours desquelles le docteur perfectionna son *modus operandi*: les seuls tétons enduits de graisse suffisaient à jouer le rôle d’antenne, ce qui améliorait de façon considérable le confort olfactif de l’abri. Et, lorsque St. Loupetitou annonça au bon docteur que, à la suite de longues années d’intrigues souterraines (il ne croyait pas si bien dire!), il venait d’être nommé vice-consul honoraire de Nouvelle-Polvénie à Trieste, ville où l’éditeur Mozschar était installé depuis deux ans, le docteur lui proposa de tenter une expérience de télétransmission entre le port austro-hongrois et l’abri. Expérience qui eut lieu le 8 août 1907, à 14 h 53. **Q.:** Quel en fut le résultat? **R.:** (*Mme Drogoul hésite et s’agite sur sa chaise.*) Eh bien, sans doute à cause de la distance, la voix n’était pas très claire et des grésillements rendaient les paroles peu compréhensibles, sauf à un moment où... (*Nouvelle hésitation.*) Vous savez, tout cela est si loin... Le Dr Lorindo se tenait derrière moi – l’abri était conçu pour une seule personne et nous y vivions à quatre dans une promiscuité qui pourrait paraître inconvenante mais à laquelle nous nous étions habituées... Bref, afin de donner à l’expérience toutes ses chances de réussite, le docteur nous avait enjoint de maintenir entre nous un “champ

d'ondes L. intense" (selon ses propres mots, que je me rappelle parfaitement) afin de favoriser la communication avec le port adriatique. Hilda, une charmante Bavaroise de quinze ans, un peu dodue, était allongée sur le sol fangeux de l'abri; j'étais couchée sur Hilda de sorte que mon nez était enfoui dans son buisson et le sien dans le mien; le Dr Lorindo se trouvait acculé contre la paroi de l'abri, son ventre touchant mon... postérieur, tandis que Bertha, une jeune Scandinave délurée, était assise sur mon dos, occupée à je ne sais quoi, mais vivement agitée. En revanche, je percevais parfaitement la longueur d'onde du docteur, en phase avec mon récepteur naturel. Nous parvînmes ainsi, selon le docteur, à un champ d'ondes L. de niveau 11,75 sur une échelle de 12, et la communication put s'établir avec Trieste, St. Loupetitou disposant là-bas d'un dispositif comparable au nôtre. **Q.:** Vous en inférez que le vice-consul honoraire de Nouvelle-Polvinie avait creusé de son côté un abri d'observation, ravageant ainsi sans vergogne les jardins du consulat? **R.:** À ma connaissance, ce consulat se réduisait à une pièce sans fenêtre au fond d'un hangar où l'on entreposait surtout des peaux non tannées, et à l'occasion du poisson séché. Mais il est de notoriété publique que M. Loupetitou avait pris ses quartiers à la guinguette slovène À l'Ourse câline, située sur les hauteurs du quartier de Campanelle, qui domine le golfe. Il peut avoir opéré à partir de la cave de cet établissement, qui lui était familière pour des raisons relevant de l'œnologie.

Q.: Et le message, finalement? **R.:** Ce ne fut pas particulièrement intéressant, mais la voix devint soudain très claire (sans doute

Lors de cérémonies controversées, le docteur offrait l'hostie de marmotte, en psalmodiant : « Approchez-vous, enfants, j'ai fait votre âme si pure que je veux lui servir d'aliment. »
[Attribué à tort au curé d'Ars.]



Fondation de lorindologie

St. Loupetitou était-il parvenu de son côté à un champ d'ondes L. élevé), et... **Q.** : Et? **R.** : Et nous entendîmes: "*A culo nudo!*", puis la communication fut interrompue par la gendarmerie, qui vint arrêter le docteur pour un motif assez obscur.»

Cette interview, «trop belle pour être honnête», a été remise en question à la suite du sévère contre-interrogatoire mené peu après sur la personne d'Ervegine Drogoul par le R.P. L. (Leander) Öhrindyi, s. j., mandaté par la Fondazione Lorindesca delle Scienze Orografiche. Cette nouvelle entrevue permit au jésuite d'affirmer: «Mme Drogoul est totalement gâteuse, au point que les rigoureuses barrières morales à l'abri desquelles elle a vécu toute sa vie se sont effondrées, comme il est fréquent; les divagations les plus étonnantes, surtout dans le domaine de la sexualité, ne lui sont pas étrangères, et elle exhiba ses *pudenda* à l'enquêteur avec des propositions non équivoques. En conséquence de quoi le témoignage dont fait état Mlle I. Pélisson ne semble pas devoir être pris en considération.» (Source: archives de l'archevêché de Győr, niveau – 7, armoire blindée n° 712, dossier Lor 05W42-4II.)

C'est un personnage bien sulfureux que la Fondation a missionné pour cette contre-expertise aux résultats au demeurant intéressants, même si Isabeau Pélisson, contactée, maintint formellement ses conclusions.

Le père Öhrindyi n'a aucun lien de famille avec le capitaine médecin L. Öhrindyi (cf. PAPADIAMANTIS, *Aspasia, Endiguer...*, alinéas 19 et 20 de la note). Né en 1910, ordonné prêtre en 1940, dans la Hongrie de l'amiral Horthy, à l'issue des longues études que réclame l'ordre des Jésuites, il s'exila en 1945 aux États-Unis (on devine ses prises de position au cours du conflit), où il devint le fer de lance de l'opposition hongroise en exil, publiant en pleine guerre froide des articles anticommunistes d'une grande virulence. Toutefois, il se réinstalle en Europe, d'abord en Allemagne fédérale, en 1965, puis cinq ans plus tard dans son pays natal, où il semble, paradoxalement, dans les meilleurs termes avec les autorités. À Baltimore s'ouvre alors une enquête, qui n'aboutira pas, sur ses liens éventuels avec les

services de renseignement de la Hongrie communiste au cours de son séjour américain (cf. KALOGHIORGHIOS, Aglaïa, *The Red Spider and its Net. The Case of Hungary*, Boston, New Free World Press, 1979). Le père Öhrindyi meurt en 1971, peu de temps après avoir rencontré Ervegine Drogoul, lors d'un étrange accident automobile dans les Carpates : il perd le contrôle de son véhicule dans un virage, alors qu'il roulait à vitesse modérée selon les témoins, par beau temps, et s'écrase dans un ravin. L'arbre de direction avait sans doute été saboté. Cet accident est plutôt imputable à la CIA, furieuse d'avoir été longtemps bernée sur son propre territoire, qu'aux services hongrois, qui n'auraient pas eu besoin de recourir à cette mise en scène pour se débarrasser d'un agent grillé.

Leander Öhrindyi laisse plusieurs enfants naturels aux États-Unis, dont une fille, L. (Liza) Öhrindyi, née en 1958, qui est à ce jour infirmière au Holy Spirit Mental Hospital de San Diego ; un fils, L. (Luis) Öhrindyi, né en 1960, batteur dans l'ensemble de jazz The Crazy Pusztá Quartet ; un autre fils, L. (Ludwig) Öhrindyi, né en 1962, journaliste gastronomique, auteur notamment de *Goulasch Revisited: 30 Organic Recipes*, Chicago, Balaton Press, 2002.

Id., *De la toxicité des déodorants corporels féminins dans les abris d'observation*, Champ-Cella, 1887, 72 p., nombreuses illustrations, diagrammes, photos.

Prospectus : « Dans ce petit ouvrage abondamment illustré, le Dr Lorindo évoque avec simplicité les expériences vécues dans son abri d'observation à marmottes. Au cours des longues séances menées en compagnies de stagiaires, les célèbres Impétrantes, il a été à maintes reprises incommodé par les odeurs, qu'il qualifie de "toxiques", émanant de ces créatures, plus précisément de leurs aisselles ou de leurs entrejambes. Après de longues recherches olfactives, le Dr Lorindo a établi une échelle de nocivité des déodorants, en fonction de leur chimie constitutive, de la zone d'imprégnation, de la fréquence d'application, de la typologie du sujet (blonde, brune, rousse...). Les photographies sont d'une

précision admirable. Le docteur conclut son ouvrage par un réquisitoire sans concession à l'encontre des déodorants et par un vibrant plaidoyer en faveur des odeurs sui generis. En vente chez les libraires spécialisés.»

Esprit visionnaire, l'éminent praticien semble dès la fin de l'avant-dernier siècle anticiper des pratiques contemporaines : d'abord le recours abusif à des stagiaires taillables et corvéables à merci (on parlait alors d'étudiantes se mettant bénévolement à la disposition d'un maître), ensuite l'actuelle phobie des odeurs corporelles. Rappelons qu'à son époque ces déodorants qu'il voue aux gémonies ne pouvaient qu'être que ce que nous appellerions aujourd'hui des cosmétiques bio, à savoir des crèmes à la lavande, à la marjolaine, à la menthe, à la citronnelle ou à la sauge, aux ingrédients broyés par un potard en blouse grise au fond de son officine et peut-être affinées à la graisse de loir – voire de marmotte. Et pourtant quel n'est pas son courroux ! On pressent dans les accents enflammés de cette catilinaire des émois plus privés... Ce que confirme le témoignage d'une rescapée : cf. *infra* PLUMETON, Zénobie, « Prohibition des ablutions et redoublement de l'instinct génésique », in ZIBALDONE, Isidoro, *Mélanges*...

Id., *Lettre sur les vertus des boues de l'abri, augmentée des observations sur les cures opérées par ces boues*, Champ-Cella, 1888, 41 p.

Simple prétexte, au dire des détracteurs du docteur, pour se rouler dans la boue en compagnie de jeunes personnes. Cf. *infra*, au Rhib, COURTECUISSÉ, Spiridon, *Le soi-disant Dr Lorindo*...

Id., *Le Massage curatif mettant en œuvre les boues de l'abri*, Champ-Cella, 1888, 24 p.

En proie à un véritable esprit de sacrifice, l'altruiste praticien procédait en personne à ces opérations sur le corps des jeunes Impétrantes. Quelques dérives furent cependant notées : cf. FISCHMEISTER, Johanna, *Un révoltant rituel d'arrêt de pluie* (en français), Riga, éd. Ozols, 1930, où une ex-pensionnaire de l'abri,

un tiers de siècle après les faits, raconte que le docteur, pour faire cesser de surabondantes pluies qui délayaient les boues au point d'altérer leurs vertus thérapeutiques, proposa « en toute candeur », un jour où il avait une fois de plus abusé des morilles confites, de sacrifier une Impétrante lettonne, « Ni vu ni connu, ça reste entre nous », à un mystérieux Obin-Murt, dieu balte de la Pluie, avant de se mettre à affûter son bistouri. Tollé à l'abri! Pincé au derrière et griffé au devant, le docteur dut se résoudre à faire machine arrière, quitte à prétendre qu'on avait mal interprété ses paroles...

Id., *Hannibal est passé sous les Alpes, avec des preuves irréfutables*, s. l. n. d. [Champ-Cella, 1890], 32 p.

Extrait de la réclame: « Dans ce libelle inspiré, le célèbre Dr Lorindo, marmottologue et linguiste distingué, fait état de ses recherches archéologiques dans le val della Clarina, qui l'ont amené à découvrir, dans un jardin de Val-Pradin, une dent d'éléphant attestant la présence de ce pachyderme au pied du Montgenèvre à une date sans doute très-ancienne. Après de nombreux calculs sur le terrain et de non moins nombreux parcours à ses risques et périls (accompagné de deux stagiaires de l'école dentaire de Briançon, lesquelles ont quitté sans préavis l'abri d'observation après plusieurs nuits consacrées à l'étude du sommeil paradoxal), le docteur a conclu qu'Hannibal n'avait pu passer le col, trop escarpé pour des éléphants d'Afrique, et qu'en toute logique il avait dû passer *dessous*, en creusant un tunnel dont les entrées n'ont pas encore été mises au jour, ni du côté français ni du côté italien. La sous-commission des affaires archéologiques du département ayant refusé la subvention nécessaire à des sondages systématiques sur le terrain, le Dr Lorindo, poursuivi par ailleurs par les familles des stagiaires pour un navrant malentendu, a dû abandonner, la mort dans l'âme, ses recherches ainsi que sa région d'adoption. Ce libelle témoigne donc d'un esprit hautement prospectif et d'une aventure que l'étroitesse d'esprit et la pingrerie de l'administration ont interrompue prématurément. »

Nous devons à la vérité d'ajouter que le Pr Vajka, le célèbre

éléphantologue, à qui l'on demanda d'expertiser la dent présumée carthaginoise, émit par amitié pour l'Ermite de l'abri un avis conforme qui demeura verbal. En réalité, comme l'inventaire des papiers du Pr Vajka le prouva plus tard, son expertise avait pulvérisé l'hypothèse lorindesque en concluant qu'il ne s'agissait nullement d'une dent d'éléphant africain, mais bien d'une dent d'éléphant d'Europe, c'est-à-dire un animal «pieux, chaste, chaussé de pantoufles élastiques et pouvant ingurgiter jusqu'à quatorze gallons de vin rouge en une journée». Cf. BEAUSÉANT, Félicité de, *Considérations sur l'examen fait par le Pr Vajka de la dent de pachyderme découverte dans l'abri du Pont-Teille* (en français), Prague, chez O. Novák, 1928.

Mlle de Beauséant, une des élèves préférées du professeur, née à Niort en 1895, le suivit au Togo en 1919 (elle avait 24 ans et l'éléphantologue en avait 59) [cf. *infra*] avant de rentrer soudain en Europe, laissant entendre que le vénéré maître avait tenté de la vendre à un roitelet de la brousse – «Et pour pas cher, le mufle!». À la suite de la disparition du Pr Vajka dans les profondeurs du continent noir, elle reprit le flambeau de cette discipline encore trop méconnue, l'éléphantologie. Sa carrière la mena, autour de la planète, dans tous les instituts spécialisés de quelque renom (cf. JANVIER, Évariste, *Bibliographie complète de Félicité de Beauséant*, Niort, impr. municipale, 1977, qui cite, outre *The Truth About A Tooth Discovered in a French Shelter*, Nairobi, Empire College Press, 1955, une publication tardive où la scientifique semblait réconciliée avec la mémoire de son maître: *La vita e gli scritti del professore Vajka*, Florence, tip. San Agostino, 1965). Elle prit sa retraite à Rome, où elle se tourna avec l'âge vers les réconforts de la religion: elle devint la maîtresse d'un jeune et fougueux évêque sicilien qui appréciait les dames d'expérience, prêlat qu'elle trompa avec plusieurs zouaves pontificaux, puis un cardinal mexicain, et mourut d'un arrêt cardiaque en 1974, alors qu'elle forniquait «en sandwich» sur un matelas d'incunables avec deux séminaristes (un québécois et un tamoul, pour l'anecdote) dans la réserve de la bibliothèque Vaticane, fin scandaleuse dont le secret ne filtra que longtemps plus tard; cf. BOLDUQUE, Alfred, *Félicité de Beauséant, une vie pour l'Olifant*, Sedan, impr. Thiercelet, 1996.

Pour conclure, reprenons quelques expressions troublantes tirées de la réclame: «Un navrant malentendu»... «Abandonner sa région d'adoption»... C'est donc bien pour une affaire de mœurs que le Dr Pietro Lorindo quitte ventre à terre son abri d'observation et suit sur l'autre versant des Alpes son éditeur Mozschar, qui, lui, fuit ses créanciers. Mais, à la différence de l'éditeur, qui poursuivra son errance, le docteur semble avoir retrouvé très vite son cher abri.

Id. (ouvr. coll. sous la dir. de), *Les Cinq Terre à dos de marmotte*, nombr. illustr., Laibach [Ljubljana], 1891, 320 p.

«La marmotte ligure, réputée pour sa robustesse, constitue un excellent moyen de transport, sauf l'hiver.»

Id., *De la procrastination à l'épéctase typographique*, Laibach [Ljubljana], 1894, 250 p.

Extrait de la réclame: «Un curieux cas de sublimation alchimique au XVI^e siècle nous est narré par la plume avisée du Dr Lorindo: en 1523, le futur saint Christian-l'Athador, typographe et martyr, aurait connu l'épéctase après avoir retardé de plus de trente ans sa publication majeure, l'*Orbis pictus bhannensis*, collationnant les mille vignettes hypnotiques utilisées dans le traité maudit de l'alchimiste anonyme parfois identifié comme Pietro el Grande, *L'Art de ne rien faire par quatre chemins*.»

Une fois de plus, le Dr Lorindo, esprit d'une haute érudition, médecin des affligés, homme d'un dévouement admirable (quoique contesté de la façon la plus honteuse par des âmes viles: voir BRANSLEUL, Aurélien, *Une étrange épidémie de grossesses au pensionnat*, complété par *Saint laïque ou pervers polymorphe?* Bruxelles, sans mention d'éditeur, 1920, et PERCEVIT, Timoléon, *Apothéose du psychopathe*, Louvain, Presses de la Fondation de l'abbé Turgide, 1932), ne résiste pas à la tentation de rédiger lui-même ses notices. Nous devons à la vérité de rétablir les faits: tout d'abord, si l'épéctase de saint Christian-l'Athador n'est pas douteuse aux yeux de certains (voir TRIBAUDET Jules, *La*

Déposition secrète de sœur Ursule de l'Ultime-Consolation devant le tribunal ecclésiastique d'Épernay lors de la session de novembre 1523, Châlons-sur-Marne, chez Isidore Gobert imprimeur, 1823, édition dite du Tricentenaire de l'épéctase), cette thèse naïve sera démontée, un siècle plus tard il est vrai, avec maestria: voir HÄLLSTRÖM, Ragnar, *La prétendue sœur Ursule n'était qu'une ribaude* (en français), Malmö, Carlsson impr., 1923, en réponse à l'édition dite du Quadricentenaire de *La Déposition...*; ensuite, le prétendu Pietro el Grande n'est autre que l'hérésiarque ukrainien Piotr Hiddinko (1412-1476) dit Velikii (le Grand), auteur d'*Empalez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens* (nombreuses éditions) et ancêtre d'une longue lignée de hardis vampirologues, impitoyables vampiricides à y regarder de plus près. Et le traité «maudit», s'il fait bien référence à la croisée des chemins, enseigne comment y récolter en bonne et due forme le suc des pendus et s'appelle en réalité *L'Art de jouir à la croisée des chemins* (Diego Guzman, à Amsterdam, en a donné une passionnante édition, avec une préface et des notes en judéo-espagnol, en 1627, où il réfute notamment l'existence *postérieure* du prétendu érudit triestin du XVIII^e siècle Paktriz Bogmanovich, auteur présumé du mystérieux *Accroissement perpétuel du Divin Catalogue illuminateur*, existence à laquelle Lorindo, pour sa part, accorde foi).

Nos sagaces lectrices et lecteurs se seront certainement interrogé(e)s quant au déconcertant abbé Turgide, dont une maison d'édition réputée aujourd'hui encore porte le nom. Qu'on nous permette de les éclairer sur cette belle figure de pédagogue wallon, qui se consacra, avant d'exercer son apostolat en Afrique, à l'instruction d'une jeunesse moderne trop souvent abandonnée à des éducateurs impies, socialistes, protestants et francs-maçons.

Né en 1872 dans une modeste et méritante famille d'élèveurs d'escargots des environs de Wasmès, dans la région de Mons, le jeune Nestor Turgide fut remarqué par ses maîtres pour ses dons précoces et fit ses études au petit, puis au grand séminaire du Saint-Prépuce, pour être ordonné prêtre en 1893. Nommé vicaire de la paroisse de Saint-Wandrille, il y fut longtemps responsable

du patronage, et déjà le priapisme persistant dont il était atteint commençait à faire jaser, en dépit (ou à cause?) du dévouement exemplaire dont il faisait montre envers ses ouailles. La collection du *Bulletin du patronage de la paroisse de Saint-Wandrille*, qu'il rédigea chaque semaine, pendant des années, à l'intention de ses « jeunes amis », est perdue, ainsi que son bref essai d'apologétique chrétienne, *La Foi irriguée et irriguant. Toujours prêt à accueillir l'Autre* (Mons, chez B. Sanzot, impr. de l'évêché, 24 p., 1909).

L'année 1910 le voit s'embarquer pour le Congo, pays où la Belgique s'acquittait de sa mission civilisatrice avec une fureur particulière et où il continuera d'exercer son apostolat avec un esprit de sacrifice qui ne faiblira jamais, pas plus que la particularité intime dont il était atteint et qui lui fera parfois « évangéliser ces pauvres païens » à sa façon. De cette époque date également son habitude, assez déplaisante selon certains esprits forts, avouons-le, de s'exclamer, lorsqu'on se permettait de le contredire: « Alors, mon garçon, veux-tu goûter de la chicotte, une fois? » (On observera que, empreint d'un esprit de charité, il ne les menaçait pas de leur faire couper bras et jambes en cas de rébellion, comme cela se pouvait rencontrer.) Il aurait également contracté au Congo l'habitude de fumer des quantités excessives de chanvre, ce qui le rendait agressif « comme un cannibale », avouait-il dans ses moments d'abandon. Sur ces années, cf. MATUMBO, Paterne, « Son goupillon marquait toujours midi » et « Sa rigidité n'était pas que dogmatique », *Le Clairon kinois*, 5 et 6 février 1972, où un ancien catéchumène nous rappelle que l'abbé « faisait flèche de tout bois »... (Le journaliste Paterne Matumbo est apparenté à un juriste de renom – MATUMBO, Timothée, « Les inévitables réformes de l'administration régionale au Congo belge », thèse soutenue devant la faculté de droit de Bruxelles le 1^{er} juillet 1955 – qui rentrera au pays au moment de l'indépendance, en 1960. Les diplômés de l'enseignement supérieur étant alors rares, le jeune homme fut rapidement nommé préfet, au fin fond de la province Orientale il est vrai, poste où il dut peu après faire face au soulèvement des troupes d'un commandant local, dû à des soldes non payées. Une photographie en noir et blanc, parue en Belgique, dans

Sensationnel! du 15 décembre 1960, nous montre Timothée Matumbo à l'ombre d'arbres immenses, debout sur le perron de la préfecture, en costume blanc, haranguant les mutins. Il sera abattu quelques secondes plus tard. Très belle photographie, anonyme, à laquelle l'article d'accompagnement [VAN DER AA, Joris, «La fin d'un loyaliste»] n'apporte rien, au contraire. [Le commandant sera, lui, éliminé rapidement par le sergent-chef Gboza, qui instaurera un régime sanguinaire dans la région avant d'être assassiné par ses hommes.] Cf. PETEERS, Badin, *Les Troubles dans la province Orientale au moment de l'indépendance du Congo*, Bruxelles, De Kuyper éd., 1980, véritable somme sur ce sujet.)

Le même Paterné Matumbo cite le curieux témoignage d'un officier français, auquel il a eu accès: CASTANHOL, Robespierre, «Carnets de route», archives du ministère français de la Défense, inédit. Robespierre (dit Pierre) Castanol, originaire de La Grand-Combe (Gard), ancien élève du lycée de Nîmes, sous-lieutenant au 24^e régiment d'infanterie coloniale, prétend avoir rencontré, à l'automne de 1921, sur les rives du Mbéré, donc à la frontière entre le Cameroun et l'Afrique-Équatoriale française, chacun se trouvant à plus de mille kilomètres de ses bases, l'abbé Turgide, accompagné d'un imposant train de concubines indigènes, et un monarque barbare d'origine européenne, coiffé d'une tête d'éléphant, que les membres de sa suite appelaient «Culminant Régent, Sire». Le missionnaire et le souverain, ivres de chanvre au-delà de toute raison, auraient, deux tirailleurs prêtés par Castanol complétant la table – qui était un rocher plat, creusé de rigoles destinées à laisser s'écouler le sang des sacrifices, à l'ombre d'un baobab sacré (cf. WEINGARTNER, Franz, «Les rochers sacrés dans la région du Mbéré», *Cahiers des Annales d'ethnologie*, vol. XII, n° 35, 1957) –, joué au poker de vastes portions de territoires mal cartographiés, que d'ailleurs d'autres puissances s'étaient déjà attribuées, au mépris absolu du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes pourtant claironné à l'époque par le glabre Woodrow Wilson, lequel ne songeait sans doute nullement aux peuples n'ayant pas le bon goût d'arborer la pigmentation requise. Toujours est-il que cette partie de cartes historique n'eut pas de conséquences sur la marche du monde,

et que les deux hommes, mal dégrisés, rebroussèrent chemin le lendemain, l'Éléphantin Régent vers son Togo d'adoption (*cf. infra* les entrées Vajka, Pr) et l'abbé vers le Congo belge. Faut-il croire le sous-lieutenant Castanhol, témoin d'ordinaire digne de foi, quand il affirme que, la nuit venue, une grande fête naquit spontanément, où le chanvre fut consumé par ballots, où le vin de palme et le pastis coulèrent à flots et où l'abbé et le souverain dansèrent nus (et l'auteur d'insister lourdement sur «la surprenante anatomie de l'ecclésiastique, qui faisait l'étonnement de mes tirailleurs eux-mêmes») au clair de lune, en compagnie d'opulentes créatures, en entonnant au son des tam-tams des chants bachiques en wallon, en tchèque, en éwé et en kikongo, donnant ainsi le signal pour leurs suites respectives, auxquelles emboîta le pas la section de tirailleurs de Castanhol, d'une bacchanale dont les échos retentissent encore au long des flots tumultueux du Mbéré? Ô enfant de l'industrielle Grand-Combe, vaillant guerrier de la République, étais-tu toi-même alors en possession de toutes tes facultés? Un des acteurs de cette mémorable journée nous livre une impression passablement différente, *cf. MBA, Amadou, Souvenirs du caporal Mba*, Dakar, impr. de l'Océan, 1954. Selon Amadou Mba (chap. VIII): «Ça, du pok? Ils n'y connaissent absolument rien! L'abbé était tellement défoncé qu'il trouva moyen de perdre la moitié de l'Oubangui-Chari alors qu'il avait un carré de rois en main et que l'autre toubab, qui puait la charogne d'éléphant, n'avait qu'une paire de huit. Laissez-moi rigoler!»

L'abbé Nestor Turgide, qui avait repris ses activités de patronage à Léopoldville, semble avoir quitté en toute discrétion le Congo belge en 1922, sans doute à la suite de complications liées à ce que nous appellerions aujourd'hui sa «différence». Retour en Belgique, et nouvelles regrettables difficultés dès l'année suivante: l'abbé s'enfuit en biplan, un Nieuport-Delage NiD-29 (*cf. GILLOQ, Ermenegildo, Le Nieuport, ce Pégase des temps modernes*, Toulouse, éd. Nebulon, s. d. Sur Gilloq, *cf. infra* la note sur ZELIGOWSKI, Casimir, *Perfectionnements...*, alinéa 4; en fait, alors qu'on ignore tout de Gilloq [peut-être un nom de plume], une pénétrante étude lui est consacrée: SAVORGNANI,



Fondation de lorindologie

1910. Vol nuptial
d'Impérrant(e)s
transgenrés au-dessus
de l'Abri, à l'occasion
du 25^e anniversaire
du Creusement.

À l'apogée de
l'Abri, le Maître
supportait de plus
en plus mal
la contradiction
de la part des
Impérrantes.

Fondation de lorindologie



La fièvre obsidionale
apparue chez le Maître
au cours des années 1930
s'aggrava de jour en
jour, pour le plus grand
profit des entreprises de
la région.

Fondation de lorindologie



Gaetano, *Le Paradoxe de Gllloq*, Pau, Poudecors & Mitropet éd., 1953), biplan qu'il pilotait lui-même en dépit d'une vue et d'une ouïe notoirement défailantes, d'abord vers l'Irlande, où il bénéficia de la solidarité des membres de la Confrérie des prêtres de Saint-Priape, qui lui permit de mettre assez d'essence dans son NiD-29 pour atteindre successivement l'Écosse, puis les îles Féroé et enfin l'Islande – terre luthérienne où ses dons exceptionnels ne passèrent pas inaperçus – et enfin le Groenland, où bon s'accorde à penser qu'il reprit ses activités pastorales au milieu des Esquimaux et des phoques – on ignore ce qu'il se mit à fumer, algues ou lichens, prédigérés ou non par divers mammifères, pour remplacer la puissante herbe congolaise dont il avait du mal à se passer. Il aurait succombé en 1930 sous les griffes d'un ours blanc rendu furieux, selon la version officielle, par les aspersiones réitérées d'eau bénite pratiquées par l'infortuné abbé, lequel serait donc pour ainsi dire mort en martyr. Un début d'enquête visant à la béatification de Nestor Turgide établit toutefois que, a contrario, plus « ancré dans sa différence » que jamais, il avait eu des « gestes inappropriés » envers l'ours, qui était irritable, ou pudibond, peut-être quelque peu homophobe, ou tout simplement anticlérical, voire flamingant – nous nous réservons la possibilité de panacher plusieurs de ces options (cf. WATTEAUX, Hélène [éd. et comm. par], *Extraits des archives secrètes de l'archevêché de Mons*, Charleroi, Union wallonne des athées, 1975).

La fondation qui porte son nom, établie dès 1931, semble avoir rapidement permis à son directoire de recycler des fonds d'origine douteuse; elle est notoirement liée à une banque vaticane contrôlée par la mafia lituanienne (cf. DE WITTE, Albert, « D'étranges connivences à l'ombre des confessionnaux », *Le Libre-Penseur wallon*, 31 août 1992).

Cf. encore la biographie de référence, BAES, Boudewijn, *Abnégation et dévouement. L'abbé Nestor Turgide, une vie qui s'érigea constamment au service des plus faibles*, Louvain, Presses de la Fondation de l'abbé Turgide, 1934.

Une rue (d'ailleurs sinistre et sentant le lisier de cochon en toutes saisons) porte son nom près de Wasmes, ainsi qu'un

établissement scolaire qui est régulièrement l'objet de violences – une fusillade nourrie entre trafiquants de drogue s'y est récemment déroulée, hors de tout cadre relatif aux activités d'animation précisons-le, cf. YILDIRIM-NGUYEN, Gabriella, « De simples incivilités, selon la directrice », *Le Petit Wasmois libéré*, 16 mai 2011.

Id., *De la simplification des procédures administratives afin de réduire notablement le nombre de fonctionnaires, en particulier pour les autorisations de fouille, creusement, perçement, édification, recrutement, etc., avec tableaux synoptiques, diagrammes de force, projections de Gauss et calcul des moyennes par la méthode dite « des longues traînes »*, s. l. [Bucarest], 1898, 178 p.

« Dans cet ouvrage, qui aurait pu révolutionner l'administration française si elle l'avait pris en considération au lieu de tenter de le faire interdire par une puissance amie, le Dr Lorindo, procédant, selon son usage, d'une expérience personnelle pour en tirer une loi générale, identifie quatre causes principales à la prolifération administrative : a) La cause d'emploi : l'évolution de la population générale rend nécessaire l'augmentation de sa part active ou prétendue telle ; b) La cause d'élévation de richesse : plus un pays dispose de revenus, plus l'État se doit d'en capter une part, afin d'alimenter le point a ; c) La cause de réitération : l'absence de rigueur, entretenue volontairement, conduit à multiplier les démarches afin de nourrir autant de fonctionnaires que possible sur un seul sujet ; d) La cause d'incompétence : après avoir expertisé de nombreux documents administratifs, le Dr Lorindo a remarqué que l'empilement des règlements et des services, dans un découpage territorial propre à leur neutralisation réciproque, favorisait l'émergence d'une incompétence générale qui, une fois atteint son point de nuisance maximal, s'auto-entretenait sans dépense d'énergie, mettant à mal la seconde loi de la thermodynamique.

» Si l'exposé des Quatre Causes est d'une grande clarté, les

solutions proposées par le Dr Lorindo ne feront peut-être pas l'unanimité: instauration de camps de travail pour fonctionnaires, avec séjour obligatoire tous les deux ans – afin qu'ils prennent conscience du principe de réalité; institution d'un "quota papetier" par dossier, avec rétrogradation de l'agent en cas de dépassement; *idem* pour un "quota temporel"; *idem* pour un "quota absences". D'autres mesures, plus discutables – et parfois très personnelles –, auront peu de chances d'être appliquées: stage obligatoire à l'abri d'observation pour les jeunes recrues de l'administration (le but de ces stages n'étant pas précisé); initiation aux ondes L., à leur maniement et à leur application (sans précision), etc.»

Surprenante poussée atrabilaire chez le bon docteur, que nous connaissons d'ordinaire plus serein, voire benoît, et qui règle ses comptes avec les ronds-de-cuir honnis plus de dix ans après le creusement de son abri bien-aimé. Il est vrai que nombre de gratte-papiers, parmi les plus abrutis, le tarabustèrent au cours du creusement de l'abri et qu'il prétendait alors en avoir nourri à lui seul quelques-uns pendant plusieurs années. Sa grande modestie l'empêche de préciser qu'il fit montre au cours de ce creusement (que les historiens appellent désormais le Creusement: *cf. infra*, SCARAMUZZA, Antonino, *Le Creusement...*) d'une grande pugnacité (certains bureaucrates, pris de malaise sur le chantier, connurent un trépas immédiat autant que mystérieux à la suite des soins prodigués in situ par le dévoué praticien, au moins une demi-douzaine de cas...) et d'un admirable mépris de tous les règlements ineptes qui fleurissaient déjà, et avec lesquels, au dire de ses proches, il se « torchait »; on murmure aussi qu'il graissa bien des pattes, car on vit soudain certains employés, parmi les plus minables, sauter dans des fiacres (après une vie passée à cheminer crottés dans le ruisseau), boire sans modération du vin cacheté (et non du gros bleu ou du casse-pattes qui les eût occis plus rapidement), quitter les regrattières pour s'empiffrer de plats fins, délaissier leur hideuse mansarde pour de coquets pavillons, voire changer de calbutte plus d'une fois par an, ce dernier point étant pourtant formellement prohibé par la circulaire interministérielle du 3 janvier 1880, alinéa 58.

Noble âme! Vaste esprit embrassant l'ensemble des connaissances de son temps! Serviteur et amant des Muses! Bénit des dieux! Et prophète à plusieurs titres: pour les ondes L., dont il pressent l'existence à force de les sentir émaner de son organisme; et pour les camps de travail, qui fleurirent au cours du siècle suivant un peu partout, pas seulement en Roumanie, pays où son éditeur s'était alors prudemment replié, et qui s'ouvrirent largement non seulement aux fonctionnaires, mais à l'ensemble de la population, pour des séjours prolongés dont tous ne revinrent pas.

L'ambassadeur de France à Bucarest exerça d'amicales pressions auprès du gouvernement roumain pour que le livre fût saisi, en vain. Le ministre de l'Intérieur, Silviu Vulpesco, se réclama en public des libertés dont jouissait le pays, tout en déclarant en privé: « On s'est fait emmerder par les Turcs pendant cinq siècles, c'est pas pour se faire emmerder par les Français pendant les cinq siècles qui vont venir », cf. les souvenirs de son secrétaire, MILLITARSCU, Traian, *En taillant des plumes. Mémoires d'un bureaucrate* (en français), Bucarest, chez Lupescu et fils, 1912.

Id., *De l'art de glisser des coquilles dans les livres imprimés*, s. l. n. d. [Bucarest, 1899], 10 p.

« Dans ce mince libelle, au ton volontiers persifleur, notre polygraphe s'en prend à la gent éditoriale et typographique, qu'il accuse des pires maux (ou mots), notamment d'avoir saboté son œuvre majeure, *Quatre Jours dans la peau d'un loup. Une étonnante métempsychose à éclipses*, ouvrage hélas illisible, les pages composées en Bulgarie ayant été victimes d'un pâté durant le transport des formes en Roumanie, où l'éditeur s'était alors réfugié, apparemment pour fuir ses créanciers autrichiens. »

Nous avons pu établir qu'en réalité le livre devait initialement paraître à Plovdiv, chez Qarasipaievitch, dans la collection « Quatre jours... », laquelle comptera des titres dignes d'attention: GOURGANDINSKAÏA, Olga, *Quatre Jours chez le štaretz Raspoutine*, 1912, ou encore l'anonyme *Quatre Jours au mont Athos. Le déniement de la patrouille des Pingouins*, 1909, témoignage

riche d'enseignements sur les temps héroïques du scoutisme. (Sur le mont Athos, cf. *supra*, KROPP, Gottlieb, *Il monte...*; *Le déniement...* serait en fait dû à un certain GÉNITARD, Armand, pionnier du scoutisme, auteur notamment des *Petits Derrières duveteux*, paru clandestinement, qui lui valut trois mois d'emprisonnement à Riom.)

Qu'ajouter? Le choix d'un imprimeur bulgare, composant donc sans vergogne, après une traduction qu'on imagine bâclée par des grouillots abrutis de mauvais rakia, en cyrillique, voire dans certains cas en turc ottoman, dénote un singulier manque de sérieux chez Mozschar, autant que cette translation précipitée de l'œuvre lycanthropique lorindacienne vers la terre des Canines, où le pire ne pouvait manquer d'advenir... On comprend le ton un peu grincheux de notre praticien, rédacteur probable du premier alinéa.

Id., *Du battement des paupières chez les stagiaires et de l'influence des marmottes sur celui-ci*, Venise, 1903, 44 p., avec 5 schémas techniques.

« Court mémoire du savant docteur. C'est en observant de – très – près le mouvement des paupières de ses jeunes stagiaires moldo-valaque et bulgare (année 1902) que le Dr Lorindo acquit l'intuition que le cri stridulant de la marmotte avait une influence non négligeable sur le battement de leurs membranes oculaires. Il en tira une audacieuse conjecture: diastole et systole marmottéennes seraient-elles également synchronisables avec les battements de cœur des stagiaires? Il tenta d'y répondre par un examen attentif in situ, mais quelques gifles le dissuadèrent de pousser plus avant, et c'est dommage. »

Qu'ajouter? Notre bon docteur en revient toujours à ses mar(m)ottes, avec l'aspect répétitif à l'extrême que confère une névrose bien enracinée.

Id., *Épître aux Impétrantes sur divers sujets moraux, pour célébrer le vingtième anniversaire du creusement de l'abri-observatoire*, Trieste, 1905, 24 p.

Extrait de la quatrième de couverture : « Premier ouvrage publié sur les rives de l'Adriatique par Mozschar. L'auteur y évoque avec talent de nombreux sujets, en commençant par la nécessaire soumission absolue des disciples au Maître, y compris dans le domaine privé, nous donne des *Oraciones y ejercicios de devoción* – c'était l'époque où il portait un froc et une cagoule d'inquisiteur et ne se séparait jamais d'un petit fouet, de marque Le Fustigeur, acheté à la quincaillerie du village (cf. BRISECUL, Arsène, *Chez le Père Fouettard. Les Secrets d'une marque*, Cholet, éd. du Bocage, 1902, où nous apprenons que les différents modèles de la maison Le Fustigeur sont directement inspirés des illustrations, très précises, du *Tariffè delle puttane veneziane* de 1744) –, en passant par les cent façons de cuisiner le chénopode bon-henri ou de confire les morilles, les secrets de l'équitation à dos de marmotte ligure et les perfectionnements apportés au creusement des abris-observatoires alpins à marmottes depuis 1885. »

Tout cela est bel et bon, mais l'essentiel est tu, à savoir le fait que, cette année-là, le bon docteur commit l'imprudence de recruter outre-Manche, via une petite annonce parue en première page du *Times*, deux « stagiaires », l'Anglaise Harriett Sharpe et l'Indienne Lakshmi Deepak, cette dernière étant venue à Londres étudier la biologie. Miss Sharpe était, ce qu'ignorait le naïf docteur, une suffragette pugnace, qui, avec son acolyte indienne (les deux jeunes femmes aimaient à reproduire entre elles les rapports de domination qui existaient entre leurs deux nations), fut à l'origine de la Grande Mutinerie féminine de 1905, à propos de laquelle les archives tant officielles que confidentielles de la Fondation sont muettes.

Les choses ne traînèrent aucunement : dès que les deux jeunes femmes se furent introduites dans l'abri, le Dr Lorindo, adonné à ses pratiques, chuchota le mot « trou-madame », à l'audition duquel les deux suffragettes, qui entendaient fort bien l'idiome de Voltaire, entrèrent immédiatement en fureur, dépouillant le docteur de son froc, le ligotant étroitement avec des liens en boyau de marmotte ligure (le plus résistant) et l'accrochant à un clou planté dans le mur, à la façon des nouveau-nés de certaines tribus d'Amérique du Nord.

Le calvaire de l'infortuné praticien dura un semestre, toujours nu «*ès liens*», rarement descendu de son clou (et c'était alors pour être roulé dans la fange de l'abri et piétiné avec des petites talons pointus), nourri de feuilles mal cuites de chénopode bon-henri et de lambeaux de chair de marmotte séchée, et sans relâche injurié, pincé, fouetté.

Mais les deux vengeresses ne se doutaient aucunement de la réalité du vécu de leur «*viçtyme*» (cf. *infra*, «*Pages secrètes*», dans *Aphorismes...*): «*Comment s'en seraient-elles doutées? Ce furent de radieuses journées. À cause des soins attentifs de ces deux beautés envers moi et des aimables attentions qu'elles avaient l'une pour l'autre, à si souvent se bouffer le [nous supprimons ici des termes qui offusqueraient la pudeur], je crois pouvoir affirmer que ma boussole personnelle a constamment indiqué le nord pendant ces six mois passés dans mon abri bien-aimé. Seul bémol, le fait qu'elles aient par principe enfilé des gants chirurgicaux pour me [censuré] le [censuré] et la cuisson des feuilles de chénopode, vraiment insuffisante.*» Le bienveillant praticien se réveilla par un beau matin d'automne dans la montagne, en costume d'Adam, endolori, amaigri mais somme toute en excellente santé: «*Un doux soleil réchauffait mon corps soumis à tant de délicieuses épreuves, une brise parfumée me caressait, les feuilles des arbres roussaient et les marmottes piaillaient gaiement. Mes deux stagiaires avaient disparu, ayant sans doute regagné les rivages d'Albion. Comment leur en vouloir? Je leur devais les plus charmantes heures de ma studieuse existence.*»

Les deux femmes écrivirent plus tard leur récit de ces journées: SHARPE, Harriett, et DEEPAK, Lakshmi, *The Great 1905 Women's Mutiny in the French Alps*, Londres, Women's Press, 1926. Le droit de réponse du docteur dans le *Times* du 13 septembre 1926, intitulé «*A dire plot and a blasphemy*», n'est nullement convaincant.

Id., avec la collaboration de LOUPETITOU, St., et de FORNAXIMURA, Kristian (baron), *De la «stagiaire», ou disciple, également dénommée Postulante, Impétrante ou Récipiendaire, de*

ses états d'âme et des cent façons d'y remédier, Trieste, 1908, 220 p., avec des schémas techniques.

«Cet unique – à notre connaissance – ouvrage commun aux trois auteurs phares des éditions Mozschar traite d'un sujet délicat, abordé avec tact et sensibilité. La “stagiaire”, autrement dit l'Impétrante, le Dr Lorindo a pu en apprécier la difficile acclimatation montagnarde dans son abri-observatoire. De même, le baron, du fond de son cénotaphe de Bhannes, aux rudesses brumeuses et céréalières de la Marne, avec ses Postulantes. Pour St. Loupetitou, l'expérience était plus récente, sa prise de fonction comme représentant de Nouvelle-Polvénie dans la Trieste du *K. u. K.* ne remontant qu'à l'année précédente, mais tout aussi riche d'enseignements. Les états d'âme, si bien traités dans leur version générale par le vicomte de Saint-Réac (cf. SAINT-RÉAC, vicomte Phœbus, Retoqué de, *Mes états d'âme ou les sept chrysalides de l'extase*, s. l. n. d., rééd. Fornax, 2002. Cette attribution est d'ailleurs des plus douteuses: un faux baron Fornaximura sévirait-il de nos jours?... Impensable!), ont été peu abordés dans les manuels spécifiques aux stagiaires (féminines – les stagiaires masculins n'étant pas concernés par le sujet). Ce livre comble donc un vide et c'est sans doute ce qui explique sa longue carrière (plusieurs éditions en 1908, 1909 et 1910, enrichies à chaque fois d'exemples nouveaux.»

Le vicomte de Saint-Réac était apparenté au baron par les Mortebranche. Cf. VIRRAL, Henry de, *Antiquité de la souche des Mortebranche*, Morteau, chez l'auteur, 1819; BADOINCE, Arnaud, *Action héroïque du maréchal de Mortebranche lors du siège de Neufchâteau*, Nancy, chez Smuts, 1785; JEANJEAN, Albert, *Origine des Mortebranche*, Pontarlier, impr. du Marché aux cochons, 1818.

Vers 1855, voyageant en télégue dans une Mandchourie encore chinoise mais où l'influence russe commençait à se faire sentir, avant d'être plus tard japonisée, Mireille de Mortebranche avait fait sauter le baron sur ses genoux. L'enfant, que ses parents appelaient affectueusement «ma petite Fourmi» en dépit des mises en garde du précepteur français, M. Fougereux, avait fini par se prendre pour une fourmi, avec les dysfonctionnements

que cet état de choses peut induire au sein des meilleures familles. Cf. CANTARIDA, Ophélie (Mlle), *Le Voyage de Mme de Mortebranche en Mandchourie, par sa dame de compagnie*, Amiens, chez les successeurs de la veuve Picquœuvre, libraire, 1857, où elle narre notamment comment, en Sibérie, les deux dames furent sauvées de la colère de l'Ob en crue par des moujiks musculeux qui se permirent toutefois envers elles des gestes déplacés, puis précipitées dans des fossés par la faute de cochers ivres faisant verser leur voiture, mésaventures oubliées lors des bals donnés en leur honneur par la noblesse locale dans les villes traversées; v. aussi FUGEREUX, Albert, *En Mandchourie. Souvenirs d'un Poitevin*, prem. vol., Montmorillon, chez Pinçonneau aîné, 1860; le second volume, qui devait être édité chez Hingremion, à Poitiers, ne parut jamais.

Dernier point: «Les stagiaires masculins n'étant pas concernés par ce sujet!» Pincez-vous jusqu'au sang, ô sages lectrices et lecteurs! Car il semble bien que le «bon» docteur et ses séides vous prennent pour des gobe-mouches! Mais laissons la parole aux faits – «*Just facts!*» –, en l'occurrence à un rapport de la police londonienne (HANGOVER, John H., *Classified Files of The London Police Archives*, Londres, O'Connor & Purcell, 1909: «Les personnes voyageant en tant qu'artistes de cabaret sous les noms de scène de Vava Quickbum, Lizzy Volcano, Zaza Hotprick et Minnett Frenchkiss et se rendant sur le continent aux fins de "stage" sont en réalité des *registered male prostitutes*, apparemment non vérolés à ce jour (v. les fiches au dossier annexe). D'après les informations transmises par nos collègues parisiens, le premier nommé a pris à la gare de Lyon l'express de Briançon, clamant qu'il se rendait à l'abri d'observation alpin d'un certain Dr L., pour «faire cracher jusqu'à sa dernière goutte à ce vieux pervers»; le deuxième est monté dans le Paris-Vienne à la gare de l'Est, déclarant que les Alpes étaient une absurde fausse piste et que le client habitait en réalité à Kellerfeld, dans les environs de Brünn, en Moravie; le troisième est descendu du Paris-Strasbourg à Épernay, cherchant à se procurer un moyen de transport pour une localité du nom de Bhannes, «à ce qu'il paraît que le client est une espèce de timbré qui vit dans un caveau»; le dernier a réservé une

place dans l'Orient-Express jusqu'à Venise, allant ensuite à Trieste rejoindre "un cinglé de baiseur d'ours qui se croit protégé par son immunité diplomatique". » *No comment*.

Id., *Souhaitable Épuration des boues de l'abri-observatoire à marmottes et exposé des bénéfices que l'économie de la commune de Champ-Cella pourrait en retirer*, Trieste, 1908, 24 p.

Ces pages nous démontrent que l'abri aujourd'hui célèbre se trouvait, plus de vingt ans après son creusement, inondé par des boues malodorantes d'origine inconnue et nécessitait une sérieuse remise à neuf, que le docteur tenta en vain de faire financer par la municipalité de Champ-Cella. Nous étions bien loin des boues thérapeutiques des débuts de l'abri!

L'alarme avait été donnée peu auparavant: MÂCHÉ, Jules, *Le Non-Respect des conditions générales d'hygiène et de salubrité dans l'abri-observatoire du Pont-Teille*, Briançon, impr. du siècle, 1907; FOLLETÈTE, Gédéon, «Observations portant sur quelques intéressants crustacés découverts à proximité des "boues thérapeutiques" de l'abri du Pont-Teille», mémoire remis en 1907 à la société départementale d'étude des invertébrés. Il s'agissait de cloportes, et le Dr Lorindo dut se résoudre à faire entreprendre à ses frais un assainissement de son cher abri. (Le parallèle avec le baron Fornaximura reclus dans son cénotaphe et St. Loupetitou dans la cave de sa guinguette triestine est frappant: cf. HRIBAR, Anton, «Abri-observatoire, cénotaphe gallo-romain et cave à vin: trois pathologies convergentes», mémoire présenté à la Société de psychiatrie du Dauphiné le 14 octobre 1929.)

Id., *De Vaison à Oraison, sans rimes ni raison*, poèmes, in-octavo, accompagné de gravures de Raymond Alexander, Montreux, 1915, 48 p.

«Joli recueil de poésie, assez tardif, écrit en rassemblant les souvenirs d'un séjour en Provence humide. La maturité n'a, semble-t-il, pas calmé les ardeurs observatrices du bon docteur.

En témoigne ce distique, *Oculus*: “Immobile agenouillé à l’oculus / J’admire, pâmé, le cul de Luce.” On pourra contester la régularité de la rime et le bon ordre des pieds: n’a-t-on pas lu quelque part – sous la plume d’un certain Courtemiche, édité au Rhib – que le Dr Lorindo écrivait “comme un pied”? Eh bien, son art poétique témoigne au moins qu’il écrivait des pieds.»

Le rédacteur de cette note confond évidemment le sinistre Courtecuise, misérable écrivillon enclin à toutes les forfaitures, avec un hypothétique Courtemiche, qui serait lui aussi lorindophobe...

Id., *De Champ-Cella à Trieste en char à bœufs en passant par Wien; péripéties, cocasseries et dangers; du maniement de la fourche à foin; des populations rencontrées et des moyens de s’en prémunir; de l’artillerie de voyage; de l’art de séduire les paysannes et de quitter à temps les villages, 1875-1878*, Montreux, 1916, 1 500 p.

«Ce récit de jeunesse, tardivement publié (sans doute avec des remaniements importants de la part de l’auteur), d’un voyage qui dura plus de trois ans inaugure un genre littéraire où brilleront plus tard St. Loupetitou et bien d’autres écrivains. Notons néanmoins que pas une fois au cours des mille cinq cents pages n’est évoquée la fourche à foin.»

Une fois de plus l’auteur a rédigé hâtivement sa propre notice. On sait que St. Loupetitou ne s’est jamais commis dans le genre éminemment contestable du récit de voyage; le Dr Lorindo aura évidemment été égaré, voire abusé, par les nombreux pseudo-Loupetitou infligeant à l’humanité le récit inintéressant de leurs vains déplacements à la surface de cette planète. Citons pour mémoire LOUPETITOU Sp., *Mes aventures galantes au Siam*, suivi de *Mes véroles insignes*, Marseille, Lecalut éd., 1888, LOUPETITOU Sr., à propos de ses démêlés avec des chameliers cairotés, *Do You Want to Try My Camel?*, avec des gravures obscènes, sans mention d’éditeur, s. l. n. d., LOUPETITOU Sv., *Au Honduras avec Zeligowski*, Liège, Lempereur impr., s. d. (sur Zeligowski,

cf. infra), ou encore LOUPETITOU Sc., *En prison au Soudan français*, Bruxelles, impr. Duquesnois et Bruynseel, 1902; *En prison au Soudan anglo-égyptien*, Bruxelles, chez l'auteur, 1903; *En prison au Congo belge. Ô marâtre patrie!*, Bruxelles, chez l'auteur, 1904; *En prison dans la jeune Somalie italienne*, Bruxelles, chez l'auteur, 1905, *En prison au Togo allemand*, Bruxelles, chez l'auteur, 1906, etc. La fréquence des publications de ce dernier voyageur nous permet d'en déduire que ses séjours derrière les barreaux ne devaient pas durer trop longtemps.

LOUPETITOU, St., *Le Creusement a culo nudo d'un abri d'observation*, Champ-Cella, 1889, 24 p.

Une des premières œuvres de Loupetitou, qui en fidèle tâcheron de chez Mozschar «apporte sa pierre», si l'on ose dire s'agissant d'excavations, à l'édifice grandiose de la littérature consacrée à l'abri d'observation marmottesque, sujet dont le Dr Lorindo fut le penseur inspiré, l'initiateur, le théoricien, l'ingénieur, parfois le metteur en scène, et, il faut le dire, le démiurge insurpassable.

Le premier, l'auteur nous propose une hypothèse tentante selon laquelle le docteur dans son abri serait la figure même, transposée en notre siècle, de saint Jérôme dans le désert syrien, l'abri figurant la grotte, une fidèle marmotte ligure le lion, des débris d'ossements épars, voire le crâne humain qui nourrit la controverse (*cf. supra*, LORINDO, Pietro, *De l'influence...*), crâne support de la méditation; d'accortes Impétrantes peu vêtues (réglementaires en 89: trois pompons en fourrure de marmotte non tannée, collés sur les pointes des seins et le pubis) ont pris le relais des disciples qui au désert aidaient le saint. Cette idée féconda de nombreuses recherches ultérieures: *cf.* SOURICAUD, Euphème, *Le Docteur Lorindo ou saint Jérôme au désert parmi nous*, Alexandrie, Philippidès impr., 1935, ouvrage que Mozschar, d'ordinaire plus tolérant mais sûrement un peu aigri en son grand âge, n'avait pas souhaité publier à cause d'une tonalité, selon lui, «d'une insupportable bigoterie»; *cf.* également HAULTCOU, Hubert-Trophime du, «Tentative de recension des écrits assimilant le

Dr Lorindo en son abri à saint Jérôme au désert», thèse de lettres modernes soutenue à Namur le 21 juin 1953, inédite.

Id., *Von Mollard moraliste et penseur transylvain. Ses inoubliables chroniques du «Telegraful român»*, Venise, 1903, 180 p.

Où l'auteur se laisse emporter par son lyrisme. Les chroniques transylvaines de von Mollard sont en effet d'une écœurante platitude, écrites «avec les genoux» et reflétant des idées d'une grande pauvreté, idées de surcroît peut-être empruntées à d'autres, que l'auteur se sera dispensé de citer...

Id., *Von Mollard, cet inconnu*, Trieste, 1905, 178 p.

Peut-être l'opus majeur de Loupetitou que cette brillante tentative d'élucidation de la personnalité du déroutant Ignaz von Mollard.

Id., *Von Mollard et son temps*, Trieste, 1906, 210 p.

Une époustouflante mise en perspective à la lumière des enjeux de l'époque.

LOU-PETTITOUT, Stt., *Refutatio Rhibii*, Trieste, 1910, 28 p.

Tel un bretteur des Lettres, le vaillant St. Loupetitou, contraint à cette date d'employer un pseudonyme, au demeurant transparent, afin d'observer la réserve nécessitée par l'exercice de ses fonctions diplomatiques, ferraille ici avec Spiridon Courtecuise, le vil thuriféraire du Rhib.

MACQUART-DESPRUNIERS, Henri (abbé), *Notice sur l'érection et l'inauguration du monument élevé par souscription à M. de La Hure dans les environs de Vouziers*, Champ-Cella, 1886.

M. de La Hure représente un intéressant cas de totémisme du sanglier dans les Ardennes. De petite noblesse de robe, mort peu avant la Révolution, Jean-Baptiste Désiré de La Hure fut confondu, peut-être à cause du physique qu'on lui prête, avec



Fondation Mozschar

St Loupetitou, alors vice-consul honoraire de Nouvelle-Polvénie à Trieste, aimait à poser en tenue de maharajah ; la photo a été prise après une partie de dominos assez mouvementée avec l'éditeur Mozschar et le Pr Vajka.

une divinité celtique locale à tête de sanglier. Cf. ROBICHON, Saturnin, «Survivances du culte du sanglier dans l'arrondissement de Vouziers», in KOURGLUFF, Yvon (ouvr. coll. sous la dir. de), *Sanglier, notre ami*, Quimper, impr. Le Trohu, 1928. Et on se pénétrera avec profit des émouvantes stances d'un enfant du pays: MÂCHET, Victoire, *Le Cri du sanglier le soir au fond des bois* (sonnets), Charleville, aux dépens de l'auteur, 1935.

Id., *Tombeau du pseudo-saint Christian-l'Athanor, près Bhannes, où est l'inscription dite solignacienne*, Buda-Pest, 1892, 24 p.

Découverte de la première inscription solignacienne! Au demeurant, l'ouvrage est suffisamment obscur pour que le lecteur ne puisse en aucune façon se représenter en quoi consistent ces inscriptions, peut-être de simples graffitis. Cf. GAYBOUT, Candide, «Coup de tonnerre dans le ciel marnais!», *Le Messager bhannois*, 18 août 1892.

Id., *Recueil de quelques inscriptions solignaciennes du département de la Marne*, Buda-Pest, 1893, 220 p.

Où le «digne ecclésiastique» trace vaillamment son sillon.

Id., *Corpus des inscriptions solignaciennes recensées dans le département de la Marne, avec quelques observations*, Buda-Pest, 1894, 450 p.

L'un des auteurs considérés comme les plus sérieux de la maison Mozschar, l'abbé Henri Macquart-Despruniers, délaissa soudain ses chères autant qu'absconses inscriptions solignaciennes pour s'enfuir en Belgique, à la fin de l'année 1894, avec un petit sujet du corps de ballet de Sainte-Menehould, alors âgée de quatorze ans. Interdit a divinis, menacé de poursuites judiciaires pour détournement de mineure, l'abbé défroqua et émigra en Australie l'année suivante, alors que sa dulcinée venait de le quitter pour un lieutenant du 42^e de ligne, en garnison au camp de Suippes.

La jeune fille fut ensuite Postulante au cénotaphe du

baron Fornaximura pendant plusieurs mois, avant de s'en échapper en prétendant y avoir été contrainte à des pratiques infâmes, notamment le limage de cédilles inversées sur des polices de caractères polonaises. Cf. NOURRIÇON, Céleste, «Déposition devant la gendarmerie de Fère-Champenoise au sujet des mœurs typographiques du baron Fornaximura», 25 février 1897, document conservé aux archives départementales de la Marne.

Dans les environs de Broken Hill, en Nouvelle-Galles du Sud, le prêtre déchu, en proie désormais à tous les démons, gagna aux dés dans une taverne, un soir de beuverie, le titre de propriété d'un lot de plusieurs milliers d'acres, dépourvu de toute valeur, en plein désert. Heureux coup de dés, puisque on découvrit peu après que ce terrain abritait un gisement polymétallique aux composants d'une exceptionnelle pureté. Le *Frenchy* défendit vaillamment sa concession, le revolver à la main, contre les nombreux ruffians imbibés de mauvais whisky qui ne manquèrent pas d'affluer, et il sut par la suite la mettre fructueusement en valeur.

Devenu richissime, l'ex-abbé, qui se faisait maintenant appeler Henry MacQuart, fut aisément naturalisé, épousa une pucelle de bonne famille (son goût pour les très jeunes filles, mais «présentant tous les signes extérieurs de la nubilité», comme l'écrit Casanova, ne le quitta jamais), se fit rapidement élire parlementaire, afin de bénéficier de l'immunité ad hoc, et se lança dans le transport maritime. Connu pour sa totale absence de scrupules, notamment quant aux conditions de transport des immigrants et à l'état de ses navires, que par principe il refusait



Une stèle portant l'une des mystérieuses inscriptions solignaciennes au déchiffrement desquelles l'abbé Macquart-Despruniers consacra tant d'heures studieuses.

d'assurer, il accrut encore par là sa fortune, jusqu'à devenir l'un des hommes les plus riches de l'île-continent. Cf. LIEBENFELD, Solomon W., *Henry MacQuart, an Australian Biography*, Woollaboola, Woollaboola University Press, 498 p., 1931.

La MacQuart Shipping Line lui survécut, mais ses quatre enfants s'employèrent avec succès à dilapider sa fortune dans les meilleurs délais, notamment au cours des interminables procès qui survinrent lors de sa succession; sa veuve en fut réduite à danser le french cancan au cabaret Pigalle de Woollaboola pour assurer sa subsistance; ses petits-enfants vécurent dans la gêne, et l'unique de ses arrière-petits-enfants qui nous soit connu, Henry IV MacQuart, était aux dernières nouvelles cireur de chaussures à la gare routière de Woollaboola. Cf. VANDERSTEEN, Euphrasia, *The Decline and Fall of The MacQuarts*, Woollaboola, Woollaboola University Press, 2000.

La famille Macquart-Despruniers, d'origine meusienne (le cimetière de Vaux-devant-Damloup compte un nombre notable de sépultures Macquart et Despruniers), ne doit pas être confondue avec le clan écossais MacQuart, assez mal connu et quasi éteint. Cf. MACQUART, Archibald, *The Noble Clan MacQuart*, Aberdeen, Wesleyan Press, 1921; MACQUART, Ambrosius, *The MacQuart Tartan*, Aberdeen, Wesleyan Press, 1954; MACQUART, Angus, *Genealogy of the MacQuarts*, Aberdeen, Wesleyan Press, 1962, MACQUART, Archibald, Jr, *Illustrious Soldiers Among the MacQuarts*, Aberdeen, Wesleyan Press, 1964; MACQUART, Ambrosius, Jr, *Famous Sailors Among the MacQuarts*, Aberdeen, Wesleyan Press, 1965, etc.

MAGNUSSON, Gösta, Dr, *Dolikocefaler och Brakycéfaler i Alpen*, Norrköping, Bokförlaget O. Svensson, 1889, rééd. Buda-Pest, 1893, 120 p.

«Ouvrage fondamental pour la connaissance de ces régions encore trop mal connues. L'auteur, anthropologue suédois de renom, a passé plusieurs années dans les Alpes, se rendant pour y mesurer des crânes dans les vallées les moins accessibles, dans les hameaux les plus reculés, auprès des populations les moins

ouvertes à la finalité de ses recherches. Il mourut en martyr de la science, occis à coups de bâton par un braconnier savoyard dont il tenta jusqu'à la dernière seconde de mesurer la capacité crânienne, au demeurant modeste. Ses papiers, bradés au poids par ce forban à un chiffonnier, qui les revendit à un bouquiniste chamoniard, furent acquis par des alpinistes britanniques et transmis à l'université d'Uppsala. Également mélomane, le Dr Magnusson a écrit une belle préface (en latin) à des partitions finlandaises pour orgue: TUOMINEN, Ukko (recueillies par): *Organum finnicum. Suomalaisia Urkusävellyksia. Finska Orgelkompositioner*, Helsinki, Axel Torsten Förlag (avec privilège de S. M. le tsar), 1875. »

Sur un épisode où Magnusson, qui rôdait autour de l'abri-observatoire du Pont-Teille vêtu en pâtre macédonien (l'abus de morilles confites, dont les effets psychotropes sont bien connus [cf. *supra*, HURLELOUP, Ambroise, *Les Propriétés...*]), l'aurait amené à confondre les monts du Briançonnais avec les monts Osogovske...), aurait tenté de s'introduire dans l'abri pour mesurer le crâne du docteur et en aurait été chassé par des Impétrantes aussi indignées que peu vêtues (le docteur, lui, n'aurait porté qu'un étui pénien en peau de marmotte non tannée), cf. *infra*, dans ZIBALDONE, Isidoro, *Mélanges...*, GARNIER-LIMOUSIN, Linda, « Doux souvenirs de l'abri ».

MOLLARD, Ignaz von, *Notizia biografica sul enigmatico barone Fornaximura*, Champ-Cella, 1887, 1 p.

Cette brévisissime notice est à notre connaissance la première à être consacrée à l'« énigmatique baron mandchou Fornaximura », dont on ignorait tout à l'époque. Von Mollard, en dépit de la prolixité qu'on lui prête (cf. une pasquinade collée nuitamment à l'époque sur les rochers des environs du Pont-Teille et attribuée au disciple déchu Ulrich von Rabenstein, « Le profus et tremulant von Mollard »), fut contraint d'admettre qu'il ne disposait pas alors du moindre élément biographique concernant cette figure pittoresque du département de la Marne, qu'on prétendait reclus dans un cénotaphe gallo-romain et dont l'existence elle-même avait été mise en doute par les meilleurs esprits.

Depuis la parution de la *Notizia...*, nombre d'éléments nouveaux sont venus mettre à mal cette thèse simpliste, et nous avons découvert un baron archéologue, chasseur, auteur d'une tragédie, mécène... bref une figure accomplie d'aristocrate inscrit dans son siècle.

MOZSCHAR, Pietro, *Il Carso a culo nudo*, avec des notes en dialecte triestin, Trieste, 1905, 228 p.

L'éditeur, féru de montagne, s'autoédite ici pour nous donner ce truculent Karst, premier volume de la collection « À cul nu » qui ne pourra que réjouir les amateurs – et les amatrices – d'escalade naturiste, voire fornicatoire.

Id., *Il Hofsjökull a culo nudo*, avec des notes en islandais, Trieste, 1908, 118 p.

Troisième volume de la collection. Les fantasmagories boréales de l'éditeur connaissent ici une floraison sans mesure, en plein accord avec le tropisme boréal de la cité adriatique.

Id. (avec la collaboration de Germinale Beauséjour), *Mes escalades dans le canton de Zoug et de quelques particularités intéressantes de la Suisse*, illustré de nombreuses photographies, Montreux, 1934, 120 p.

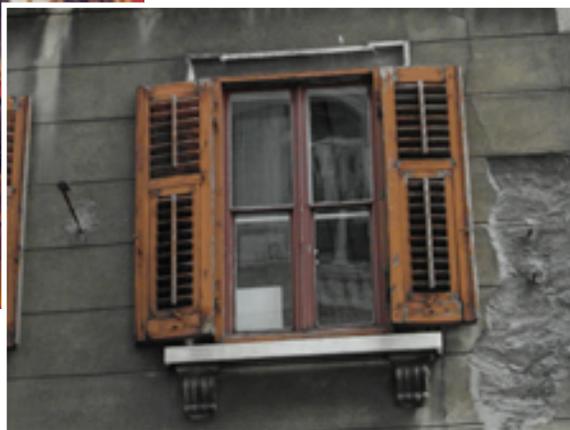
«Ce recueil de souvenirs, collationnés au plus près par la Suissesse Germinale Beauséjour lors de son stage de fin d'études au sein des éditions Mozschar, dévoile un aspect peu connu du grand éditeur cosmopolite: une vraie compassion pour son entourage – Germinale Beauséjour fut couchée sur son testament; les mauvaises langues insinuèrent qu'elle fut également couchée ailleurs du vivant de Mozschar. Mlle Beauséjour disparut mystérieusement au lendemain du décès de l'éditeur, le 11 avril 1935. Nul ne retrouva la petite clef dont il ne se séparait jamais et que la rumeur associait à un coffre dans une banque helvète. Mais tout cela n'est que rumeurs sans fondements.»

Le journaliste Léopold Couloumaz a récemment déniché dans



Fondation Mozschar

Nul ne put reprocher aux premiers bureaux triestins de la maison Mozschar une affectation d'austérité.



Fondation Mozschar

Des fluctuations économiques contraignirent peu après l'éditeur à emménager dans des locaux de moins de prestige.

On prétend que, profitant des facilités qu'offrait l'antique Tergeste, P. Mozschar enferma certains de ses auteurs parmi les plus odieux dans l'ergastule du théâtre romain.



Fondation Mozschar

les archives de la Cinémathèque fédérale un carton à chapeau, non catalogué, contenant les rushs d'un film documentaire qui devait être consacré à Pietro Mozschar mais qui n'a jamais vu le jour. Au terme d'un patient travail de visionnage, Couloumaz fait état d'un plan de quatre secondes où l'éditeur, très âgé, donne une légère tape sur le fessier considérable d'une Impétrante qui pourrait être Mlle Beauséjour, en s'écriant «La qualité suisse, il n'y a que ça de vrai!», tandis que l'intéressée rajuste ses énormes lunettes, de véritables hublots, se tortille et rit naïvement en découvrant ses gencives. Cf. COULOUMAZ, Léopold, «“Mozschar intime”, le film qui n'existe pas», *Montreux Hebdo*, 25 août 2018. Le nom de Germinale Beauséjour a également été cité, toujours vers le milieu des années trente, à l'occasion d'un scandale, vite étouffé, qui ébranla la Société des Nations, où Elmire Grünschild (cf. *supra*), indigne chef de service, fut compromise dans des *five o'clock teas* à caractère saphique. Des photos compromettantes, évoquées à plusieurs reprises, n'ont jamais été retrouvées. Elles auraient été prises par un mystérieux Frère Polycarpe (cf. *infra* OCQUETANT, Placide, *La Chute...*), âgé (voire un peu sénile), faux moine et véritable trafiquant de photographies à caractère pornographique, qui pourrait être St. Loupetitou, lequel n'aurait donc pas péri au Sagrado-Corazon, serait rentré en Europe et aurait été en quête de moyens de subsistance. Ce personnage a de toutes façons fait peu après l'objet d'une reconduite à la frontière – mais laquelle? – de la part des autorités helvétiques. Cf. UZIELLI, Gaétan, «Une sage décision qui n'avait que trop tardé», *La Sentinelle du canton*, 1^{er} février 1938.

NOCHE, Gasparde de la, *Dolomiti a culo nudo*, avec des notes en dialecte tyrolien, Trieste, 1906, 190 p.

Le deuxième volume de la célèbre collection est consacré à ce savoureux récit où l'auteur n'escalade pas que des parois rocheuses.

Id., *Le Mont Hercule a culo nudo*, avec des notes en papou, Trieste, 1908, 128 p.

Très bel exploit que l'ascension de ce mythique sommet de

Nouvelle-Guinée. Cf. LAWSON, John A., *Wandering in the Interior of New Guinea*, Londres, sans mention d'éditeur, 1875.

Id., *Il Matterhorn a culo nudo*, Trieste, 1909, 120 p.

«J'en avais marre d'écrire des notes en papou!» s'est simplement écrié l'auteur.

al-OURINDO bey, *Il contrabbando di crauti dall'Istria al Levante nell'ottocento*, Trieste, 1908, 218 p.

Passionnante étude portant sur la contrebande de choucroute – aliment sévèrement prohibé par les autorités islamiques de l'époque en raison des odeurs de charcuterie dont il est fréquemment imprégné –, par le consul ottoman à Capodistria, esprit éclairé et exempt de préjugés d'ordre confessionnel. Al-Ourindo bey était, croit-on, un cousin éloigné du Dr Pietro Lorindo. Cf. VAN DE PUTTE, Godelieve et Lodewijk, *Les Belles Heures du consulat ottoman à Capodistria*, Anvers, aux dépens des auteurs, 1930; cf. également, sur un sujet voisin et non moins passionnant, DE KLERK, Albert, «Un cas de contrebande de rillettes ardennaises vers le Hedjaz en 1898», *Études proche-orientales pour servir à l'histoire de la foi*, Louvain, Presses de la Fondation de l'abbé Turgide, 1932.

O'VIREY, Patrick, *De l'île d'Aurigny à l'archipel des Miquelons à la rame. Récit d'un voyage involontaire à travers l'océan Atlantique, les curiosités rapportées, les peuples rencontrés et les monstres marins entraperçus*, s. l. n. d., 236 p., avec des gravures marines.

«Alors qu'il s'apprêtait à quitter l'île d'Aurigny pour se rendre sur le continent, Patrick O'Virey, navigateur chevronné mais parfois imprudent, passa par-dessus le bord du schooner qui assurait la navette Aurigny-Cherbourg (la cause de cet accident n'est pas claire: mal de mer, bagarre avec un membre de l'équipage à propos d'une bouteille de whiskey irlandais, coup de lune...). Recueilli in extremis par des terre-neuvas partant pêcher

la morue dans l'Atlantique nord, il partagea leur vie pendant trois mois avant de débarquer à Miquelon. La traversée à la rame du titre – effet d'annonce de l'éditeur – ne concerna que le passage de Miquelon à Saint-Pierre (à peine quatre milles nautiques, mais non sans dangers).

» Les gravures représentent surtout des marmottes ligures : il semble que l'imprimeur slovène chargé du façonnage de l'ouvrage ait fabriqué, en même temps, un livre du Dr Lorindo, et les "petites mains" auraient mélangé les images (notons cependant que dans aucun autre ouvrage du catalogue Mozschar on ne retrouve les belles scènes de pêche à la morue, les baleines entraperçues et les icebergs évités, qui devaient figurer, si l'on se réfère au contexte, à la place des marmottes ligures de face, de profil et vues en coupe).»

PANCHARD, Miloš (colonel), *Compte-rendu de voyage au Togo tchécoslovaque*, Paris, Imprimerie nationale, 1922, 500 p., 316 exemplaires, rééd., Montreux, 1925.

De père français et de mère tchèque, le colonel Miloš Panchard fut membre de la mission militaire française à Prague au début des années vingt. Dans le cadre des accords militaires, culturels, gastronomiques et autres, si affinités, entre la France et la Tchécoslovaquie, il fit partie d'une délégation officielle reçue au Togo en 1921, alors que Jaroslav Hašek en était gouverneur. Surtout connu pour avoir écrit *Le Brave Soldat Švejk*, ce dernier a été nommé à Togoville en 1919, en partie pour l'éloigner de Prague, en partie pour qu'il y diffuse et expérimente à grande échelle son Parti pour un progrès modéré dans les limites autorisées par la loi. Ce dernier, largement ouvert aux indigènes, fut même le seul autorisé sur place – on considérait qu'il convenait parfaitement à une population colonisée qui ne pouvait légitimement pas prétendre à plus qu'à un progrès modéré. On les incitait déjà gentiment à parler tchèque, à boire de la bière et à lire *Grand-Mère*, de Božena Němcová, c'était suffisant. Jaroslav Hašek ne resta hélas pas longtemps en fonction, puisqu'il mourut en 1923.

Le colonel Panchard décrit avec sympathie son œuvre au Togo. Il considère le Parti pour un progrès modéré dans les limites autorisées par la loi comme un véritable modèle adapté à « l'âme d'enfant des indigènes » (ce sont les mots même du colonel) et préconise son adoption dans les colonies françaises. Il salue aussi d'autres initiatives du gouverneur Hašek, telles que la création de la chaîne de bordels publics *Národ Sob* – administrée par les Frères moraves. En homme curieux et cultivé, le colonel Panchard a également noté avec intérêt que le gouverneur Hašek avait envoyé à Prague un mémorandum pour préconiser l'introduction du russe qui, ne possédant pas de verbe être conjugué, lui semblait mieux convenir aux indigènes. Certes, le colonel, conscient des difficultés et des frais que cela aurait entraîné, n'alla pas jusqu'à préconiser cette initiative dans les colonies françaises. À titre anecdotique, il évoque la lutte du gouverneur contre un gang de Levantins qui maquillaient des chevaux en zèbres pour offrir « plus de couleur locale » ; Jaroslav Hašek nous apparaît ici en avance sur son temps dans la défense des animaux.

PETTYFROG, Artemisia, *The Intimate Papers of Ignaz von Mollard*, Montreux, 1924, 526 p.

Ouvrage inestimable, dont la perte laisse à jamais inconsolables les innombrables lecteurs de von Mollard.

L'épouse d'Alexander Bradford-Powell, major au 5th Bombay Light Cavalry, mort d'une crise cardiaque dans un lupanar de garçons des bas-fonds de Bombay, reprit après son veuvage son nom de jeune fille et rentra en Europe, où ses enfants étaient en pension.

Elle devint alors la maîtresse de von Mollard, qu'elle aurait rencontré sur le paquebot assurant la liaison entre Anvers et Inverness – ils auraient tous deux lutté contre le risque de mal de mer en ingurgitant force whiskies bien tassés, et elle serait tombée dans ses bras au prétexte d'un coup de roulis pernicieux...

Artemisia et Alexander avaient eu quatre enfants, dont deux moururent en bas âge, comme bien d'autres angelots fauchés par le climat délétère et impitoyable des Indes. La fille aînée, Melinda,

contralto pleine d'avenir selon ses contemporains – ne fut-elle pas surnommée le Rossignol d'Inverness? –, épousa un chansonnier norvégien qui buvait trop et la battait, et qu'elle finit par abattre d'un coup de fusil; le tribunal criminel d'Oslo l'acquitta à l'issue de brefs débats. Elle semble avoir poursuivi sa carrière lyrique dans différents beuglants des Balkans, puis à Istanbul et aurait fini sous-maîtresse, après avoir payé de sa personne, à l'Alhambra, l'un des établissements les plus cotés d'Alexandrie. Quant au fils, Zachary, il s'étiola dans une obscure carrière de gratte-papier au fond d'un ministère londonien et se noya accidentellement dans la Tamise un soir de brouillard.

La mère d'Artemisia, Rosalind Pettyfrog, avait mené une vie aventureuse. Dès l'âge de vingt-cinq ans, après avoir divorcé du terne Tobias Russell, sous-chef de bureau à l'office des hypothèques de la ville de Newcastle, et confié sa fille, encore bébé, à ses parents, elle avait organisé, sous les auspices de la Société royale de géographie de Londres, une expédition en Nouvelle-Polvénie destinée à reconnaître les sources du Zprung. Expédition couronnée de succès, mais dont l'issue fut compliquée par le fait que l'exploratrice, dans un moment d'inattention, se laissa malencontreusement engrosser par un potentat local. Le fils qui naquit de ces ébats, albinos, fut sacrifié par des sorciers du cru à de néfastes divinités forestières autant que montagnardes, ce qui l'enleva ainsi prématurément à l'affection de ses parents et de sa demi-sœur. Cf. PETTYFROG, Rosalind, *Discovery of The Source of The Zprung River*, Londres, O'Connor & Purcell, 1882, et MAHMOUDI AL-ISFAHANI, Timour, *Târikh Iktichâfi 'Ayni al-Izbroug*, Beyrouth, Presses des Pères rédemptoristes, 1923. Et surtout l'indispensable WRIGHT-SCAPINELLO, Romuald, *A Concise Bibliography of New Polvenia*, Liverpool, Burke & Cie, 1925.

T., René, *Le Gire infini*, avec un cahier de photographies, Buda-Pest, 1892, 420 p.

«L'énigmatique René T., dit aussi le Barde provençal, a mené pendant trente-deux ans une vie nomade, aventureuse et poétique. Son *Gire infini*, sorte de balade autant que ballade

à travers figuiers et oliviers, l'a conduit dans les salles de théâtre les plus prestigieuses comme dans les gargotes les moins recommandables de l'arrière-pays toulonnais. De son répertoire, retenons "Comme une pierre qui roule", "Sur la route", "Encore sur la route". Cette dernière ballade fut écrite alors qu'il séjournait chez son ami le Dr Lorindo, chez lequel il aimait à chanter à l'intention des marmottes et des stagiaires; refrain: "Marmottes et marmottons / Me lécherez-vous les arpions? / Croquerez-vous mes morpions? / Me direz-vous: 'Guéris donc!'" De l'aveu du poète, là ne réside peut-être pas le meilleur du répertoire du Barde provençal – aurait-il abusé des morilles confites?...»

VAJKA, Pavel (Pr), *De la chaŝteté de l'Olifant et de ses conséquences sur la démographie d'iceluy*, Venise, 1901, 512 p.

L'obsession ordinaire du célèbre éléphantologue se donne ici libre cours.

Id., *La Question délicate mais prometteuse du Togo tchèque posée par anticipation*, Montreux, 1918, 48 p.

On se souvient comment, de la manière la plus cynique, la France et la Grande-Bretagne, peu soucieuses d'abandonner une part du gâteau à une nouvelle venue, tentèrent de contrer les tentatives de la jeune République tchécoslovaque visant à obtenir des colonies, à l'instar de toutes les puissances victorieuses en 1918, et à ainsi empêcher Prague d'accomplir son « œuvre civilisatrice » dans l'ex-colonie allemande. On se souvient encore qu'à l'issue de bien des débats houleux le mandat tchécoslovaque sur le Togo fut voté par la Société des Nations en 1919. Il devait durer jusqu'en 1938.

Id., *Remarques sur les propositions du Pr Li Tchi-kè quant à la future autorité postale du Togo tchèque*, s. l. n. d. [Montreux, 1919], 32 p.

Brochure qui ne prend tout son sens qu'à la lecture de:



Une des rares médailles frappées lors du règne de Vajka I^r.

DR

LI TCHI-KE (Pr), *Observations et propositions portant sur la future autorité postale et philatélique du Togo tchèque*, Bruxelles, chez l'auteur, 1919.

Pr Li Tchi-kè est le nom de plume d'un érudit bruxellois passablement excentrique, parcourant la capitale du royaume et ses environs vêtu d'une robe de soie coréenne noire brodée d'un dragon de feu. Il a écrit des pages émouvantes sur la « cynapostasie » ou art d'abandonner les chiens.

Id., *Du Togo au go, un voyage initiatique*, Montreux, 1922, 120 p., nombr. illustr. (surtout sur le go-ban).

« Ouvrage tardif du catalogue, contesté par certains africanistes, ce récit ne manque pas d'intérêt. Après son séjour en Afrique-Équatoriale française à la poursuite de l'Éléphant blanc (*cf.* du même auteur, sans mention d'éditeur : *Rechercher l'Éléphant blanc, ce n'est pas toujours rose!*), le Pr Vajka fut contacté par le ministère tchécoslovaque des Postes et Télégraphes pour mettre en place le volet numismatique du futur Togo tchèque. D'obscurs différends mirent rapidement fin à la mission du professeur, qui vit le versement de ses honoraires interrompu alors qu'il menait grand train à Togoville, alors capitale du pays – il vivait au sein (unique, forcément) d'une armée d'Amazones, qui constituaient sa garde très rapprochée. Sans ressources, il fut sauvé par un épicier japonais qui l'initia à l'art du go tout en lui apprenant à rouler les sushis avec la dextérité requise. Cette expérience changea sa vie : il congédia les Amazones, qui, mécontentes de ne plus être payées, menaçaient de le découper en fines lamelles, puis adopta un éléphant et partit en brousse. Personne ne le revit, mais son journal, retrouvé par un père blanc dans le fouillis des papiers de sa sacristie, où nul ne sut jamais comment il était parvenu, fut transmis à Mozschar par l'intermédiaire du contremaître suédois d'une scierie, ancien officier radio sur les navires de la ligne Göteborg-Togoville et ami d'enfance de St. Lepetitou (borgne, unijambiste, polyglotte, polygame, initié à des rituels animistes, grand buveur, Nils Torbjörn est évoqué dans un recueil de nouvelles qui rencontra quelque succès : SÖDERSTRÖM, Sigrid,



DR

La garde rapprochée de Vajka I^{er}, composée des plus féroces Amazones togolaises – par ailleurs grandes buveuses de bière tchèque et tapant volontiers le carton avec Sa Majesté au cours de parties de poker qui pouvaient s’achever en batailles rangées. En médaillons : à gauche, le casque (supposé) du Pr Vajka, en parfait état de conservation (musée de Togoville, premier étage, vitrine 324B) ; à droite, la tiare du monarque, « empruntée » au trésor de la cathédrale Saint-Wenceslas de Prague.

L'Ours décongelé, trad. en français par Charles Vesterlin, Marseille, chez Gr. Hovanessian, 1962). C'est ce journal du Pr Vajka, à vrai dire romancé, que publia Mozschar.»

Sur le legs du professeur, cf. YANGODO, Otakar, *L'Éphémère Dynastie togolaise des Vajkites. 1920-1921*, Dapaong, impr. du collège municipal, 1952; MOGOGLO, Oleg, *Vajka, une figure oubliée du colonialisme tchécoslovaque*, Prague, IEML (Institut d'études marxistes-léninistes), 1955; KRUPKA, František, *De quelques monuments remarquables attribués à la dynastie des Vajkites*, Prague, Institut d'archéologie, 1955; NZAMBA, Bohuslav, *Sur une curieuse stèle vajkite découverte dans les environs de Tandjouaré*, Bratislava, IEML, 1956.

WALDBRUNNER, Siegfried, *Champ-Cella / Kellerfeld und sein Beruf als Weltmarkt*, Champ-Cella, 1887, 48 p.

Dans lequel un des disciples peu connus du Dr Lorindo défend la vocation du village, à la localisation controversée rappelons-le, à devenir un « marché mondial ».

Id., *Menu du banquet donné par Pietro Mozschar en l'honneur de Messieurs Confiant et Lorindo, en l'abri d'observation, le 20 août 1889*, Champ-Cella, 1889, 1 p.

Cf. *supra*, CONFIAINT, Saturnin, *La Ventilation...*

ZELIGOWSKI, Casimir, *Nouveau Procédé pour la fabrication des membranes destinées aux boudins et saucisses*, Montreux, 1913, 42 p.

Le comte polonais Casimir Zeligowski (le soi-disant comte selon certains héraldistes, qui contestent ses prétentions nobiliaires: il se serait appelé Zlig et aurait été le fils d'un savetier juif de Galicie. Force est de constater que l'*Annuaire de la noblesse polonaise*, pourtant peu pointilleux, est muet au sujet de cette famille. Cf. *infra*, dans la note consacrée à *Perfectionnements...*, du même auteur, PROTOPOPOFF, *Jizn...*) fut longtemps le fidèle et talentueux porte-parole du Syndicat helvétique des boudins et saucisses.

On supposera sans peine que Mozschar trouva dans ces publications commerciales payées par une opulente organisation patronale le moyen de renflouer ses finances.

Id., *Un modèle novateur de grille devant équiper les broyeurs de viande, abats, cartilages, tendons et ossements entrant dans la composition des boudins et saucisses*, Montreux, 1913, 12 p.

Le brevet fédéral 24350-879/647 B, qui couronne la mise au point de ce modèle de grille pour broyeur, témoigne du sérieux du travail de l'auteur.

Id., *Perfectionnements apportés à la confection des boudins et saucisses en temps de guerre*, Montreux, 1914, 16 p.

Ce dernier opuscule, paru en janvier 1914, six mois avant qu'éclate le premier conflit mondial, fit scandale. En effet, révolté par les « pertes considérables de matière première comestible » au cours de la Première Guerre balkanique, conflit sanglant mais éclipsé peu après par des boucheries plus ambitieuses, Zeligowski ne préconisait rien de moins que la transformation en charcuterie des membres amputés sur les champs de bataille.

Désavoué par son employeur, menacé de poursuites pour apologie de l'anthropophagie, l'auteur dut démissionner. Révolté par l'immobilisme de l'Ancien Monde, il émigra au Mexique, où il trouva à s'employer d'abord comme docker, puis comme palefrenier, cocher de fiacre et enfin sacristain (en fait pilleur de troncs); ses projets de fondation d'une usine de charcuterie ne pouvant voir le jour, faute de financement, il partit pour le Honduras, où l'ancien héraut du patronat helvète trouva à s'employer comme portier dans une maison de tolérance (c'était un homme solidement bâti), avant de vivre en marge de la légalité au sein, puis à la tête d'une bande d'outlaws et de trouver une fin tragique sous les balles d'un gang rival. Une sobre colonne dorique de marbre rose, érigée par des admiratrices anonymes, se trouve au cimetière municipal de San Pedro Sula, allée D, concession n° 43: « *Count C. Zeligowski, 1875-1921, the last of the Honduran gunfighters* ». Cf. ORDOÑEZ-QUIROGA,

Álvaro, *Biografía de un salchichero pistolero: Casimiro Zeligowski*, Tegucigalpa, Editorial El Progreso, 1925, ouvrage bien documenté mais qui ne vient pas à la cheville de la biographie de référence: ПРОПОПОВ, Сelifane Трофимович, *Jizn i diaelnošt grafa Zeligovskovo*, Paris, Impr. russe, 1926.

Sa fille, Ida (Ida Jakobsen, 1921-1982), née des amours du comte avec une chaman xikak, laquelle mourut en lui donnant le jour au moment où le père se faisait révolvériser de son côté, fut adoptée par un couple de missionnaires norvégiens. Après des études d'architecture à Rome, qu'elle finança en se faisant lectrice chez un cardinal dont la bibliothèque comportait surtout des romans licencieux du XVIII^e siècle, elle revint au Honduras, où elle bâtit des immeubles d'intérêt inégal, dont, dans la capitale, le bureau de poste situé au carrefour de la 25^e Rue et de l'avenue F, aujourd'hui désaffecté et occupé par des vagabonds, ainsi que le cinéma Kursaal, dans un audacieux goût néo-assyrien, qui brûla en décembre 1953, faisant plusieurs centaines de victimes, et surtout le Conservatoire national de chant choral (une plate démarque de l'Acropole à dire le vrai), qui s'écroula peu avant son inauguration en 1962, sans faire cette fois aucune victime. Elle conçut également le premier pénitencier panoptique de l'histoire du pays, à la façon des utopistes du siècle précédent, projet qui n'aboutit pas.

Les amours tumultueuses de l'architecte avec la célèbre poétesse Annabella Tempestuosa (pseudonyme de Gervasia del Carmen Ordoñez-Beaumont, 1897-1978), clairement évoquées par cette dernière dans *Elegias* et dans *Sueños*, défrayèrent longtemps la chronique. Cf. L'HORINDO, Petrus, *Ida Jakobsen, visionnaire et amante*, Trois-Rivières, Presses des Ruynes, 1985. (Le Québécois Petrus L'Horindo [KPS 8] sera considéré jusqu'à plus ample informé comme un cousin lointain du Dr Pietro Lorindo et d'Ourindo bey [KPS 10,05].) Cf. TEMPESTUOSA, Annabella, *Obras completas*, Tegucigalpa, Editorial Patria, 1975. Sur Tempestuosa, voir un auteur généralement plus connu comme historien de l'aviation: GLOOQ, Ermenegildo, *et alii, Bibliografía poetica centroamericana*, San Juan del Norte, Hurricane Press, 1989.



Les cocktails des éditions Mozschar à Montreux étaient célèbres dans toute l'Europe et on s'y précipitait. Ici, pour le lancement de Perfectionnements apportés à la confection des boudins et saucisses en temps de guerre, de Casimir Zeligowski.

ZIMIRSKY, Léopold, *Discours prononcé lors de l'inauguration à Audun-le-Roman du buste du Dr Hoffbauer en présence des autorités civiles, militaires et religieuses, le 24 avril 1891, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son tragique trépas*, prem. éd. Pont-à-Mousson, impr. veuve Schneck, 1891, rééd. Montreux, s. d., 12 p.

Encore un travail de commande effectué par l'éditeur.

«Sonnez, cloches de Lorraine, en l'honneur de l'infatigable bienfaiteur de la municipalité, du protecteur des pauvres, du soutien de la veuve et de l'orphelin» : ironie cruelle que le ton de cet hommage dû au prolix (dont pourtant seules ces lignes nous sont parvenues ; cf. KAÇAÇI, Zef, *Bibliografia completa del signor Zimirsky*, Tirana, chez l'auteur, 1932, où Kaçaçi n'hésite pas à attribuer à Zimirsky l'anonyme *Dissidence des comités fornaximuriens bosniaques et macédoniens*, qu'il date de 1905, s'autorisant donc un saut temporel d'un quart de siècle – on jugera par là du sérieux de cette entreprise...) Zimirsky, quand on pense que le Dr Hoffbauer, disparu lors du naufrage du pyroscaphe *Poséidon* au large de la Sicile, le 24 avril 1841, était un libertaire avant la lettre et un irréductible athée, farouche ennemi de toute forme de philanthropie, qu'il assimilait à de la propagande cléricale. Cf. CADORET, Benoist, «La tragédie du "Poséidon"», in *Le Petit Écho illustré de la vie nautique*, Marseille, 9 mai 1841, et les chroniques sur ce sujet parues sous la signature d'Axel Björnholm dans le *Sjöfartstidning* de Göteborg (Gothenbourg) au cours de l'été de la même année. Cf. également : HOFFBAUER, Jean, *Observations sur la «Note» de Hermann Rittmeister concernant le totémisme du sanglier dans les Ardennes*, Metz, Knochen, 1831. Sur ce sujet, je me permets de renvoyer *supra* à : MACQUART-DESPRUNIERS, Henri, *Notice...*

Sous la raison sociale Nouvelles Éditions Mozschar / Fondation de lorindologie

Après le second conflit mondial, donc après la disparition des protagonistes – Mozschar, le Dr Lorindo, le Pr Vajka, Loupetitou, von Mollard étaient tous nés entre 1850 et 1860 –, les éditions Mozschar revécurent, sous l'impulsion de la Fondation de lorindologie, vite tombée aux mains de personnages sans foi ni loi, entité qui avait racheté la marque pour une bouchée de pain et accaparé, avec un manque entier de scrupules, l'Abri d'observation, lequel avait gagné une majuscule anoblissante et était devenu un fructueux lieu de pèlerinage... D'abord domiciliés à Champ-Cella – à l'exception de la collection « Institut d'études fornaximuriennes », qui très tôt élit domicile dans le hameau voisin mais reculé de La Pierre-Velue (sans doute en hommage au cénotaphe gallo-romain du baron, érigé au rang de Cénotaphe) –, la fondation et l'éditeur déménagèrent dans la plus grande précipitation, en 1965, en direction de George Town (îles Caïmans), pour des raisons que nous peinons à discerner.

BERNDT, Anton, *L'Abri-observatoire du Pont-Teille du point de vue de l'architecture militaire*, Champ-Cella, hors collection, 1950, 180 p.

Lors de l'avènement de la Fondation, cet écrit d'Anton Berndt, le talentueux architecte, alors âgé de 85 ans, qui avait été

un proche ami du Maître, provoqua un scandale retentissant au sein de la communauté, qui allait toujours en s'élargissant, des lorindologues, souvent virés lorindolâtres. Dans cet essai, Berndt mettait en parallèle l'Abri, noble et incomparable structure aux yeux des adeptes, et les blockhaus de la Seconde Guerre mondiale, qui s'était achevée peu avant, en émettant l'hypothèse que les blockhaus n'étaient que l'accomplissement de l'Abri né de

l'esprit une fois de plus visionnaire du Maître... A. Berndt, avec son brillant habituel, nullement entamé par l'âge, nous démontre que l'Abri est un « proto-blockhaus » auquel ne manque qu'une couverture de rondins recouverts de terre et une pièce d'artillerie, voire un bétonnage complet de la structure... Alors que le bon docteur se déclarait hostile à tout conflit armé! Cette thèse fut hélas utilisée pour ternir la mémoire du docteur : cf. *infra*, au Rhib, les deux titres de Clémence Harbouillat.

(Anton Berndt mourut en 1969, à l'âge de 104 ans, ayant trouvé l'année précédente l'énergie d'aller au quartier Latin lancer quelques pavés [pas trop lourds] sur les CRS ; n'ayant qu'une piteuse retraite, ayant abandonné depuis trois bons quarts de siècle son projet de

cloche en verre au-dessus de la Meije et ses labyrinthes familiaux, il dessina jusqu'au bout des cages à lapin « pour mettre une noix de graisse de marmotte dans [ses] chénopodes bon-henri ». Cf. PINÇONNEAU, Honorine, *Berndt, le Vitruve des cimes alpines*, Nancy, chez Piève, 1980.)



DR

Suivant les conseils de son ami Anton Berndt, le Dr Lorindo, qui se trouvait souvent assailli par d'importuns visiteurs, prit les mesures qu'il croyait appropriées pour sauvegarder sa vie privée au fond de son Abri bien-aimé.

BOUILLON, Baptiste, *Proposta di alcune correzione e aggiunte al lexico delle Studie fornaximuriesche*, La Pierre-Velue, coll. «Institut des études fornaximuriennes», 1952, 55 p.

Bel exemple de la prose administrative du soporifique Bouillon, ancien porte-coton des hiérarques devenu l'un des pontes de la Fondation, laquelle s'appropriia après guerre le domaine fornaximurien, au grand dam des sociétés marnaises – cf. GAGNEPEUT, Humbert, *Vive Protestation émise par les Sections marnaises contre les prétentions de la Fondation lorindacienne à annexer le champ fornaximurien*, Compertrix, chez la veuve G. Bouriquart, 1952 – et préparant ainsi le terrain aux sociétés fornaximuriennes dissidentes de Philadelphie puis de Baltimore (cf. *infra*).

Id., *Considérations sur l'opportunité de la publication longtemps différée des Écritures fornaximuriennes et sur les travaux s'y rapportant*, coll. «Institut des études fornaximuriennes», La Pierre-Velue, 1955, 86 p.

Où Bouillon, qui conclut que rien ne presse et se défause sur la postérité, se montre, en digne pisse-copie de la Fondation, plus royaliste que le roi, à savoir plus procrastinateur que le baron, ce qui n'est pas peu dire!

Id., *Réponse aux prétendues sections fornaximuriennes du département de la Marne*, coll. «Institut d'études fornaximuriennes», La Pierre-Velue, 1953, 24 p.

Stérile controverse entre épigones.

Id., *Réponse aux prétendues sociétés fornaximuriennes d'outre-Atlantique*, coll. «Institut d'études fornaximuriennes», La Pierre-Velue, 1955, 36 p.

Nouvelles controverses dépourvues d'intérêt.

Id., *Réponse aux élucubrations de M. Vörös quant aux prétendues sections balkaniques*, coll. «Institut d'études fornaximuriennes», La Pierre-Velue, 1956, 78 p.

Bouillon s'en prend ici avec aigreur à un ouvrage des plus confidentiels: VÖRÖS, Lázár, *Brève Histoire des sections fornaximuriennes balkaniques*, Nyon, sans mention d'éditeur, 1950, où l'auteur affirme que des comités à la gloire du baron se seraient constitués de façon spontanée, notamment en Bosnie et en Macédoine, vers 1930, pour aussitôt entrer en dissidence, reniant le Cénotaphe et son occupant, et verser sans tarder dans des luttes intestines sanglantes. Certains éléments de l'histoire agitée de la région peuvent se lire à la lumière de cette hypothèse, à moins qu'il ne se soit agi que de simple banditisme.

Id., *De l'établissement définitif du Canon-Fornaximurien*, coll. «Institut des études fornaximuriennes», George Town, 1980, 124 p.

Projet qui n'aboutit jamais, sans doute à cause de la sénilité dans laquelle était tombé Baptiste Bouillon à cette période et de l'ataraxie des disciples survivants à ce jour. Le véridique Canon-Fornaximurien, le *Corpus scriptorum fornaximurianum* que le monde scientifique attend en dissimulant à grand peine sa curiosité enflammée, reste à établir. Noble tâche! Exaltante perspective!

CHAUSSEVERT, Sanche, *Une imposture démontée: le cas de la pseudo-société fornaximurienne de Philadelphie*, coll. «Institut des études fornaximuriennes», La Pierre-Velue, 1952, 48 p.

Piteuse tentative de la part d'un des employés permanents de la Fondation. En effet, la Society for the Promotion of Fornaximurean Studies (SPFS), fondée en 1951, dissidente de la Fondation, se montra son opposante acharnée et nul ne peut nier que ses travaux dépassèrent souvent en valeur ceux de ses adversaires, à l'époque sclérosés, fossilisés, bref «dans le



1932 : Les divergences entre les comités fornaximuriens bosniaques et macédoniens ne purent se résoudre à la table des négociations d'une ville d'eaux des bords du lac Léman.

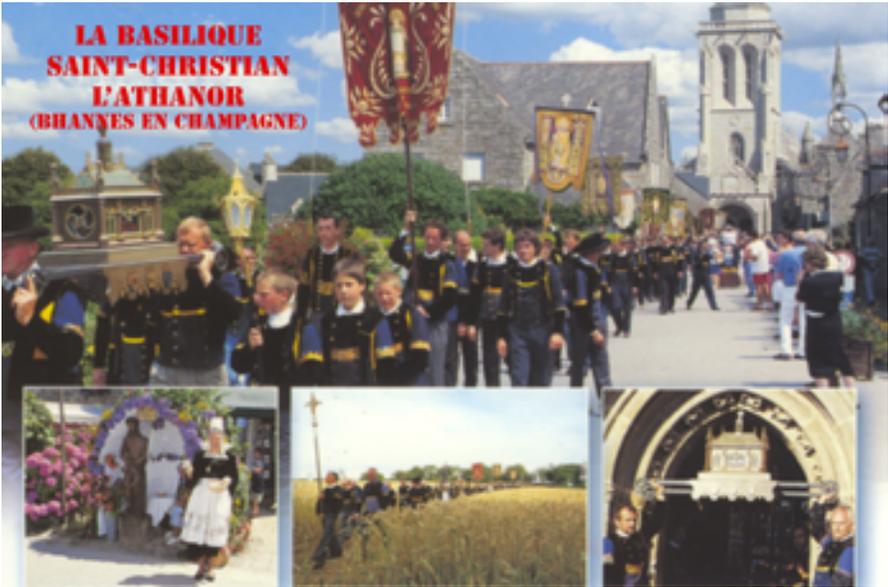
formol»! La branche silicienne de cette société fit paraître une belle biographie du baron: GUZZONI DA OSIMO, Enzo (sous la direction de), *La vita e il pensiero del sempre ammirabile barone Fornaximura*, Deodato ed., Palerme, 1953. La section sarde surenchérit sur-le-champ: CAFARELLI, Gaetano, *Vita e miracoli del glorioso barone Fornaximura*, Cagliari, tipogr. Ridolfini, 1953. La section péruvienne publia de son côté une fort curieuse étude sur les inscriptions solignaciennes [cf. *supra*]: PÉREZ DE URIARTE, Joaquín, *Criptografía fornaximuriana*, Lima, aux bureaux de la société, 1956. La section hongroise (basée en Colombie-Britannique) fit paraître un recueil d'œuvres coordonné par une ancienne visiteuse du Cénotaphe: MESZAROS, Veronika, *Fornaximura Kriszian összegyűjtött munkai*, Vancouver, SPFS Press, 1957, ainsi que des «notes diverses»: KECZER Ambros, *Vegyes feljegyzések*, Vancouver, SPFS Press, 1957. La section vaudoise de la SPFS apporta une contribution remarquée: FUCHS, Florimond, *Inventaire supplémentaire des mollusques découverts dans le Cénotaphe*, Lausanne, impr. Gobberton, 1957, qui nous renvoie sans surprise au classique *Handbuch der Zoologie* de Wolfgang Strümpel. Citons encore le comité néerlandais: WYENBERGH, Engelbert, *Catalogus van het archief der SPFS*, Amsterdam, drukkerij De Swart, 1757, avec une faille temporelle de deux siècles, et les Espagnols: CORONADO Y ALVAREZ, Jaime, *Contribución al conocimiento de la estructura interna del cenotafio de Bhannes*, Málaga, Gomez, 1857, où la faille est ramenée à un siècle.

Nous manquerions à l'exigence de vérité qui est la nôtre en passant sous silence les dissidents de la dissidence, à savoir la Society for the Advancement of Fornaximurean Studies (SAFS), fondée en 1952 à Baltimore en réaction à la société de Philadelphie et qui examine le baron uniquement à travers le prisme du bienheureux Fornanxf, ermite celte, ancêtre putatif d'un certain chevalier de Fort-Naximure (ou Nacquesimure, etc.), aïeul de notre baron bhannois. À vrai dire, nous ne connaissons la SAFS qu'à travers ses sections marseillaise et finistérienne. Pour mémoire: BOUFFIOLE, Hercule de, *Action miraculeuse de la relique du bienheureux Fornanxf*, Marseille, Presses de la SAFS,

1854 (saut temporel) : une goutte de la sainte huile (ici d'olive) où aurait macéré un poil de la moustache du bienheureux posséderait des propriétés miraculeuses contre la colique, le saturnisme (on sait que cette affection, fréquente chez les typographes, se soigne en théorie au... lait), les flatulences et les barbarismes. V. aussi SAINT-EUTROPE, Magloire, *Localisation exacte de l'ermitage du bienheureux Fornanxf sur un îlot situé au large de Porquerolles*, Marseille, Presses de la SAFS, 1956, ce à quoi les Finistériens apportèrent un cinglant démenti : CROËZOU, Erwann, *Localisation irréfutable et définitive de l'ermitage du bienheureux Fornanxf sur un îlet de l'étang de Kergalan*, Pont-l'Abbé, 1957, où la retraite du saint homme est située dans une hutte de roseaux destinée à la chasse au canard et abritant une cache recélant des boissons anisées. L'enfer étant pavé de bonnes intentions, nos dissidents de la dissidence n'auraient-ils pas tout simplement confondu les célèbres *chasses* du comte Fornoxff avec la *chasse* de son ancêtre ? Cf. GOURCUFF, Annie, et KERDONCUFF, Yvon, *Translation des reliques du bienheureux Fornanxf*, Plougastel-Daoulas, sans mention d'éditeur, s. d. Le titre de référence en la matière étant sans conteste : LEPAPE-GOURGOULLOUX, Joël, *Vie du bienheureux Fornanxf*, Ploudalmézeau, SAFS, 1955. D'après cet érudit local, Fornanxf, un ermite d'origine irlandaise, serait arrivé en Bretagne en payant non pas dans une auge de granit, comme il est d'usage, mais dans un cénotaphe de marbre gallo-romain. (A contrario, cf. CLAQUEDENT, Donatien, «Auge, cénotaphe ou baignoire de tôle émaillée?», Douarnenez, *L'Écho de la sardine*, 18 mai 1946.) Il aurait évangélisé les manants et combattu avec énergie les hérésies, notamment celle qui sera à l'origine, des siècles plus tard, de la cédille inversée dans la typographie polonaise. Tel un bernard-l'ermite, ce rude gaillard semble s'être déplacé en portant son cénotaphe sur le dos, renonçant du coup à fonder des monastères. Des poils de sa moustache grise font la fierté de reliquaires parmi les plus ornés de basse Bretagne (cf. GOASDUFF, Anaïck, *Les Reliquaires du bienheureux Fornanxf en Cornouaille du XI^e au XV^e siècle*, Quimper, éd. du Musée d'orfèvrerie, 1987 ; GRALL, Guénolé, « Un cas flagrant de fausse relique du bienheureux Fornanxf », Quimper, *Bulletin de*

l'Association des amis du Musée d'orfèvrerie, vol. XLII, n° 19, mars 1996, qui nous renvoie à : BOUGRENNEC, Ronan, *Le Trafic des fausses reliques du bienheureux Fornanxf en basse Bretagne au début du XX^e siècle*, Landivisiau, impr. Le Duff frères, s. d.

Pour ce qui concerne le chevalier de Fort-Naximure : VENEZIANO, Orlando, «Quid de la mandchouïté du baron au Cénotaphe?», *Nouvelles Annales bhannoises*, vol. 1, n° 1, 1955. L'érudit local avance en effet qu'un certain sieur Fornacquesimure, mercenaire gascon au service de la Suède, aurait été anobli par Gustaphe Adolphe lui-même sur le champ de bataille de Breitenfeld, le 17 septembre 1631. Fait prisonnier une heure plus tôt par des reîtres wallons, il s'élança vers l'un des soudards avinés en s'écriant : «Tout est perdu, fors Niaximur! Celui-ci est mûr, je le niaque!», et le mordit cruellement à la fesse avant, s'emparant d'une épée et frappant d'estoc et de taille, de regagner ses rangs en faisant un grand massacre d'impériaux qui attira l'attention du souverain. «Niaque si mûr» serait ainsi devenu la devise de la famille. Ce qu'une source danoise confirme : KRAGH, Gorm, *Slaget ved Breitenfeld*, Århus, Dybdahl Boghandel, 1832. En revanche, un autre son de cloche nous vient d'outre-Atlantique : MICHAELSON, Bud, «Humbug about a crazy baron», suppl. estival *The Mysteries of History du Wisconsin Clarion*, 27 juillet 1963. Le journaliste cite sans retenue un historien (STYNCK, Herbert, *A Controversial Knighthood in 1631*, Milwaukee, Republic Press, 1960) qui s'est livré à un patient travail d'investigation dans les archives suédoises autant que gasconnes et réfute sans tendresse l'hypothèse du mercenaire anobli à Breitenfeld. Selon lui, Veneziano et Kragh confondent le prétendu chevalier avec un certain Fjordlax (autrement dit Saumon-du-Fjord), bien réel lui, enseigne au régiment de dragons engagé dans la bataille; par ailleurs, on ne trouve trace d'aucun mercenaire français. En revanche, Stynck établit qu'un certain Christian Souligney, tabellion à Condom, acquit en 1771 une charge de conseiller au parlement de Pau qui lui conféra la noblesse personnelle. Il se fit alors appeler Souligney du Cassetin (il publia sous ce nom une plaisante *Recension des superstitions antiques et modernes relatives à l'existence d'un Principe unique, ou Divin, chez divers peuples de l'Ancien Monde*,



Tentative de vol des reliques de saint Christian-l'Athador

Une tentative de vol a eu lieu le 17 juillet 1903, en la basilique Saint-Christian-l'Athador (Bhannes en Champagne). Une troupe folklorique bretonne de passage dans la région a substitué la châsse contenant la coiffe miraculeuse de sainte Bénodette (dont l'existence n'a jamais pu être prouvée), à celle qui abrite, depuis plusieurs siècles, les vénérables restes de saint Christian-l'Athador – notamment le compositeur servant à mesurer la Divine Proportion typographique.

Alertés par un remue-ménage suspect au sein de la basilique – lieu de silence et de recueillement – deux sacristains-typographes ont poursuivi la bande qui s'enfuyait. Grâce aux efforts entrepris par les valeureux employés, la bande « bretonne » fut rejointe et les reliques récupérées. De nombreux indices laissent à penser qu'il s'agissait de mercenaires de Saint-Gardiennant-en-Picardie, à la solde des éditions du Rhib – on sait que le Pr Rongne a toujours contesté les hauts lieux fornaximuriens : le Cénotaphe (que l'on devine en arrière-plan, sur la photo) et les reliques du saint.

Photo : *La bande emporte dans sa fuite la châsse contenant les reliques de saint Christian-l'Athador.*

En médaillon : *à gauche, une probable complice vendant des reliques volées lors d'autres cambriolages; au centre, la bande fanfaronne au milieu des épis champenois, ignorant qu'elle est poursuivie par deux valeureux sacristains-typographes, que l'on voit, à droite, lors de la restitution des reliques à la Basilique.*

Amsterdam, sans mention d'éditeur, sans date), puis du Cassetin de Fornax, puis baron Fornax. En 1789, cette fièvre nobiliaire laissa place à une fièvre citoyenne, qui retomba quand le ci-devant baron faillit être guillotiné lors de la Terreur. Il se retira alors sur ses terres, où, reclus dans son laboratoire (anticipation du Cénotaphe?...), il tenta en vain de mettre au point un élixir à la graisse de canard, dont il n'avait toujours pas percé le secret lors de sa mort, survenue en 1819. Nous ignorons à la suite de quel hiatus son arrière-petit-fils, «notre» baron, s'installa dans la Marne après un mystérieux détour familial par la Mandchourie, qui vit japoniser son patronyme.

Pour conclure – provisoirement! –, un cas étonnant au plus haut point est celui d'un bulletin dont on a récemment découvert un numéro non daté, mais qui semble contemporain des années 2000: *Actualité du Cénotaphe* pourrait être l'organe d'une section féminine qui aurait gagné la clandestinité lors de la dissolution de la Fondation, vers 1985. Par exemple, HURSAULT, Gabrielle, dans «La retraite détox», garantit aux jeunes filles, dans un style résolument contemporain, après une semaine consacrée à se rouler dans les boues du Cénotaphe (mais à quel monument fait-elle alors allusion, puisque l'archétype bhannois a disparu?) «sommeil optimal, teint lumineux, silhouette affûtée, mental au top»...

DIMITROPOULOS, Achille, *Une facette méconnue de la personnalité du Maître: Lorindo le Philhellène*, Champ-Cella, coll. «Institut de lorindologie», 1958, 48 p.

Philhellénisme dû sans aucun doute au rôle croissant tenu dans la vie du bon docteur par la jeune et fougueuse Aspasia Papadiamantis, «disciple d'exception» au dire du Maître. Cf. *infra*: PAPADIAMANTIS, Aspasia, *Endiguer...*

Id., *Le Crépuscule de l'Abri et les ultimes galipettes du Maître*, avec six gravures de Ghiorgh Rioubl, Champ-Cella, coll. «Institut de lorindologie», 1959, 69 p.

Gravures particulièrement explicites, où l'on surprend le bon docteur, fort chenu, ne portant que d'épaisses lunettes,

une longue barbe blanche et les bottines à boutons qui étaient en vogue au temps de sa jeunesse, en plein coït au plus profond du célèbre Abri, alors quasi en ruine, dans six positions différentes, y compris à dos de marmotte ligure, avec une jeune personne extrêmement brune et poilue (ce qui serait à l'origine de l'expression « Des stagiaires de tout poil », fréquente à la Fondation) que les commentateurs ont identifiée à Aspasia Papadiamantis.

C'est pendant cette période que le docteur, qui au cours de ses dernières années ne quitta plus guère l'Abri d'observation, où il aimait à s'enfermer avec d'accortes créatures (mais Aspasia, devenue avec le temps jalouse comme une tigresse, parvint à les évincer et à éviter leur renouvellement), acquit le surnom de Vert-Observant (*cf. infra* SCARAMUZZA, Antonino, *Le Vert-Observant...*).

Sur le graveur, dont la réputation a dépassé les frontières des cimes alpines, *cf.* SCHATZMANN, Adalbert, *Ghiorgh Rioubl. Das Grafische Werk*, Weissenbach, Stiftung für Kunstgeschichte, 1960, et SÖDERBERG, Carl, *Ghiorgh Rioubl. Hans liv och verksamhet*, Nyköping, Almqvist tryck., 1963.

FORNAXIMURA, baron Kristian, et LORINDO, Pietro (Dr), *Correspondance pour ne rien dire (mit einer Zusammenfassung in slowakischer Sprache)*, vol. xxxv, Champ-Cella, 1952, I 200 p.

« Ce considérable volume, brillamment établi et présenté par un éditeur qui a souhaité rester anonyme, fait suite aux trente-quatre précédents, malheureusement détruits dans un incendie qui a ravagé une partie des stocks des Nouvelles Éditions Mozschar. Il couvre une courte période, l'été 1907, au cours de laquelle une intense correspondance fut échangée entre l'Abri d'observation de Champ-Cella (Hautes-Alpes) et le Cénotaphe gallo-romain de Bhannes (Marne), essentiellement par télétransmission (*cf. supra* "L'étonnante expérience...", mémoire d'Isabeau Péliisson cité dans les alinéas 3 et suiv. de la note consacrée à LORINDO, Pietro [Dr], *Voyage autour...*). Il semble que le baron, assisté de deux demoiselles, Bertille et Coloquinte, ait de

son côté remarquablement réussi la délicate opération d'émission-réception des messages téléportés. Quant à la correspondance elle-même, elle est parfois discutable. Exemple, n° 2374: "Baron, me recevez-vous? – 5 sur 5, ou plutôt Bertille sur Coloquinte, vous voyez ce que je veux dire! – Tout à fait! De mon côté, nous sommes au mieux de notre tas!" Heureusement, les notes éclairent ces échanges, parfois abscons pour les non-spécialistes.»

Un des problèmes qui se posent étant celui de l'identité de l'éditeur, lequel semble un disciple réel ou prétendu, voire un lampiste de la Fondation – alors à la dérive –, qui aurait tenté de la revivifier par ce recours à la Parole des Anciens Maîtres. Question à ce jour sans réponse.

Notons la publication dans une traduction néerlandaise, par des dissidents, de dix-sept lettres retrouvées: VAN DEN EEDE, Jacobus (édité et préfacé par), *Zevensten Brief van K. F. aen Dr L.*, Bruxelles, Centre indépendant d'études fornaximuriennes, 1960.

Grâce à des efforts acharnés, au prix de nuits sans sommeil, nous avons pu établir l'identité des deux jeunes personnes que le baron, que l'on peut soupçonner par ailleurs, à cette époque, de penchants nécrophiliques à peine dissimulés (cf. COURTECUISSE, Spiridon, *Dérive...*), avait attirées dans son cénotaphe et au sujet desquelles il cultivait les rêveries les plus frénétiques (v. la tragédie qu'il leur a consacrée).

Bertille est le pseudonyme de Roberte L..., qui après ce séjour marnais ne quitta plus jamais la capitale, où elle fit carrière dans l'administration et devint chef de division dans un organisme de protection sociale; par ailleurs, elle milita à la Goutte de lait des artistes nécessiteux du XVIII^e arrondissement; restée célibataire (elle ne fit jamais mystère de sa préférence pour son propre sexe), elle mourut devant son téléviseur le 26 février 1965, un Dubonnet à portée de la main, les pieds reposant sur un confortable coussin brodé de motifs de roses et de sansonnets (c'est ainsi qu'une voisine, alertée par les miaulements de désespoir du chat Fripon et allant prévenir la concierge, qui possédait un double des clefs, la retrouva le lendemain), en regardant le match de football Lens-Guingamp, longtemps indécis, où Kovalski marqua un but

inespéré en faveur des nordistes dans les cinq dernières minutes (cf. LECHANOINE-SERGENT, Honorin, *Foot-Info* du 27 février 1965: «Kovalski sauve les Rouge et Or»).

Quant à Coloquinte, c'était le nom de guerre d'une jeune fille qui, après de brillantes études de médecine, épousa un sexologue danois avec lequel elle fit paraître de nombreux ouvrages, nourris notamment de ses souvenirs de jeunesse autour et à l'intérieur du Cénotaphe gallo-romain... Cf. leur œuvre majeure: KNUDSEN, Ralf et Georgetta (Drs), *Encyclopédie générale et illustrée de la sexualité humaine*, trad. en français par Odilon Jačtant, Paris, Duchibre éd., 1954. Leur mort, survenue prématurément dans un accident de chasse (ils furent piétinés par un rhinocéros mécontent lors d'un safari au Kenya, en 1957), les a hélas empêchés de mener à bien leur projet d'encyclopédie de la sexualité animale, œuvre qui se voulait ambitieuse et où la marmotte tenait une place fondamentale.

La section hongroise (basée en Suisse) de la Fondation a donné une intéressante édition partielle de cette correspondance, avec divers écrits (une partie du volume XIX avait été sauvée, mais la Fondation n'en fut pas informée par les découvreurs, jaloux de leur trouvaille): BARABBAS, Antal, *Lorindo Pietro dočt. med. levelezése és irata*, avec des notes et une préface en latin, Lausanne, aux presses de la Fondation, 1960.

KRUTKO, Ivan, *La Vie quotidienne dans l'Abri à l'époque du Maître*, Paris, Hurchette, coll. «La vie quotidienne», 1955, rééd. George Town, coll. «Institut de lorindologie», 1975.

«Inégalé puisque inégalable. L'opus majeur du grand Krutko.»

Id., *Dits et redits. Le message posthume du Maître*, «Nouvel Institut des études lorindaciennes», Champ-Cella, 1959, I 200 p.

«“La marmotte avise l'aigle”. Cette pensée, la 828, qui figure dans la partie “Pensées et didascalies” du recueil, n'a cessé de faire débat au sein des adeptes, au point que l'Église universelle

lorindacienne (cf. *infra*, LÖRINDÜZ, Petrüz, *Les Dogmes...*) serait née d'une interprétation eschatologique de ce P. Lörindüz. Une première interprétation, vulgaire, consiste à prendre cette note, hâtivement gribouillée sur un carnet relié de toile rouge de marque Le Papetier des Vosges (sur cette marque, cf. GROSIDIER, Hubert, *Comment on faisait les carnets dans l'ancien temps du côté de Rambervilliers*, Raon-l'Étape, impr. Grandjean frères, 1947, et, du même auteur, *Les Petirobert, une dynastie de relieurs de carnets vosgiens*, Thaon-les-Vosges, Éditions thaonnaises, 1949), carnet contenant pour l'essentiel des recettes de cuisine aphrodisiaque (les effets de l'âge se faisant sentir) et les mensurations de quelques Impétrantes, pour une simple interprétation zoologique: une marmotte voyant tourner un aigle à l'aplomb du terrier en avise ses congénères. Une deuxième lecture, plus profonde, part de la même hypothèse mais y déchiffre une intention symbolique, l'aigle pouvant représenter le danger, voire l'aventure, et la marmotte l'abri, le confort, la méditation... Le Dr Lorindo aurait alors été la proie d'un conflit existentiel : devait-il abandonner l'Abri d'observation et se ruer à l'assaut du vaste monde, conquérant tel l'aigle fondant sur la fragile marmotte? Ou au contraire, selon d'autres exégètes, tel la marmotte tremblante, fuir son Abri révélé, voire dévasté?»

Cf. PORTEVIN, Philibert, *Nouvelles Méditations sur la pensée 828*, Krôh, chez l'auteur, 1951. On notera que Philibert Poitevin, qui n'avait pas attendu l'édition Krutko pour sonder les arcanes de la pensée du Maître, fut considéré comme un hérésiarque par les bureaucrates de la Fondation, peu après les débuts de celle-ci, à cause des lignes où il déclarait que «Mieux valait se geler le cul dans les ascendances que de croupir dans un terrier puant»; il fut chassé de Champ-Cella et se réfugia à Krôh, où il élut domicile au-dessus de la localité, s'aménageant un refuge sommaire dans les branches d'un genévrier porte-encens centenaire, du haut duquel il harangua pendant quelques mois, au nom du Maître et de la Voie, les manants qui lui lançaient des épiluchures et des crottes. Il disparut ensuite de la commune pour ne jamais revenir.

Philibert Poitevin semble donc avoir soudain purgé son esprit



1955 : certaines sections macédoniennes, habilement camouflées en groupes de danses folkloriques ouvriers et paysans pour aider à la construction du socialisme, célèbrent le centenaire de la naissance du Maître avec une lune d'avance sur le calendrier officiel de la Fondation.

Cet événement marque le début du IV^e Schisme, interne à ces organisations (nous ignorons tout des trois premiers, qui n'eurent sans doute qu'un retentissement régional).

de tout le fatras pseudo-ésotérique à base de pensée du Maître, de Fondation, d'Abri, bref il abjura avec fracas: on raconte à Krôh qu'il gagna Marseille à pied en longeant les voies ferrées et trouva à s'embaucher sur un cargo panaméen, avant d'être ànier sur l'île grecque d'Amorgos, contrebandier sur l'île voisine d'Astipalea, puis kiosquier à Beyrouth, pickpocket à Alexandrie, où il dut affronter une très rude concurrence, rabatteur de gargote à touristes au Pirée, homme pipi dans une mosquée des faubourgs d'Istanbul, vendeur à la sauvette de cornichons en saumure à Smyrne, masseur à Carthage, grouillot d'autobus et donc accessoirement régleur de freins dans l'Atlas marocain (l'accident du 23 mars 1955, qui fit près de cent victimes, lui est imputé; cf. IBN AL-FASSI, Soléïman, «Un demi-fou venu de France responsable de la tragédie?», *Le Réveil de l'Atlas*, 25 mars 1955). Ensuite, après sa fuite précipitée du royaume chérifien et parvenu au Rio de Oro, il faillit, un soir d'ivresse, s'engager dans le Tercio, la Légion espagnole («*Espanoles y extranjeros, enlišta en la Legión!*»), mais roula sous la table avant de signer et fut expulsé le lendemain vers le sud à la suite de «propos insultants envers la patrie et le Caudillo». À Dakar, il s'institua prof de marmottologie (il n'eut qu'un élève, échappé d'un asile psychiatrique, qui fut repris peu après), puis il traversa l'Atlantique après avoir escroqué le prix de son billet de paquebot à une organisation charitable; il fut à Sagrado Corazón City portier à l'hôtel Bellevue, où il rencontra une fois, brièvement, Algernon Grosbeak, physicien poursuivi par des tueurs du KGB (cf. le 14^e alinéa de la note relative à: PAPADIAMANTIS, Aspasia, *Endiguer...*), de nouveau pickpocket, à Buenos Aires cette fois, où il opérait aux abords de la gare Constitución, et enfin faux infirme mais vrai mendiant à Panamá City. Après avoir été croque-mort au Mexique et plongeur dans une gargote japonaise à San Diego, il aurait ensuite, la fortune lui souriant à nouveau après d'infructueuses tentatives immobilières dans la vallée de la Mort, vendu des hamburgers dans une roulante, à New York, au coin de Madison Avenue et de la 96^e Rue, à l'enseigne de The Marmot – vers 1960, un Krôhien travaillant comme voiturier à la brasserie L'Alsace à NY est certain de l'avoir identifié, mais

l'homme a prétendu ne pas parler un mot de français: «*Fuck off, you fucking frog scoundrel! The hell with you!*» lui aurait-il déclaré sans aménité, ce qui clôt – pour l'instant – le dossier Ph. P.

«La conjecture de Fermat, je m'assois dessus.» Cette pensée palindromique, puisque n° 1001, n'est sans doute pas une des mieux inspirées du malicieux praticien. Certains adeptes affirment qu'il aurait employé, de vive voix et devant témoins, une formule beaucoup plus abrupte. Ce Dit montre néanmoins l'attrait irrésistible qu'exercèrent les mathématiques sur le Maître tout au long de son existence. Attrait d'autant plus étrange qu'il était incapable de résoudre une équation du premier degré et que ses notions de géométrie – la construction de l'Abri en fait foi – étaient discutables, voire inexistantes. Cela n'empêcha pas l'intrépide explorateur de l'esprit de se pencher sur la célèbre énigme: «Il n'existe pas de nombres entiers non nuls x , y et z tels que: $x^n + y^n = z^n$ dès que n est un entier strictement supérieur à 2.» Le Dr Lorindo était persuadé d'avoir trouvé une solution marmottéenne à la conjecture, et cela presque un siècle avant la démonstration qu'en fit un brillant contemporain! Il utilisait apparemment des combinaisons de marmottes en exposants et d'Impétrantes en variables, sans parvenir à un résultat probant, d'où son Dit dépité.»

Pour ce qui est du legs du Maître dans une acception plus générale. La section costaricienne de la fondation s'est contentée de publier une biographie classique: PURAVIDA, Encarnación, *Historia de la vida exemplar del Dr Pedro Lorindo*, San José, éd. de Los Volcanes, 1965. Apport néerlandais, avec une sérieuse faille temporelle: WEISENFELD, Bernhardt, *Pieter Lorindo en zijne schriften*, Haarlem, bei Marinus De Groot drukker, 1653. Faille aggravée avec la contribution albanaise: SHKUPI, Qemal, *Historia e jetës dhe e bëmave të Lorendent*, Naples, tip. San Gennaro, 1553. La section iranienne, de son côté, renouvela avec brio un thème éculé: KHORASÂNI, Darius, *Réflexions préliminaires au creusement d'un abri d'observation d'hyènes [ou des hyènes] dans le désert baloutch* (en français), Téhéran, éd. Isaac Benhayy, 1963. Quant à la section brésilienne, elle publia des notes qui se révélèrent

informes: PIMENTEL DE TAVARES DE AZEVEDO, Manoel Ladislao, *Curiosidades do Ponto-Teilla e outras couzas*, São Paulo, tip. S. Bernstein, 1965. Belle contribution de la section argentine, avec retour et ampliation de la faille temporelle: HERREROS, Agustín, *Los pensamientos del Dr Lorindo traducidos en versos castellanos, con comentarios filosóficos*, 2^a edición, refundida e considerablemente aumentada, Buenos Aires, impr. de *El Telégrafo marítimo*, 1853 (on ignore tout de la première édition, qui date d'avant la naissance du Maître). Outre-Manche: HIGGINS-COOPER, Richard, *A Letter to Mr. Krutko Proving That His Quotations from The Thought n° 828 in His Note to Mr. Zibaldone Concerning The Eternity of The Shelter Are Neither True or Fair*, Londres, Herrings, 1753. Retour sur le continent, avec un saut supplémentaire d'un siècle: FAYO Y CORONADO, Salvador, *Libro de la vida y maravillosas virtudes del Dr Pedro Lorindo*, Salamanque, tip. García, 1653. Un érudit de Francfort nous donne «ensuite» sur l'œuvre du Maître un «Livre des questions et réponses», avec des considérations sur la valeur symbolique du lamed: YEHUDA BEN LEVI, *Sefer Shealoth ve Veshouboth*, sans mention d'éditeur, 1584. Pour conclure provisoirement (car de nouvelles découvertes ne sont nullement à exclure), mentionnons un manuscrit timouride, conservé avec les manuscrits orientaux de la British Library et généralement daté du milieu du xv^e siècle, dont le texte et les enluminures font clairement référence à la rencontre des ascètes de l'Abri et du Cénotaphe, le «confluent des deux mers», des deux savoirs: HASSAN MIRZÂ HERATI, *Panâhgah o Maqbara. Majmu' ol-bahreïn*. La succession des sauts temporels semble s'arrêter là. Développements précieux au sujet de ces phénomènes dans: LIOBOVITCH, Dragomir, *Les Distorsions temporelles dans l'historiographie lorindacienne* (en français), Copenhague, Hansen, 1998.

Id., *Aphorismes censurés, préconisations libertines et pages secrètes du Maître*, George Town, coll. «Institut de lorindologie», 1967, 48 p.

Seul un mémorialiste de la stature de Krutko pouvait s'attaquer

à un sujet aussi brûlant. Une assertion aussi osée, par exemple, que «Les douches froides, le gingembre et les piments dans le cul? Foutaise! Pour avoir la gaule jusqu'à quatre-vingts-dix balais, fais-toi fesser tous les matins cul nu par une jeune gaillarde» (Préconisation n° 9 A) déclencha, on s'en doute, l'ire des disciples les plus traditionnels, ire qui redoubla à la lecture de la complémentaire, 9 B, «En tenue de paysanne polonaise si possible, à la rigueur roumaine, et qu'elle aime ça, qu'elle ait la main lourde et manifeste son dégoût de devoir frapper un vieillard» et de la 9 C «Ensuite, avant de l'enfiler, bouffe-lui la [*censuré par Krutko, mais explicite*]» puis de la 10, désabusée, «Tout cela coûte une fortune, les économies d'une existence laborieuse, mais on n'a qu'une vie, foutre-diable!».

À la suite de cette publication, qui entraîna de vives protestations de la part notamment des sociétés polonophiles, un collectif de disciples, les Indignés de la Fondation, intenta à Ivan Krutko, devant la District Court de George Town, un procès en diffamation de la mémoire du Maître qui n'aboutit pas. Pour l'essentiel, ils réclamaient plusieurs millions de livres sterling à l'auteur en réparation du préjudice. Mais ils furent déboutés et n'obtinrent pas un penny (le juge ignorait jusqu'à l'existence du Dr Lorindo et de la Fondation, et de toute façon n'en avait «rien à cirer de ces conneries de culs-blancs» [*«I don't give a fuck about those damn' white-asses' bullshit*»]), mais le cabinet d'avocats new-yorkais qui défendait leurs intérêts les pluma jusqu'au dernier dollar (plusieurs années de recettes de l'Abri) et c'est tout juste s'ils ne durent pas regagner le Vieux Continent à la nage.

LÖRINDÜZ, Petrüz (Dr) [Raymond Dubois], *Les Dogmes fondamentaux de l'Église universelle lorindacienne*, coll. «Nouvel Institut des études lorindaciennes», Champ-Cella, 1956, 540 p.

Étrange affaire que celle de la fondation de cette Église universelle vouée au culte du Maître par un illuminé.

Raymond Dubois, à l'origine humble employé aux écritures au mont-de-piété de la ville de Viroflay (Seine-et-Oise), n'était à la

Fondation qu'un lampiste qui crut profitable de faire sécession en fondant une secte dont il se proclama Apôtre et Prophète et dont il devait demeurer le seul membre. Chassé ignominieusement de l'«institution mémorielle» par les personnages douteux qui s'arrogeaient désormais l'héritage du Maître, il s'établit «dans un esprit de pèlerinage» à l'abri sous roche proche de Champ-Cella, village qui fut pendant des décennies, on ne l'ignore pas, la résidence du Maître.

Se nourrissant exclusivement de baies, de racines et de petits mollusques, voire d'arthropodes, ainsi que d'outres de vin nouveau que lui apportait une bergère des environs qu'il avait séduite et intronisée Grande Prêtresse, «Petrüz Lörindüz» mourut de la dysenterie l'hiver suivant. Son cadavre, partiellement dévoré par les loups – à l'instar de celui de Charles le Téméraire sous les murs de Nancy –, fut retrouvé par des randonneurs au printemps; cf. XAVIER-HERPINE, Philémon, «Une macabre découverte», *Le Réveil dauphinois*, 10 avril 1957.

Quant aux dogmes, ils se résument à un obscur salmigondis de positivisme, de confucianisme et de littérature de montagne, teinté de millénarisme, puisque le soi-disant Lörendüz se prétendit, sans faire montre de beaucoup d'imagination, une réincarnation de l'Illustre Docteur. Notons pour la petite histoire que l'imprimeur, dont la facture n'avait pas été acquittée et que les responsables d'édition avaient renvoyé sans façon à l'auteur, monta à l'abri sous roche pour casser la figure à l'anachorète à coups de casque de moto. À l'évidence, les (ir)responsables de la Fondation, à l'instar de nombre d'éditeurs, ne lisaient absolument pas ce qu'ils publiaient...

Le témoignage de la bergère, Simonette Courtecuisse – petite-nièce du scribe filleux des éditions du Rhib – nous est parvenu de façon indirecte. Cf. GÜL, Enver, *Faux Prophète, Vrai Maniaque. Le calvaire d'une montagnarde*, Istanbul, Union francophone des athées, 1965, 54 p.; TRAVNIKO, Shlomo, *Le Faux Apôtre de l'abri sous roche*, Istanbul, Union francophone des athées, 1967, 48 p.

Un clochard débraigué se faisant passer pour l'Apôtre distribua pendant un temps dans les rues de La Pierre-Glabre,

tout en tendant aux passants une casquette grasseuse, un feuillet où il résumait sa philosophie et qui constituait ses œuvres complètes: LÖRINDÜZ, Petrüz [Joseph Galibot], *Mon message à l'humanité*, archives secrètes de la Fondation lorindacienne, manuscrit, ronéoté, 1/2 feuillet.

MONTEDORO, Félicien, «La médaille d'argent de 50 couronnes découverte à Hoboken durant les travaux de construction de la station-service de la route de Malines», prem. éd. *Numismatique du Togo tchèque*, vol. VII, n° 3, 1930, rééd. tiré à part, 1960.

Cette médaille d'un modèle très rare, d'ailleurs en métal argenté plutôt qu'en argent, porte à l'avvers le profil d'un monarque «présumé barbare» couronné d'une tête d'éléphant, comme dans l'antique Baçtriane, et l'inscription «P. V. Reg. El. Coll. Pat.», qui n'a pour l'instant pas été déchiffrée. Le revers est parfaitement lisse, sans aucun dessin (ni dessin) discernable. Montedoro, dont on connaît la perspicacité, avance la lecture «P.[rofesseur] V.[ajka] Reg.[ulateur des] El.[égances] Coll.[atérales des] Pat.[ineurs]», leçon dont le sens se laisse mal deviner. Si ce n'est par l'identification, douteuse, du fameux Pr Vajka, disparu dans la brousse togolaise au début des années 1920, et qui serait donc devenu roi d'une peuplade reculée à laquelle il aurait fait découvrir les joies du patinage – par quel moyen, sous ce climat équatorial et avec les moyens de l'époque, on n'a pas fini de se le demander.



PAPADIAMANTIS, Aspasia, *Endiguer la prolifération des pseudo-Lorindo. Quatre études de cas*, George Town, coll. «Institut de lorindologie», 1971.

Aspasia Papadiamantis, née en 1910, fille d'un couple de modestes vendeurs de brochettes sur le port d'Alexandrie, fut un personnage à l'existence aventureuse, dont la postérité

a notamment retenu un esprit acéré et une pilosité intime d'une exubérance exceptionnelle (cf. TERIAKIAN, Tigran, «Correspondance générale», Tbilissi, Institut autocéphale d'études lorindaciennes, inédit; témoignage corroboré par les gravures de G. Rioubl). Elle fut dans sa jeunesse la disciple dévouée et le dernier amour du Dr Lorindo (cf. *supra*: DIMITROPOULOS, Achille, *Le Crépuscule...*). Elle tenta après la disparition du Maître de faire classer l'Abri d'observation aux Monuments historiques, mais ses efforts désintéressés se heurtèrent à l'aveuglement de l'administration et aux tensions, voire aux basses intrigues, qui commençaient à se faire jour au sein de la Fondation lorindacienne – rappelons que la branche transalpine, la Fondazione Lorindesca delle Scienze Orographiche, n'a nullement vocation à affirmer sa suprématie sur l'institution française, fondatrice. L'Abri, livré aux intempéries, resta dépourvu de toute protection et devint néanmoins, à cause des pèlerinages, la source de revenus importants, gérés en toute opacité par la fondation.

Dans cet ouvrage, Mme Papdiamantis étudie quatre très beaux cas de pseudo-Lorindo – rappelons que dès 1935 les ondes L. avaient été découvertes, l'échelle KPS définie, et le détecteur ad hoc fabriqué, par trois scientifiques de génie, non, ce mot n'est pas trop fort, Cf. *supra*: KUZMITCH, Ivo, POLMONARI, Enzo, SCHMÜKKER, Otto, *Définition...*

Après le décès (survenu à une date incertaine: certains soutenant même la thèse de son Retour prochain. Cf. *infra*: ZUBIZ, Dragomir, *Le Messianisme...*) du Dr Lorindo, Aspasia Papdiamantis fut chassée de Champ-Cella et de l'Abri par des disciples fanatisés lui reprochant d'avoir «poussé le Maître dans la tombe en le tirant par la braguette» (*sic*). Pendant la guerre, elle aurait gagné les Açores, où elle aurait enseigné le violon, les arts ménagers et la savate, disciplines dont elle ignorait jusqu'aux rudiments; en 1946, elle émigra en Nouvelle-Zélande, dont elle fut expulsée à la suite d'une affaire de fausses antiquités (cf. McALLISTER, Brenda, «*The Gandhara Buddhas were made in a French Alps sawmill*», *The Christchurch Clarion*, 16 mai 1948), puis en Australie, où, à Coober Peedy (Australie-Méridionale),

devenue la capitale de l'opale, elle géra une maison doublement close, puisque troglodytique autant que bordelière, baptisée l'Abri – *o sweet memories...* –, établissement où elle se trouvait associée dans le plus grand secret avec un pope monténégrin nommé Ptr Lrnd – se trouvant ainsi abusée, en dépit de sa lucidité, par un faux Lorindo! Était-ce le premier? «Je me suis rendu compte un peu tard que c'était un zozo à KPS 0,5», avouera-t-elle. Mme Papadiamantis rentra en Europe vers 1970 et mourut centenaire en 2010, au Pirée, alors tenancière d'un bar de nuit mal famé, l'Abri là encore, connu des amateurs pour l'âge avancé des entraîneuses (édentées, donc recherchées pour certaines prestations. Cf. JONASSON, Magnus, *Le Pirée secret*, Lund, chez l'auteur, 1977, traduit en français. Le pasteur luthérien Jonasson parcourait alors les Balkans en quête d'âmes en perdition à sauver, ce qui lui valut force pittoresques infections «mal placées», selon ses propres termes) autant que pour l'effroyable tord-boyaux – l'Élixir du Dr Lorindo – que l'on y servait.

À propos de cette mixture, distillée à partir de chénopode bon-henri, plante qui croît en abondance dans les friches industrielles des environs du Pirée, on consultera avec profit: PAPADIAMANTIS, Pénélope, *Allocution prononcée à l'occasion de la remise de la médaille d'or de l'Académie de pharmacie du royaume de Grèce à la Société de l'Élixir du Dr Lorindo* (en français), Athènes, au siège de l'Académie, 1860. Notons, mais que cela ne trouble pas outre-mesure le lecteur, que Pénélope Papadiamantis, prétendument nièce (voire «nièce») d'Aspasia, et qui intervient au titre d'inlassable propagandiste du chénopodien breuvage, se trouve, par l'effet d'une anomalie temporelle d'un siècle, être son arrière-grand-mère; KOUKOULIS, Thémistocle, *Vertus thérapeutiques de «Chenopodium bonus-henricus»* (en français), Athènes, aux bureaux de l'Académie de pharmacie, 1860 (persistance de l'anomalie); KARAGHIORGHIOS, Athéna, *Cinquante Cocktails à l'Élixir du Dr Lorindo*, Le Pirée, éd. Hêpatê, coll. «Le nouveau barman moderne», 1960; et l'indispensable: STAMBOULSKAÏA, Irina, *Dictionnaire des gniaules, tord-boyaux et casse-pattes de la péninsule balkanique* (en français), Salonique, impr. Hadjilazaros, 1975.

Mentionnons aussi dans cet ouvrage l'article consacré à une curiosité: DIMITREVSKA, Alexandrina, «L'énigme de la Mastika F. P.» (rééd. tiré à part chez Lebaron, Nyon, 1979). On sait que la mastika est un redoutable alcool au goût légèrement anisé, pour autant que le palais du dégustateur, aux terminaisons nerveuses abasourdies, puisse y distinguer quelque goût que ce soit. Selon un autre collaborateur de l'ouvrage, Žnidaršič, Miha, «Commentaire à la classification des slivovitza», il laisserait loin en arrière les slivovitza les plus brutales... Bref, en 1935 (donc peu après la fin du conflit sanglant entre comités fornaximuriens bosniaques et macédoniens), une distillerie clandestine installée au nez et à la barbe des autorités sur la frontière gréco-yougoslave produisait un effroyable alcool dont l'étiquette, sur laquelle on distinguait une vague silhouette de moine, portait la mention «Mastika F. P.», ce que certains lurent «Frère Polycarpe» (cf. *infra*, OCQUETANT, Placide, *La Chute...*). Ce qui nous ramène à un possible St. Loupetitou, lequel, rentré du Togo tchègue, n'aurait donc pas péri au Sagrado-Corazon en 1931; après avoir dû quitter contre son gré la Suisse à la suite d'un négoce photographique d'un genre particulier à la Société des Nations (cf. *supra*, MOZSCHAR Pietro et BEAUSÉJOUR, Germinale, *Mes escalades...*), l'ex-consul devenu distillateur aurait anticipé sur «les seniors actifs créant leur propre emploi afin de ne pas obérer les caisses de retraite». Louable attitude. De vieux bergers prétendent encore que ce «moine», qui s'exprimait dans un macédonien plus qu'approximatif, serait mort lors de l'explosion accidentelle de son alambic à une date indéterminée. Intéressantes suppositions, qui demeurent en suspens.

Mais revenons aux pseudo-Lorindo. Le premier cas traité par Mme Papadiamantis est celui de Petar Laurendt (KPS 3,50), de père allemand de Bohême et de mère croate, né vers 1915. Écrivain de fort peu de renom, abonné au pilon, journaliste malchanceux (aucune ligne de lui ne parut jamais dans la *Kratzauer Zeitung*, qui le salaria chichement pendant quelques années), c'est un obscur; son *Hannibal Underberg* (Schmok Verlag, Munich, 1930) est un plagiat intégral de l'original *Hannibal est passé sous les Alpes* du Dr Lorindo. Laurendt, enrôlé dans la Wehrmacht au cours de

la Seconde Guerre mondiale, fut tué devant Smolensk en 1943.

De par les liens littéraires et sans doute bien réels qu'il a tissés avec l'infortuné Petar Laurendt, un membre de la «fratrie maudite» des Königstein doit être évoqué ici.

Les trois frères Königstein, issus d'une vieille famille silésienne de propriétaires terriens de tradition pour le moins très conservatrice, s'engagèrent dans la SS dès avant le début de la guerre, au cours de laquelle ils s'illustrèrent de façon sinistre, surtout en Ukraine. L'aîné, Hildebrand, se suicida au printemps de 1945 pour ne pas tomber aux mains des troupes soviétiques (les Turkmènes et les Ouzbeks de l'Armée rouge, alors souvent en première ligne, n'étaient pas réputés pour leur magnanimité); le cadet, Fritz, fut abattu par des partisans polonais; le puîné, Bernhard, parvint en 1945, via une filière vaticane, à s'enfuir en Amérique du Sud. Sous le nom de Bernardo Piedrereal, il végéta d'abord comme homme de peine chez un ferrailleur à Tigre, le long du río de la Plata, puis trouva à s'employer comme mécanicien dans un garage de la banlieue de Córdoba, avant que ses qualités professionnelles ne soient remises en lumière quand il devint, en 1949, instructeur pour l'armée paraguayenne avec le grade de capitaine. Là, sans surprise, il mena la vie dure aux recrues – *el capitán Bernardo* était craint et haï. Bernhard Königstein mourut accidentellement en 1952, au cours de manœuvres de nuit dans le Chaco; Oracio Stern, le sergent-chef responsable du canon autotraité ayant percuté sa moto avec violence, dans l'obscurité, fut acquitté le mois suivant par le tribunal militaire. Cf. ROSARIO, José del, *Breve historia del fortín n° 47*, Asunción del Paraguay, ed. Patria, 1961.

Cependant... Stern émigre en Israël en 1953, et les observateurs les plus avertis acquièrent la conviction que l'élimination du capitaine Piedrereal était une réussite de plus à mettre à l'actif des services israéliens dans leur traque des anciens nazis.

Il est essentiel à ce stade de renvoyer à: SALOMONOV, Daniel, *El capitán maldito*, Montevideo, ed. del Gaucho, 1986. Bernhard Königstein est le personnage central de ce roman déroutant qui s'attache à brouiller des pistes déjà passablement entremêlées.

Petar Laurendt est cité dans le premier chapitre comme collègue de Königstein à la *Kratzauer Zeitung*, où ce dernier aurait été un journaliste également mis au placard et aigri, après avoir échoué au concours d'entrée à l'Académie militaire de Berlin (flash-back du deuxième chapitre); sont également cités un certain nombre de livres que Laurendt aurait signés, et qui seraient d'après Salomonov tous des plagiats, comme *Hannibal...* Beaucoup de ces titres seraient dus à un autre polygraphe (cf. PRAGER, Julius, *Vollständige Werke*, Wolfsburg, Nierdersachsener Verlag, s. d.), que Laurendt pillait sans vergogne et qui lui-même avait plagié *ad infinitum*, en suivant des traductions approximatives, un auteur bien réel, lui, Saturnin Confiant (cf. *supra* ses titres chez Mozschar), un vigneron champenois de la Belle Époque auquel l'exploitation de sa propriété laissait des loisirs (pensons au talmudiste Rachi, vigneron près de Troyes) et qui jouissait d'une grande facilité d'écriture.

Mais en réalité, Confiant, s'il a bien écrit certains de ses livres, semble lui aussi s'être livré à d'indignes plagiats aux dépens d'une femme de lettres également féconde: Annonciade Ogiez-Caquinet, auteur bien réel d'ouvrages publiés chez les éditeurs les plus divers, notamment un manuel d'ingénierie (*Le Hangar métallique à la portée de tous*), deux de médecine vétérinaire (*Comment purger Médor*, *Comment purger Griffeminou*), d'autres encore de médecine familiale (*De l'importance de purger les enfants en lune descendante*, *L'Hygiène du pied*, *L'Hygiène du nez*, *Hygiène générale orificielle*, *Nouvelle Hygiène générale orificielle pour tous*), de jardinage (*Avoir des fleurs de rocaille en toute saison*), d'observation de la nature (*Avoir de beaux crapauds venimeux dans sa pièce d'eau*), de coin du feu (*Maximes de sagesse au quotidien*, *Comptines autour d'un bol de camomille*). (C'est à la suite d'une erreur chronologique manifeste qu'on lui attribue également, avec un demi-siècle d'avance, *Danser le casatchok en cinq leçons*.)

Mme Ogiez-Caquinet écrivit les dizaines de milliers de pages de son œuvre dans la rotonde couronnant le donjon de brique jaune qu'elle avait fait édifier au fond du jardin de sa propriété de Port-Barbant, en Picardie. Toujours vêtue en Robin des bois,

fumant d'énormes londrès, sonnant du cor du haut de son donjon chaque jour au coucher du soleil (almanach en main les jours de pluie ou de brouillard, nombreux en ces contrées), elle campe une belle figure d'excentrique. Durant sa longue existence, elle épousa quatre maris – un avocat marron, un faux dentiste, un sanscritisant hypocondriaque et un aristocrate ruiné à la généalogie douteuse –, qui moururent « sous elle », si l'on ose dire, ayant avec une admirable équanimité un enfant de chacun d'eux : un fils aîné qui fut clerc de notaire dans le pays de Caux, une fille qui épousa un petit employé des douanes et un autre fils dont nous ne savons rien. Mais la fille cadette, qui avait émigré en Californie à un âge tendre, devint la redoutable Lighting Jenny, laquelle se rendit célèbre en écumanant les saloons et les tripots du Far West, le six-coups au poing, avant de se ranger et de mourir très âgée, devenue bigote et présidente d'une ligue de vertu (tout en se livrant sur une grande échelle, disait-on, à la contrebande de whisky avec le Mexique), vers 1930. Cf. NORDSTRÖM, Rosa, *The Incredible Life & Adventures of Lighting Jenny*, Phoenix, Arizona New Press, 1938.

Pour en revenir à Saturnin Confiant, ce dernier, d'après certains témoignages, aurait été un intime du baron Fornaximura (cf. *supra*) ; ils auraient chassé ensemble le lièvre, la perdrix et la canepetière, voire posé, par les nuits sans lune, des collets auxquels se seraient pris les chiens et chats du voisinage. Cf. FOUTEUX, Albin, *Le Baron Fornaximura aux champs*, Courtisols, Presses du Camp-d'Attila, 1955 ; cf. aussi, cité par Fouteux, un livre encore une fois perdu (ô combien d'éditeurs bafouent les lois de la République en omettant d'effectuer le dépôt légal à la Bibliothèque nationale !) : BALUSSARD, Josette, *Les Chasses du comte Fornoxff*, toujours au Camp-d'Attila, 1952. Tout d'abord, le baron s'y voit élevé à la dignité comtale, en même temps que son patronyme, celui d'une antique lignée mandchoue, est tronqué et russifié, sans doute pour des motifs cinéphiliques ; on lui prête ensuite, toujours en compagnie de Saturnin Confiant, de rocambolesques chevauchées dans les mornes plaines marnaises, les deux compagnons montant de fougueux mustangs tout juste débourrés à la descente du cargo qui les amenait du Colorado,

sous prétexte de chasser le sanglier à l'épieu. Conjectures séduisantes qu'hélas rien ne vient étayer, pas plus que celles émises par un auteur persan : SISTĀNI, Fereïdoun, *Bâroun-e jamaz ve goûr* (Le baron véloce et l'ônagre), Ispahan, chez Soleïman al-'Ibrâni, 1953, selon lequel le baron aurait dans les environs de Bhannes chassé l'âne sauvage avec la pugnacité steppique héritée de ses ancêtres.

Les quatrième et cinquième chapitres, perdus, sont figurés par une ligne de points dans l'édition de Montevideo, la seule que nous connaissons.

Le sixième chapitre est consacré, non sans complaisance, aux horreurs de la guerre.

Le septième voit Bernhard Königsberg traverser l'Atlantique à bord d'un cargo australien (le *Celeste*, de la MacQuart Shipping Line) à l'équipage de forbans, se livrant à la traite des Blanches sous les ordres d'un commandant bulgare morphinomane.

Dans le huitième, à Adrogué, une banlieue élégante de Buenos Aires, il étrangle avec sa cravate, sous un viaduc ferroviaire, un passant dont il pense qu'il l'a reconnu dans le miroir d'un café.

Le neuvième chapitre est perdu.

L'Ukraine est loin et nous imaginons mal Königstein / Piedrereal, classique figure de *kriegskriminell*, en proie au remords. Cependant, Salomonov nous le montre au cours du dixième chapitre faisant de fréquents cauchemars et hurlant dans son sommeil au point de réveiller tout le quartier, mettant ainsi en péril la discrétion extrême à laquelle il était très attaché.

Dans le onzième chapitre, situé en 1957, Algernon Grosbeak (cf. *supra* la note relative à GROSBEAK, Annabel, *Tiger...*), qui a fait défection en URSS en 1952 mais qui a rapidement réalisé sa méprise, change de camp une nouvelle fois en faussant compagnie à ses anges gardiens alors qu'il se rend à un congrès international de physique au Sagrado-Corazón. Il tente, à partir d'une cabine téléphonique de l'hôtel Bellevue, de contacter un mystérieux Dr Foo-yong... En s'éclipsant, il laisse un généreux pourboire au portier de l'hôtel, un Français du nom de Philibert Poitevin,

ancien disciple du Dr Lorindo (*cf. supra* la note à KRUTKO, Ivan, *Dits...*, 2^e alinéa), qui lui appelle un taxi, lequel se révèle un faux taxi qui l’emmène dans un entrepôt abandonné où de mauvais garçons le dépouillent et le rossent, avant que le Dr Foo-yong, miraculeusement survenu avec des pistoleros, les mette en fuite et convoie Algernon Grosbeak vers sa destination finale, une base secrète du Nouveau-Mexique camouflée en entrepôt de pâtés Nap’s Pies.

Dans le douzième chapitre d’*El capitán maldito*, qui se passe en 1959, George Washington Smith, lequel semble avoir échappé par miracle à la gueule méphitique du Xotoxikplü (*cf. supra* l’alinéa 7 de la note consacrée à KUZMITCH, Ivo, POLMONARI, ENZO, et SCHMÜKKER, Otto, *Définition...*), fait échouer une tentative de recrutement de Königstein par l’armée syrienne, les baasistes de l’époque étant friands d’anciens nazis, tentative ayant lieu sous les auspices d’un homme d’affaires libanais, musulman très dévot et fondé de pouvoir pour l’Amérique latine d’une banque arabe, que Smith fait arrêter à la suite d’une accusation de sodomie sur mineur, fausse ou fondée, l’auteur laisse planer le doute, et expulser.

Dans le treizième chapitre se déroule une scène de beuverie blasphématoire, avec profanation de sépultures, située dans le cimetière de San Pedro Sula, notamment sur la tombe de Casimir Zeligowski (*cf. supra*), où apparaît notamment Petru Lorindovici (deuxième cas cité par Mme Papadiamantis), qui pourchasse lui aussi l’ancien nazi. Mais ce dernier est cette nuit-là tellement ivre, baignant dans ses vomissures, que Lorindovici, plein de mépris, ne peut se résoudre à lui loger une balle dans la tête. Le chapitre se termine dans l’aube irradiante de velours et de pourpre, où des vautours tournoient au-dessus des corps gisant dans le verre cassé et l’ordure.

Le quatorzième chapitre est perdu.

Le quinzième chapitre, celui de la mort du Capitaine maudit, est un texte halluciné où parmi les soldats dépenaillés en manœuvre rôdent, au sein d’une nuit brûlante et épaisse comme de la poix, les fantômes furtifs de la guerre du Chaco qui chuchotent à l’oreille des vivants de venir les rejoindre.

La conclusion nous montre Oracio Stern, en chemisette blanche, bronzé, portant des lunettes de soleil de bonne marque et buvant une anisette à la terrasse d'un café de Haïfa en regardant les grues du port charger un cargo chypriote. Il affecte un sourire blasé, fume un Romeo y Julieta, mais ne peut s'empêcher de tressaillir à chaque silhouette, et elles sont nombreuses, lui rappelant l'homme qu'il a tué par cette nuit sans lune qui le hante.

Deuxième cas. Par un effet de ce que des lecteurs imprégnés des thèmes de Borges pourraient appeler *a game of shifting mirrors*, Petar Laurentd est souvent confondu, alors que tout les oppose, avec le curieux Petru Lorindovici (KPS 8,35). Ce dernier, fils d'un rabbin de Bucovine et seul survivant d'une nombreuse fratrie décimée par les fièvres paludéennes, naquit en 1915. À la mort de ses parents, vers 1935, il s'établit en Turquie, où il vécut de différents expédients – chauffeur de maître, guide pour touristes fortunées, danseur nu... Il apprit finalement la typographie en caractères latins et hébraïques dans l'atelier d'Abramovitch, un Russe blanc de la Corne d'Or. En 1947, Lorindovici émigra clandestinement en Palestine et il a certainement participé aux combats de l'indépendance. Toutefois, deux ans plus tard, il part pour le Brésil. Ni São Paulo ni Rio ne le retiennent; selon certaines sources (cf. JABLOWSKI, Josefa, *A imigração bucovinesca em Mato Grosso, 1940-1960*, Cuiaba, editorial Da Souza, 1977), il aurait acquis un périodique yiddisch au bord de la faillite, nommé sans trop d'imagination *Die Naïe Presse*, et en aurait fait durant quelques années un organe phare de la culture matogrossense. Tous les exemplaires de cette publication sont perdus.

À Cuiaba, il se serait lié d'amitié avec un Français très âgé, gérant d'un cinéma délabré, le Vox, vieillard que certains bavards prétendaient n'être autre qu'Arsène de Gratteloup, prêtre défroqué, ancien évêque de Chandernagor, qui se serait enfui de l'Inde française, au début du siècle, avec une créature de mauvaise vie. Cet homme toujours très digne, qu'on appelait simplement O Francês, vivait dans la pauvreté et assurait au Vox les fonctions de caissier, d'ouvreur et de projectionniste. Sa programmation nous est inconnue; nous la supposerons de qualité.

Nous perdons à notre tour, vers 1953, la trace de Petru Lorindovici, qui serait devenu chercheur d'or en Amazonie et serait mort à son tour, rattrapé par le destin familial, de fièvre paludéenne.

Le troisième cas est celui du capitaine médecin L. (Leopold) Öhrendyi (KPS 3,01), du 41^e hussards de l'armée autrichienne, cassé (sans pension) pour avoir amputé plusieurs membres sains, dont les deux jambes de son colonel, évanoui, sur le champ de bataille de Custoza, en 1866, laissant la gangrène gagner les membres blessés. Cf. HOLUB, Miroslav, « Rapport Öhrendyi », archives sanitaires du département de la Guerre, Vienne, section B-32-K, carton 223, dossier 84.

Après avoir échappé de peu à de longues années de forteresse, L. Öhrendyi s'est, selon toute apparence, reconverti comme castreur de porcs dans la Puszta. (Nous intégrons l'ex-capitaine médecin à la liste brève mais chiquissime des auteurs n'ayant rien publié.)

Quatrième et dernier cas. Petar Laurentd, Petru Lorindovici et L. Öhrindyi ne doivent pas être confondus, erreur encore trop fréquente, avec Peter Landauer (KPS 1,75), troisième du nom, doyen de la faculté de droit de Weissenbach, dans le Wurtemberg, et auteur de traités remarquables, la *Théorie générale des quasi-contrats* (890 p., traduction française de Jules Debourret parue chez Purotin aîné, rue de la Grande-Truanderie, en 1825) étant considérée comme son œuvre maîtresse.

Landauer, qui ne parvint jamais à se défaire du surnom d'Œil-de-Poisson dont l'avaient affublé ses étudiants, sans doute à cause d'une physionomie peu pétillante – les efforts les plus tenaces n'aboutissant dans ce domaine, on le sait, qu'à aggraver la situation –, effectua une longue et honorable carrière au sein de la modeste université de Weissenbach. Il mourut foudroyé par une attaque après avoir perdu trois mille thalers à la table du chevalier de Pouilledé, joueur professionnel à la probité contestée qui écumait alors le Wurtemberg et fut tué peu de temps après lors d'un duel au sabre avec l'étudiant Sandor Horvath. Les funérailles d'Œil-de-Poisson donnèrent lieu à des débordements : ses étudiants s'enivrèrent, hurlèrent des chansons paillardes dans

l'église, se battirent avec le prêtre et le sacristain, et firent venir des prostituées dans les bosquets voisins du cimetière ; la gendarmerie dut intervenir et la journée se solda par plusieurs arrestations.

Cf. DUPICQ, Séraphin, *Origines des armoiries de la famille Pouilledé, qui porte de sable à la main de gueules se glissant dans un gousset de cinabre*, Saumur, éd. du Troglodyte, 1880 ; CORNIRONT, Aimé, *Réfutation de la thèse de M. Dupicq quant à l'origine des armoiries de la maison Pouilledé*, Trélazé, À l'ardoisier libéré, 1882 ; GOUTTEVERTE, Théodule, *Vacuité des arguments de M. Corniront portant sur l'origine des armoiries de la maison Pouilledé*, Dol-de-Bretagne, chez l'auteur, 1883 ; enfin, ISHIWARA, Michiko, *Inanité de la controverse portant sur les armoiries de la maison Pouilledé*, Quimper, impr. de Corentin Le Gwen, 1884. Où la docte spécialiste de l'héraldique de l'ouest de la France, issue d'une antique lignée de samourais, établit que le soi-disant chevalier était en réalité le fils adultérin d'un valet de bourreau et d'une regrattière ayant elle-même échappé de peu à la corde à la suite du décès hautement suspect de nombre de ses clients.

Sandor Horvath fut occis à coups de gourdin en 1848, avec d'autres « libérateurs » de la patrie hongroise, par des paysans slovaques révoltés contre leurs maîtres magyars, lesquels n'entendaient nullement les laisser profiter des « conquêtes libérales » auxquelles ils étaient si fortement attachés pour eux-mêmes. Sur ces derniers points, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à la *Slovenskej Vseobecnej Bibliografie*, bibliographie générale slovaque.

Id., *Deux Mystères*, George Town, 1973, 48 p.

Mme Papadiamantis poursuit dans cet opuscule son enquête sur les pseudo-Lorindo, soulevant le cas de deux personnages dont finalement nous ignorons presque tout.

D'abord, un bandeirante brésilien de la fin du XVIII^e siècle, aventurier sanguinaire nommé dom Pedro Agostinho de Lorin d'O (KPS 4,25), qui aurait laissé des carnets, perdus. Hypothèse réfutée par un historien qui affirme que, s'il a existé, ce qui lui

paraît douteux, ce Lorin d'O était très probablement illettré et entouré d'illettrés, ce qui lui enlève la possibilité d'avoir dicté ses impressions ou ses souvenirs. Cf. PEIXOTO ALVES, Afonso, *História do descobrimento e conquista do Maranhão*, São Luis, tip. de Francisco Tchcou, 1910.

Ensuite, un prêtre maronite, le R.P. Boutros al-Orindo (KPS 7), cousin d'al-Orindo bey (cf. *supra*, *Il contrabbando...*), dont les œuvres, hypothétiques, auraient été mises à l'Index : mais aucune trace à l'Index ; or nous connaissons le caractère tatillon de la bureaucratie vaticane.

Jusqu'à plus ample informé, ces deux personnages figureront dans la liste (« La seule, finalement, à présenter quelque intérêt », selon une note inédite de St. Loupetitou) des écrivains n'ayant rien écrit.

PORCODIO, Onofrio, « Le sous-bock de marque Pivovar Vajka découvert entre les feuillets 666 et 667 du *Regolamento* », prem. éd. *Annales de cervalobéphilie*, vol. ILVII, n° 453, Roubaix, éd. du Houblon, 1956, rééd. tiré à part, George Town, 1969.

(Cf. *infra*: ZIBALDONE, Isidoro, *Regolamento...*)

L'éminent Porcodio s'interroge ici sur la figure du monarque couronné d'une tête d'éléphant (cf. *supra* MONTEDORO, Félicien, « La médaille... »), qui reparait pour chanter les mérites d'une marque de bière tchèque qui fut largement distribuée au Togo, contrée au climat hautement altérant. Que croire ? D'autant que le choix du folio du feuillet où fut dissimulé le sous-bock paraît révélateur d'une intention sataniste. L'inscription circulaire, identique à celle de la médaille, pourrait se lire, selon Porcodio (dont le seul patronyme est blasphématoire) : « P.[rince des Ténèbres] V.[ictorieux] [maître des] Rég.[ions infernales] El.[ucubrant sous les fourches] Pat.[ibulaires] », leçon qui n'emporte toutefois pas la conviction.

Cf. le n° 458 du même volume des mêmes *Annales...* : N'GUÉ, Bohuslav, « La série de six et l'hypothèse Hofbräu », où l'auteur

suppose l'existence d'une série de six sous-bocks Pivovar Vajka à l'effigie du monarque éléphantin. Il va jusqu'à en donner les couleurs, lilas, tilleul, crevette, sang-de-bœuf, jaune cocu et noir Belzébuth, cette dernière couleur étant sans surprise celle de l'exemplaire du feuillet 666 du *Regolamento*. La qualité Hofbräu ferait, elle, l'objet d'une série complémentaire de six, toujours dans les mêmes tons, mais où l'éléphant – ou le monarque! – aurait les yeux rouges. Rien ne permet pour l'instant de confirmer ou d'infirmer ces hypothèses prometteuses, que Bohuslav N'Gué,



l'un des meilleurs connaisseurs de l'histoire des brasseries du Togo tchègue, ne soulève certainement pas par hasard. Par ailleurs, une lettre inédite, non datée, adressée à Bohuslav N'gué par l'un de ses correspondants, à la signature illisible, mentionne un sous-bock carré trouvé dans un bouge de Togoville, de marque Bière Oliphant, Cuvée Vajka I^{re}, représentant un pachyderme fripé qui baguenaude dans une flaque de bière, thématique clairement en rapport avec les activités brassicoles du

monarque. L'Oliphant est-il une sous-marque de Pivovar Vajka? Nous pouvons raisonnablement le supposer.

SCARAMUZZA, Antonino, *Le Creusement de l'Abri, une fantastique odyssée*, George Town, 1966, 154 p.

Apologétique assez terne. La seule anecdote pittoresque concerne une jeune femme («stagiaire»: nous renvoyons à la riche littérature à ce sujet et à la jurisprudence) qui, au cours de l'inauguration de l'Abri, aurait tenté d'en tapisser le sol de mousse, en violation des volontés explicites du Maître («Que la Fange les purifie!», aphorisme n° 87 B) et aurait en conséquence de ce manquement été vivement fessée, *a culo nudo* comme il se doit, par le Maître en personne.

Id., *Le Vert-Observant ou la Voie du Maître*, George Town, 1967, 24 p.

Extrait de la quatrième de couverture: «Le Vert-Observant, oui, car, comme la monarchie française connut le Vert-Galant, ce grand roi, la république peut s'enorgueillir du Vert-Observant, ce grand médecin, qui jusque dans son grand âge consacra ses forces déclinantes à la Science.» Ajoutons que la verdeur du Maître doit sans doute beaucoup à d'autres pratiques, qu'il prétendit, quand on le plaisantait à ce sujet, inspirées du taoïsme (*cf. supra* KRUTKO, Ivan, *Aphorismes...*).

SPITZMÜLLER, Otto, *Pietro Lorindo: sein Leben und Werke, zu seinem hundertjährigen Geburtstag*, Champ-Cella, 1955, 240 p.

Cette biographie de circonstance, écrite pour le centenaire de la naissance du Maître, n'apporte rien que nous ne connaissions.

TRAORÉ, Boubakar F., *Commentaire sur le jugement du tribunal correctionnel de Briançon rendu le 1^{er} novembre 1937 dans l'affaire du compteur KPS*, George Town, 1970, 12 p.

Réédition d'un beau commentaire de jurisprudence: un juriste décortique l'affaire sans complaisance. Impitoyable.

WOODHOUSE, J. B. W., *Excavations at Le Pont-Teille, with an Architectural Description*, George Town, 1986, 240 p.

À l'occasion du projet de célébration du centenaire du Creusement de l'Abri, en 1985, J. B. W. Woodhouse, dont la renommée n'est plus à établir (*cf.* LIMESTONE, Jeremy, *A Concise Bibliography of J. B. W. Woodhouse*, Helston, Cornish Archeological Society, 2001), secondé par une équipe de bénévoles, fouillant avec acharnement les vestiges très dégradés de l'Abri d'observation du Dr Lorindo, n'aurait retrouvé qu'une vieille pantoufle, une dent artificielle de couleur caramel, des mitaines en fourrure de marmotte ligure, une jarretelle de couleur

noire en similibuir, une baleine de corset et un godemiché dans un état d'usure considérable qui se révéla à l'analyse être constitué de corne de chamois.

WOSTRY, Adriano, *Le Dr Pietro Lorindo et son Œuvre*, coll. «Institut d'études lorindaciennes», George Town, 1967, 540 p.

Plat travail d'apologétique, par un épigone dépourvu de la moindre originalité. La bibliographie, par exemple, est un tissu d'âneries. Décidément, les études lorindaciennes sont tombées bien bas!

Id., *Le Renouveau de la notion d'abri d'observation chez le Dr Lorindo*, coll. «Institut d'études lorindaciennes», George Town, 1968, 128 p.

Idem.

Id., *De l'utilité des Impétrantes dans le creusement des abris d'observation: l'exemple lumineux du Dr Lorindo*, coll. «Institut d'études lorindaciennes», George Town, 1970, 72 p.

Rien de neuf sur un sujet dont, en 1970, les meilleurs commentateurs ont fait le tour depuis longtemps, après que le Maître nous en eut livré la substantificque moelle.

Id., *De la vanité des contorsions judiciaires des ex-Impétrantes prétendant avoir été contraintes au creusement a culo nudo d'un abri d'observation*, coll. «Institut d'études lorindaciennes», George Town, 1970, 126 p.

Wostry commente ici des péripéties oubliées, en l'occurrence des dépôts de plainte ayant fini à la corbeille de la part d'anciennes pensionnaires de l'Abri. Cf. AL-JIDDOÛÏ, Mansour, *De la nécrose du sens moral chez les Impétrantes*: ce libelle, dû à la plume fougueuse d'un disciple tardif et qui devait préfacer l'essai de Wostry, fut refusé par la Fondation et publié à compte d'auteur, à Tanger, en 1971.

ZIBALDONE, Isidoro, *Regolamento organico della Fondazione lorindesca delle scienze orografiche*, Champ-Cella, coll. « Fondation L. », 1951, 210 p.

Un règlement autoritaire et péremptoire, concernant la section italienne, compliquant à l'extrême les procédures les plus simples et donnant tous les pouvoirs à des disciples soudainement apparus après la disparition du Maître, et qui devait semer la zizanie au sein d'une fondation où déjà la concorde ne régnait pas, loin de là, les disciples se déchirant après la mort du Maître en une nouvelle querelle des Anciens et des Modernes, notamment quant à l'utilisation des revenus importants générés par l'afflux des pèlerins à l'Abri d'observation.

Id., *Étude sur la draŝtlique réorganisation nécessaire des personnels permanents, mais surtout stagiaires, postulants, récipiendaires et impétrants de la Fondation*, Champ-Cella, 1952, 28 p.

Lesdits personnels ayant totalement disparu à cette date, le plumitif gaspille en vain son encre.

Id., *Actes du I^{er} Congrès de la Fédération des sections européennes de la Fondation lorindacienne*, Champ-Cella, coll. « Fondation L. », 1953, 350 p.

Ce congrès, qui fut le premier mais également le seul de la Fédération des sections européennes, donna lieu à de multiples altercations et pugilats, surtout, hors séances, lorsque les délégués sortaient de la cantine, dont la buvette était généreusement approvisionnée par des vigneron de la région. Cf. BÜRGLI, Roger, *Relation officielle de la réception à l'Abri des délégués des sections helvètes*, La Chaux-de-Fonds, impr. Gaudinet, 1953. On consultera également avec profit: SALGADO SOUZA, João, *Representação do Brasil na Primeiro Congresso Lorindesco em França*, Rio de Janeiro, tipogr. Coutinho e Irmão, 1853, sur la composition de la pléthorique délégation brésilienne, antidatée d'un siècle par l'effet d'une faille temporelle. La délégation brésilienne était venue en observatrice, mais, dès l'ouverture des travaux et par acclamations,

elle transforma le congrès européen en congrès mondial, ce qui occasionna une rixe d'importance entre représentants des diverses obédiences.

Id. Profanation caséuse de l'Abri survenue pour le soixante-dixième anniversaire du Creusement, Champ-Cella, coll. «Fondation L.», 1955, 32 p.

Terreur sacrée chez les adeptes quand on s'aperçut, en préparant les fêtes du soixante-dixième anniversaire du Creusement, que les parois de l'Abri avaient été sauvagement barbouillées d'un maroilles fort puant. Les soupçons se portèrent immédiatement sur un disciple ch'timi d'origine grecque, chassé peu auparavant du Pont-Teille pour avoir dédié au Maître son ouvrage impie: GHIORGHIADÈS, Sophocle, *Contribution à l'étude des causes de l'amertume des fromages de l'île de Kaprée*, s. l. n. d. Les disciples indignés se mirent à la recherche du traître impudent, présumé coupable, qui demeura introuvable.

Id. (sous la dir. de), Mélanges Pietro Lorindo. Hommage offert par ses amis et ses disciples, Champ-Cella, 1958, 748 p.

Textes le plus souvent de circonstance, empreints de la plus grande platitude et dépourvus du moindre intérêt, à l'exception de deux inédits, l'un du Maître, «Exhortations aux Impétrantes en leur administrant les ondes L.», l'autre d'un disciple oublié, encore un: POUAPONNAUD, Fulgence, «La version syriaque du commentaire du Dit 828 par Bar Elias», qui semble relever de la mystification littéraire; mais Zibaldone, paperassier avant tout, n'y vit que du feu.

Le docteur a dû s'en retourner dans sa tombe – puisque la municipalité lui a refusé l'autorisation d'être enterré dans son Abri bien-aimé, initiative appuyée par les disciples, qui voyaient dans ce projet de mausolée une belle source de revenus.

ZUBIZ, Dragomir, *Le Messianisme lorindacien et les Églises du Retour*, coll. «Nouvel Institut des études lorindaciennes», George Town, 1986, 350 p.

Les hasards du classement alphabétique nous permettent de conclure – provisoirement! – sur un développement inattendu: au moment de la disparition de la Fondation, en 1985, l'Abri s'est écroulé après presque un siècle de bons et loyaux services; le banquet prévu pour le centenaire du Creusement a été annulé, au moment où voyaient le jour d'étranges entités, les Églises du Retour, vouées à l'attente du Retour du Maître, empreintes d'un mysticisme centré sur l'Abri, qui devient la matrice originelle de l'humanité marmottophile – entités considérées comme des sectes par les services de police des pays concernés. L'abstention de la consommation de fromage sous toutes ses formes est une des constantes de ces groupes, qui prétendent se référer à un Dit caséophobe du Maître qui ne nous est pas parvenu; le mot de passe invariable de tous ces groupes, quelle que soit leur localisation sur la planète (et ils sont bien plus nombreux qu'on ne le pense) serait: «Un peu de fromage? – Jamais! Il faudra me passer sur le corps! – Comme à l'Abri? – Comme à l'Abri!», mot de passe un peu longuet qui a pour objet de décourager les fâcheux «sentant le claquos». C'est d'ailleurs au sujet de l'absorption des autres produits laitiers que ces Églises divergent. Citons l'Église qui se prétend originelle, l'alpine, dont le siège est gardé secret par les adeptes, dans laquelle même la manducation privée d'une portion de Vache qui rit est punie de fessée à cul nu. Les Églises arménienne et turque, qui se trouveraient chacune d'un côté du mont Ararat, à mi-pente, et entretiendraient des relations détestables, convergeraient toutefois quant à une consommation massive de yaourt. L'Église népalaise, qui aurait creusé son terrier non loin de l'Everest, prohibe tout ce qui n'est pas lait de bufflesse. Cf. HÄBERLI, Bruno, *Randonnées insolites au Népal*, Genève, Bachmann, 2001, qui déconseille certains chemins pouvant mener chez de belliqueux dissidents lorindaciens prêts à occire tout importun. Les Églises andines, elles, se moquent des soucis laitiers et se sont aménagé des abris d'observation à cochons d'Inde sauvages. Citons pour finir le cas de l'Église triestine, schismatique, hérétique et relapse, au sein de laquelle l'attente du Retour de St. Loupetitou a fini par supplanter le culte lorindacien; les adeptes, qui célébreraient leur culte dans

une cave viticole de la région de Prosecco, s'y goinfraient de fromages odorants, et leur mot de passe serait: «*A culo nudo!*»
Cf. KOVARICH, Corrado, «*Stravaganze proscchine*», *La Gazzetta del Golfo*, 3 janvier 1987.

Quelques titres des éditions du Rhib

Tâche délicate que celle qui consiste à broser d'un impartial pinceau un portrait des éditions du Rhib. Dissipez-vous, ô nuées atrabilaires! Étends sur nous ta cape compatiente, ô Muse! Car le Rhib, c'est l'anti-Mozschar, qui se voue dans l'ombre à un patient travail de sape, facilité par les faiblesses si humaines de Pietro Mozschar et de ses auteurs. Bref, le Rhib, c'est Rongne, et Rongne, c'est le Rhib, peut-on affirmer sans nul risque d'outrance.

Peu de données. En bref, beaucoup d'ouvrages sont sans date, bien que le premier titre publié remonte à 1890; l'éditeur est alors domicilié à Saint-Gardiennant-en-Picardie. En 1897, traversée de l'Atlantique: le Rhib s'installe au Québec, à Rivière-au-Caribou, puis, en 1908, à L'Île-aux-Cochons. Bien que séparé de son adversaire par l'immensité liquide du vaste Océan, le Pr Rongne se tient au courant, avec une fièvre malveillante, des publications des éditions Mozschar, et, tel un joueur de fond de court, il renvoie la balle sans jamais se lasser.

La date du décès de Rongne (peut-être occis à coups de tomahawk par des créanciers iroquois) ne nous est pas connue.

En 1925, après une période de latence, l'éditeur, qui a trouvé un repeneur, retraverse l'Atlantique et se trouve désormais basé à Saint-Blomet-le-Neuf.

[anonyme] *Minutes du procès en pornographie de St. Loupetitou enfin portées à la connaissance du public, par un ami des bonnes mœurs*, Saint-Gardiennant-en-Picardie, s. d., 356 p.

Affaire consternante que celle du procès intenté à Loupetitou par le tribunal correctionnel de B..., qui aboutit à la condamnation du « fécond polygraphe » à six mois d'emprisonnement avec sursis. Ce procès suivit la publication de *Fick-fick marmotte*, « conte zoophilique » imprimé anonymement et sans mention d'éditeur, mais, l'enquête l'établit formellement, dû à Loupetitou et sorti des presses de Pietro Mozschar. Des photographies particulièrement révoltantes, où l'on voit d'infortunés rongeurs subir les derniers outrages, sont peut-être dues à l'éditeur lui-même.

Cette dénonciation virulente des dépravations prêtées à Mozschar et à l'un de ses plus fidèles auteurs est sans doute due à la plume mercenaire de Spiridon Courtecuisse.

BARBUZARD, Eutrope, *Loupetitou hagiographe de von Mollard*, Saint-Blomet-le-Neuf, 1930, 120 p.

Où l'odieux Barbuzard, notoire spadassin de plume du Rhib, va jusqu'à employer le terme « charlatanesque », tout en démontrant l'existence de nombreux contresens et invraisemblances, assertions hélas non dépourvues de fondement, dans les ouvrages de St. Loupetitou consacrés à son auteur fétiche.

Sur Eutrope Barbuzard, condamné à de multiples reprises pour diffamation et une fois pour faillite frauduleuse (la Familiale de Saint-Blomet, officine de placements boursiers, entraîna dans sa chute, en octobre 1927, de nombreuses familles méritantes, cf. une série d'articles parus sous diverses signatures, et qu'il serait fastidieux d'énumérer ici, dans *Le Nouveau Mercure de Saint-Blomet* de la fin de l'années 1927), cf. TOURNEVESTE, Anthelme, « Un habitué des prétoires », *La Sentinelle de Saint-Blomet*, 28 janvier 1935.

BARGOUFF, Benjamin, *Recherches archéologiques effectuées dans le département des Hautes-Alpes et concluant à la non-*

existence ou au comblement de l'«abri d'observation» prétendument creusé par le Dr Lorindo à Champ-Cella, L'Île-aux-Cochons, 1910.

«Avec de nombreux plans et croquis, et un portrait de l'auteur gravé sur bois-bandé par Georg Rioubl.»

Absurde libelle qui tente de nier l'évidence. Les milliers de visiteurs, on pourrait presque dire de pèlerins, qui se sont rendus pieusement sur le site de l'Abri lorindacien, d'abord du vivant du Maître, puis, dans les années 1950, 1960 et 1970 («En payant pour leur biffeton le prix fort aux marlous de la Fondation», d'après un témoin qui tient à rester anonyme par crainte de représailles) pourraient en témoigner.

COURTECUISSÉ, Spiridon, *De l'échec de la candidature d'Ignaz von Mollard à l'Académie royale des lettres de Belgique*, avec un avant-propos d'Attila Czörnig, Saint-Gardiennant-en-Picardie, 1890, 34 p.

Contient des allégations de nature diffamatoire sur une prétendue tentative de von Mollard d'acheter les voix nécessaires à son élection.

Id., Von Mollard enfin démasqué, Rivière-au-Caribou, 1897, 36 p.

Le Pr Rongne, âme damnée des éditions du Rhib, lance ici, par le biais du valet de plume Spiridon Courtecuisse, la collection «Enfin démasqué», qui semble s'être bornée à ces cinq opuscules où la bassesse le dispute à la veulerie.

Id., Le soi-disant baron Fornaximura enfin démasqué, Rivière-au-Caribou, 1897, 36 p.

Nous rougirions d'évoquer si peu que ce fût cet indigne libelle.

Id., Le soi-disant Pr Vajka enfin démasqué, Rivière-au-Caribou, 1899, 36 p.

Idem.

Id., *St. Loupetitou enfin démasqué*, Rivière-au-Caribou, 1897, 36 p.

Idem.

Id., *Le soi-disant Dr Lorindo enfin démasqué*, Rivière-au-Caribou, 1898, 136 p.

Textes plus troublants, que nous ne pouvons passer sous silence. En annexe, deux témoignages sur les jeux pratiqués à l'abri. D'abord: CHARLEVIGNE, Claudine, «Sous mes fourches». Une ex-Impétrante raconte comment le «bon docteur», ne portant que son désormais célèbre étui pénien en peau de marmotte ligure non tannée, aimait à ramper sur le dos au-dessous d'elle, qui se tenait debout, nue, jambes écartées, ce qu'il appelait avec délectation «passer sous les fourches Claudines». Mlle Charlevigne fait également allusion à des épisodes d'ondinisme, ce que le docteur réfuta avec vigueur, attribuant lâchement ces pratiques à d'autres auteurs de chez Mozschar. Ensuite, aux NEM, in ZIBALDONE, Isidoro, *Mélanges...*, HÜGLI, Claudine, «La reptation dorsale du Maître», où une ancienne adepte zurichoise évoque ces «préférences» – selon toutes apparences, le Dr Lorindo, au cours de cette époque, vers 1903, ce qu'il appela plus tard sa «période fourchue», recruta de préférence des Impétrantes prénommées Claudine. Ce que corrobore un troisième témoin, qui fournit la matière de la deuxième annexe de notre *Refutatio*: BAKKELAAN, Claudine, «Dans la tanière du pervers». Mlle Bakkelaan semble avoir été de très petite taille, quasi naine, et donc profondément enfoncée dans la boue vivifiante de l'abri. Citons-la: «Tandis que j'étais poignets liés au plafond et jambes maintenues écartées par des fers, l'indigne praticien rampait sous moi, l'*appendix* dressé frôlant mes *pudenda*, en chuchotant des grivoiseries, sous les applaudissements des Impétrantes slovaque et albanaise qui s'empressaient de le “finir”.»

La pratique des liens (le docteur ligoteur, ligoté?) semble d'ailleurs n'avoir été que passagère. À moins qu'une lourde loi du silence, véritable *omertà* haut-alpine, ne nous masque

durablement ce qui ressemblerait à la statue d'un *Saint Lorindo ès liens* taillée dans le marbre... Piste prometteuse, le temps ne faisant rien à l'affaire: cf. BAR-YEHOUDA, Itzhak, *Un inédit du Dr Lorindo. Altitude et ligatures*, Tel-Aviv, Schatzberg, 1965. L'auteur, ici, n'emploie pas le terme «ligatures» au sens typographique! Le bref inédit publié, «Du ligotage estival des Impétrantes», est un texte datant de la maturité du Maître (1925?), ce que confirme le témoignage suivant: «Elle est ligotée bien serré, la geuse? Y a plus que ça pour me foutre le gourdin», me déclara le docteur, dans un moment d'abandon (de disciple j'étais promu confident), alors que nous trinquions en entrechoquant nos bols typiques (cf. PAPINET, Charles-Albert, «La signification ésotérique des motifs floraux ou animaliers de la poterie traditionnelle du Dauphiné», mémoire d'histoire de l'art, université de Grenoble, 1990) où fumait une tisane de chénopode bon-henri, car la soirée était fraîche, en regardant l'Impétrante, une fausse blonde vêtue uniquement d'une nuisette de synthétique rose bonbon souillée de cambouis, qui se tortillait sur l'herbe, resserrant ainsi ses liens, en émettant des couinements suggestifs. «Elle est un peu plate et elle a les yeux globuleux, non?» osai-je. – «Jaloux! Et puis on fait avec ce qu'on a.» Il se dirigea alors vers la malheureuse et lui arracha un poil pubien, qu'il flaira longuement, la narine palpitante: «Alors comme cela, on ne se lave plus depuis des semaines? Sur ordre?... Coquine! Vous en serez bien récompensée...» (Le disciple n'a pas été identifié. L'Impétrante est une Tchèque nommée Bohuslava Kohout, qui plus tard publia des manuels de vulgarisation du marxisme-léninisme destinés aux écoles primaires tchécoslovaques.)

Id., *Lubrlicité inouïe de Pietro Mozschar; ses exigences les plus révoltantes. La confession de S.A.R. la princesse Roxana Lupu*, Rivière-au-Caribou, 1905, 42 p.

Une confession extorquée par la ruse d'un vil sycophante à une femme brisée. Le Rhib ne s'est pas honoré en publiant cette prose, dont, il est vrai, les détails scabreux qui y pullulaient assurèrent le succès.

Id., *Un antique cénotaphe profané et livré au Stupre: la dérive nécrophilique du soi-disant baron Fornaximura*, L'Île-aux-Cochons, 1908, 46 p.

Où Courtecuisse ne recule pas devant les plus basses accusations... peut-être pas toutes dépourvues de fondement.

CZÖRNIG, Attila, «*Refutatio libelli Mollardii*», prem. éd. in *Orographia ungarica*, Esztergom, 1891, 78 p., rééd. Rivière-au-Caribou, 1898.

Où Attila Czörnig, d'ordinaire mieux inspiré, se livre à de perfides attaques ad hominem.

Id., *Un cas frappant de déni de la magyarité: Mozschar*, Rivière-au-Caribou, 1902, 220 p.

L'auteur, sensible aux thèses du renouveau magyar, cousines du panturquisme, dresse un tableau apocalyptique du désarroi qu'entraîne chez un individu «le déni de ses racines, de sa terre, de son sang». D'après lui Mozschar, pur Magyar à l'origine, fils des orgueilleux cavaliers de la steppe, se serait voulu d'abord austro-hongrois, puis austro-allemand, et se serait enfin italianisé, avant de se rêver une origine française, plus précisément angevine, donc cosmopolite, puisque des Angevins régnèrent sur l'Angleterre, Jérusalem, la Sicile, la Pologne... D'où un catalogue qui serait un manifeste de la Décadence...

Thèse anéantie par le fait que la maison d'Anjou a également régné sur la... Hongrie, ce qui boucle la boucle. Mozschar l'Angevin ne fait qu'un avec Mozschar des steppes.

GREENMUSSEL, Samuel J., *Nouvelle Traduction du turc, en français, des ghazâls de Kaygusuz Abdal*, Rivière-au-Caribou, 1911, 110 p.

Traduction qui fait encore autorité aujourd'hui. «Que les bêtîtres de chez Mozschar viennent s'y frotter!» se serait écrit un Greenmussel gouenard lors de la parution.

HARBOUILLAT, Clémence, *La Bunkérisation, ou la vérité sur Pietro Lorindo*, Saint-Blomet-le-Neuf, 1948, 126 p.

Attaque à boulets rouges contre le Maître. Le docteur reclus en son Abri ne serait que l'illustration d'une pitoyable impossibilité à affronter le monde extérieur; sa «politique du terrier», terrier où pendant de longues années il n'observa guère de rongeurs mais fit subir ou tenta de faire subir ses «attouchements séniles et infâmes» à de jeunes personnes attirées là par des ruses iniques, notamment des petites annonces parues dans de respectables quotidiens, ne serait que le reflet de sa nature perverse; la marmotte n'aurait été pour lui qu'une image de l'obsédante toison féminine; son prétendu diplôme de médecin devrait être examiné de très près, etc. En annexe, la réédition d'une réflexion dépourvue de complaisance d'une ex-Impétrante, une de plus, ayant été soumise aux odieuses fantaisies et aux élucubrations mielleuses du praticien: IZMAÏLOVA, Vera, *Murmeltieren und Despotismus* (Marmottes et despotisme), Königsberg, Knapen, 1920.

Id., *Le Complexe obsidional chez Pietro Lorindo. L'imposeur assiégé*, Saint-Blomet-le-Neuf, 1952, 156 p.

Dans la même veine que le précédent.

Clémence Harbouillat est une ancienne Impétrante, distinguée par le Maître à cause des cris de marmotte d'un aigu exceptionnel qu'elle poussait alors qu'il la chatouillait avec de jeunes pousses de chénopode bon-henri. Mis à part ces brefs instants d'heureuse complicité, son séjour dans l'Abri semble s'être déroulé fort mal et elle déverse des flots de bile sur la mémoire du docteur.

LORINDO, Pietro (Dr), *Du pseudo-Kant aux pseudo-Lorindo*, Saint-Gardiennant-en-Picardie, 1896, 1523 p.

Extrait de la réclame parue dans le catalogue 1954 de la maison Bürli-Fenouillet, l'un des meilleurs libraires d'ancien de Genève: «Cet important – et imposant – ouvrage, solidement documenté, recense de nombreux cas d'usurpation d'identité, de la fausse Marie Madeleine essayant de ses cheveux les pieds d'un faux Jésus

aux faux Drs Lorindo. Le livre aborde également les dramatiques faux Louis XVII, qui ont pullulé pendant la Restauration, et les faux philosophes (quoique son interprétation soit un peu extensive), dont le pseudo-Kant, sans compter les innombrables faux messies qui jalonnent l'histoire du judaïsme. L'auteur a préféré confier la publication de ce travail aux éditions du Rhib. Les spécialistes de Lorindo et des éditions Mozschar s'interrogent sur cet étonnant « dévoiement », selon les termes de l'un d'entre eux. Une vulgaire affaire de droits d'auteur, pour quelques-uns, les éditions du Rhib ayant apparemment fait des promesses excessives – et non tenues – pour débaucher l'un des piliers des éditions Mozschar.»

Continuez de vous interroger, ô spécialistes ! Car, aux yeux des rédacteurs de ce catalogue, il est patent que nous nous trouvons ici en présence d'une grossière manœuvre d'intoxication de la part du Rhib : l'authentique Dr Pietro Lorindo ne saurait se laisser prendre aux appeaux rhibiens, d'autant qu'il voue une solide inimitié à l'un des piliers de la maison, le venimeux Spiridon Courtecuisse, qui l'a traîné dans la boue. Imagine-t-on notre praticien, sagace autant que prudent, aller se jeter dans la gueule du loup, même si ce loup est quelque peu édenté ? Impensable ! Nous sommes donc encore une fois en présence d'un faux Lorindo, assez archétypal ; quant à l'« ouvrage », il est sans doute le fruit des insomnies d'un pisse-copie payé à coups de pied au derrière, truffant ses vaticinations d'emprunts non référencés...

La réclame poursuit : « Le point fondamental étant l'existence même du célèbre Dr Lorindo : cf. SIESTRÜCK, Reinhold, *Le Dr Lorindo, ubiquité ou mirage ?*, chez l'auteur, 2017, 850 p. Le Pr Siestrück, éminent spécialiste des coutumes et des habitants des Hautes-Alpes, va ici jusqu'à mettre en doute l'existence même du Dr Lorindo. Son réquisitoire fourni contient suffisamment de preuves indirectes pour jeter le trouble dans l'esprit d'un lecteur peu aguerri. À cette question : "Le Dr Lorindo a-t-il réellement existé ?", le sociologue des cimes s'est contenté de sourire : "Tout est dans mon livre" (*Le Réveil dauphinois*, 15 mars 2017). »

En ce qui concerne les vrais faux Lorindo – qui ne sont en

aucun cas des vrais-faux Lorindo: de l'importance du trait d'union, ou division – *cf. supra*, chez Mozschar, l'indiscutable ouvrage de référence: PAPADIAMANTIS, Aspasia, *Endiguer...*

MCMURPHY, Francis, *Refutatio Mozscharii* (avec appareil critique en gaélique et postface du Pr Rongne en patois picard), Saint-Gardiennant-en-Picardie, 1896, 48 p.

Habituel déversement de bile de la part des porte-coton du Rhib.

Id., *La Cime et le Terrier. Lorindo l'aérien ou Lorindo le chtonien?*, Saint-Gardiennant-en-Picardie, s. d. 32 p.

Un véritable brûlot, qui embarrassa fort, dit-on, l'intéressé.

OCQUETANT, Placide. *La Chute de St. Loupetitou*, Saint-Blomet-le-Neuf, 1951, 96 p.

Extrait de la quatrième de couverture: «La misérable dégringolade d'un valet de Mozschar! Ignominie et bassesse! La fin d'un consulat»...

En introduction, une note sans complaisance de la police secrète autrichienne, fort bien renseignée, au sujet du vice-consul honoraire de Nouvelle-Polvénie: «St. Loupetitou. Le prénom pose problème, sans doute Stepan, Stoipan, etc. Pour l'essentiel: individu sans fortune et sans moralité, tient des propos impies, s'enivre fréquemment, urine dans les lavabos et se mouche dans les rideaux. On lui prête des pratiques de bestialité ursine. Publication chez l'éditeur étranger Mozschar (*voir la fiche*) d'ouvrages indignes. À surveiller avec la plus grande attention.» Vienne, archives secrètes du ministère de la Police, fonds spécial Surveillance des diplomates étrangers, fichier TR-LP-12.

Les faits relatés par le malveillant Ocquetant, malheureusement véridiques, sont de nature à attrister tous les amis des éditions Mozschar et de la Nouvelle-Polvénie. À Trieste, le 3 novembre 1918 au soir, alors que le 10^e bataillon du 7^e régiment de la 2^e brigade de bersagliers débarque au môle San Carlo, accueilli par

une foule exaltée et une marée de drapeaux vert-blanc-rouge, une scène désolante se déroule à l'autre extrémité de la ville, dans les collines, non loin de la guinguette slovène À l'Ourse celine. Un énergumène vêtu d'une peau d'ours, se prétendant vice-consul de Nouvelle-Polvénie mais oublieux de la réserve que devrait lui dicter son état, ne se résout pas à la défaite de l'Autriche-Hongrie ni au fait que son accréditation va être révoquée dans l'heure, et assure que « Toute évacuation est exclue » en vociférant « *Ausgeschlossen!* », tandis que des infirmiers psychiatriques l'entraînent vers une ambulance automobile, une Ford T en l'occurrence. Cf. STARKENBURG, Alois von, *Triest. Die Ende*, Salzbourg, sans mention d'éditeur, 1921.

St. Loupetitou effectua un long séjour à l'asile de Gorizia, où, se faisant appeler Frère Polycarpe, il occupa avec brio la fonction d'aide-jardinier chargé du compost – le psychiatre qui l'a suivi au long de ces années jugeait sa guérison « problématique » : cf. un dossier inédit, VOGLIOBENE, Beppino (Dr), « *Il caso del Fratello Policarpo, 1918-1924* ». Il s'est ensuite vu refuser le droit de s'installer en Nouvelle-Polvénie (pays dont il ne possédait pas la nationalité), ainsi qu'en Suisse, en dépit des efforts de Pietro Mozschar, qui demeura fidèle à cet auteur malchanceux. Maintenant sexagénaire, expulsé d'Italie, l'ex-vice-consul ursin se serait rendu, vers 1925, au Togo tchèque, où il aurait été un temps gardien de nuit dans un entrepôt de la Pivovar Vajka, avant de disparaître dans la forêt, à l'instar du Pr Vajka... et de réapparaître au Sagrado-Corazón, où il semble avoir rejoint les partisans du général Maldonado et avoir péri lors des combats confus qui accompagnèrent la tentative de coup d'État de juillet 1931 – cf. PADILLA, Augusto, *Las raices del fracaso de la revolución de 1931 en el Estado de Sagrado Corazón*, Barcelone, Prensas libres, 2010. Cf. *supra*, également, pour n'exclure aucune hypothèse, MOZSCHAR, Pietro, *Mes escalades...*

RONGNE (Pr), *Du bonheur d'être moi*, Saint-Gardiennant-en-Picardie, 1895, 320 p.

« Cet ouvrage de grand format – en fait la reproduction

anastasique d'un livre de comptes – constitue l'une des énigmes les plus taraudantes de l'histoire de l'édition. En effet, sur les 320 pages reproduisant les colonnes "Débit", "Crédit" et "Solde" du livre de comptes, une seule porte un texte manuscrit, reproduit lui aussi dans ce fac-similé: "Je hais un autre", antiphrase à la certaine formule du professeur: "Les éditions du Rhib aiment tout le monde." Les spécialistes s'interrogent également sur le titre de l'ouvrage: dans les archives des éditions du Rhib, récemment retrouvées, le bon à tirer porte en effet le titre "Du bonheur d'être *soi*". Ce glissement sémantique est-il dû à un repentir tardif du professeur, dont on sait qu'il surveillait lui-même l'impression des publications de sa maison – des esprits malveillants ont même évoqué la fabrication de fausse monnaie! – ou à une erreur de composition finale? Le débat est ouvert. Il n'en reste pas moins que, autant la phrase imprimée est rimbaldienne (mimétisme, plagiat maladroit?), autant le titre évoque une lecture imparfaite de Hegel. Notons que le courant religieux dit "moïïsme", dont le Pr Rongne, alors jeune homme aux idéaux enflammés, fut l'un des plus ardents zéloteurs, s'est éteint en 1885 et que l'importante contribution financière – toujours en espèces – des donateurs s'est évaporée au même moment.»

RONGNE (Pr) [Jr], *Soixante Ans au service de la vérité*, Saint-Blomet-le-Neuf, 1930, 320 p.

«Ce fort volume constitue de fait une hagiographie de feu le Pr Rongne, premier du nom. Comme il ne semble pas que ce dernier ait eu un fils, il est raisonnable de supposer que le professeur "junior" est un disciple ayant endossé la "rongnitude" par vénération pour le fondateur ou pour un motif moins avouable. Quoi qu'il en soit, le lecteur sera surpris d'apprendre que le premier Rongne fut un parangon de vertu, distribuant aux pauvres les droits d'auteur qu'il ne versait pas aux (écrivains) riches, et que les éditions du Rhib ont toujours été à la pointe du combat pour la vérité – avec une fixation particulière sur Loupetitou et von Mollard, deux auteurs phares des éditions Mozschar: pas une page de cet épais volume un peu rugueux sans diatribe à l'encontre de deux respectables écrivains, connus

pour la rigueur de leur documentation et l'efficacité de leur argumentation. Enfin, le lecteur découvrira avec stupéfaction, page 243 et suivantes, que Pietro Mozschar finançait en sous-main les éditions du Rhib, toujours au bord de la faillite. Les documents reproduits, s'il ne s'agit pas de faux grossiers, témoignent en effet de versements importants et réguliers en provenance d'un compte domicilié dans une banque hors de portée de toute gesticulation fiscale ou judiciaire vers la banque attirée des éditions du Rhib, le Crédit picard de gardiennage.»

Nous n'avons pas qualité pour expertiser des documents comptables, mais il serait étonnant que Mozschar, en dépit de l'humanité qu'on lui prête, ait été jusqu'à financer, par pur masochisme, celui que l'on peut considérer comme son ennemi juré. L'incohérence financière du Rhib, qui conduisit plusieurs fois ses responsables sur le banc d'infamie, semble mener son repreneur à des assertions pour le moins hasardeuses.

Citons pour mémoire : GAUILLEUX, Grégoire, « De la postérité de Rongne I^{er}. Dépistage des imposteurs se réclamant de la Rongnesque Lignée ». Ce manuscrit, qui se trouve dans l'enfer de la bibliothèque universitaire de Timișoara, exsudé par un plumitif à bout de souffle, fut refusé par plus de cent cinquante éditeurs, y compris des personnages peu recommandables, de véritables gibiers de potence à dire le vrai, sévissant dans le domaine du compte d'auteur,

Quant au déménagement précipité autant que discret des éditions du Rhib, quittant en 1925 les rives du Saint-Laurent pour Saint-Blomet-le-Neuf, bourgade de peu de prestige (il fallait que des fonctionnaires eussent commis de bien graves manquements pour y atterrir : « Être muté à Saint-Blomet » a vite pris le sens de « Aller à Tataouine », un sort à peine plus enviable que celui des misérables qui voguaient vers Saint-Laurent-du-Maroni chargés de fers. Cf. l'émouvant témoignage d'un receveur des Postes indélicat qui effectua là son temps de purgatoire : MARMOUZETTE, Andulphe, *Ma douloureuse rédemption*, chez l'auteur, s. l. n. d.), nous ne pouvons qu'émettre des conjectures quant à une gestion hasardeuse de l'entreprise et à la vindicte de créanciers bernés...

TER-GRIKORIAN, David (Dr), *Studie über die Orophobia bei St. Loupetitou*, avec un appareil critique en arménien, Saint-Gardiennant-en-Picardie, s. d., 180 p.

Vision clinique sans complaisance des productions dues à l'un des auteurs réputés les plus prolifiques, voire les plus verbeux, des éditions Mozschar, « fécond polygraphe » par excellence.

WEINSTOCK, Oskar, *Une imposture supplémentaire: von Mollard rédacteur au « Telegraful român » de Transylvanie en 1870*, L'Île-aux-Cochons, 1910, 88 p.

Où l'odieux le dispute au frauduleux. Pour s'en convaincre, qu'on relise les belles chroniques de von Mollard, alors que ce talent dans la fleur de sa jeunesse prenait son envol, dans le *Telegraful*, traduites et réunies plus tard en un mince volume par Loupetitou (cf. *supra*). V. aussi: PAPP, Isadora, *Româna Dicționar biografic*, Bucarest, éd. Vulpesco, 1928.



Vieux, fatigué, peut-être spolié par son éditeur, Loupetitou s'éloigne en rêvant aux boues vivifiantes de l'Abri et du Cénotaphe... Son âme pure, ici fixée par un procédé breveté à base d'eau-forte, est visible au musée des Auteurs bafoués de Krvavi Potok, le seul au monde en son genre.

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
à son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-148-4

Achévé d'imprimer en novembre 2013
sur les presses de Vision Express (66660 Port-Vendres)

Dépôt légal : novembre 2013.

Tirage limité à 100 exemplaires, numérotés de 1 à 100,
et 20 exemplaires hors commerce,
numérotés de 1 à xx.